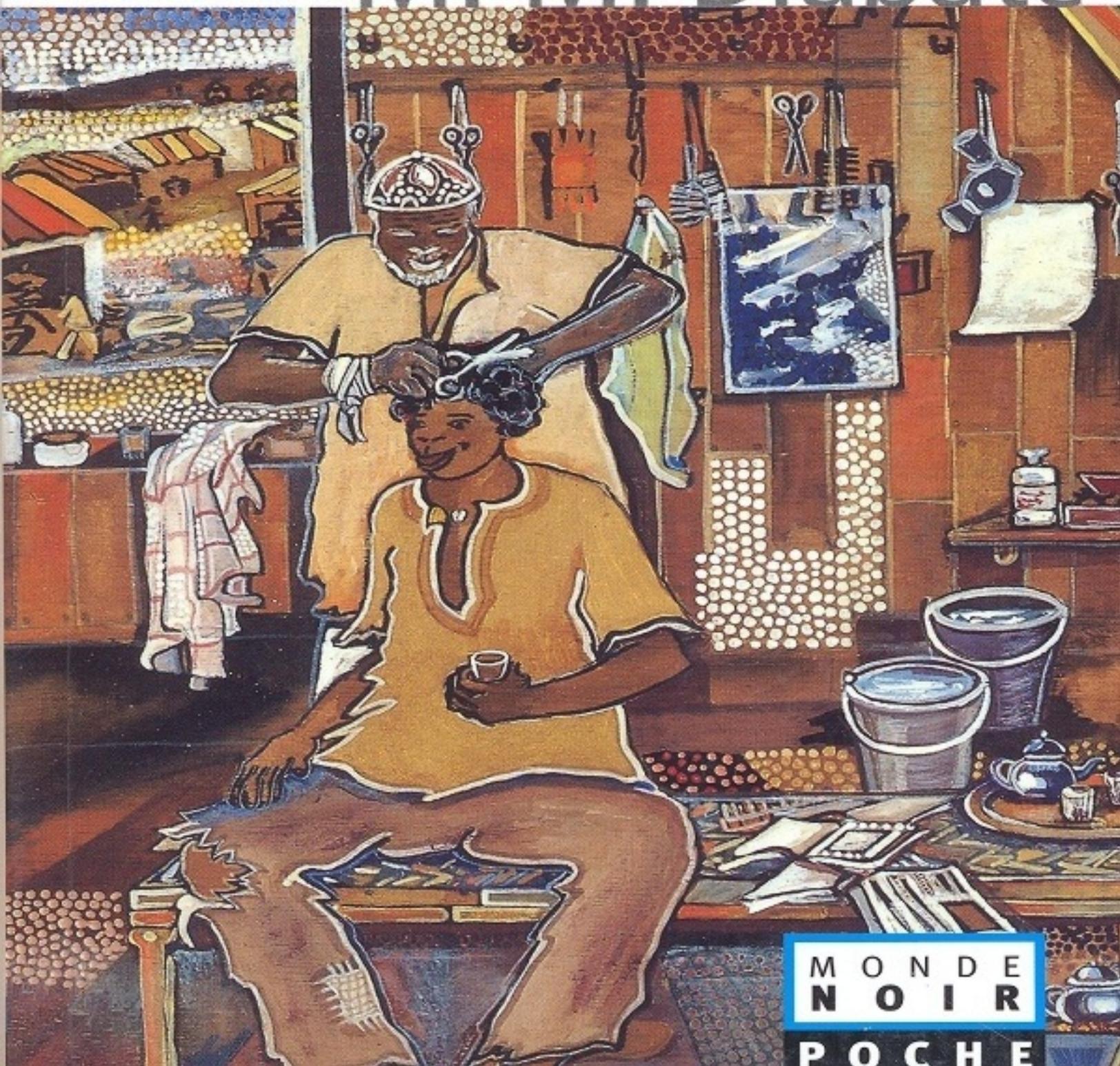


# Le Coiffeur de Kouta

M. M. Diabaté



MONDE  
NOIR

POCHÉ

▲▲▲▲▲▲▲▲▲▲  
M O N D E  
N O I R  
▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼

# Le Coiffeur de Kouta

Massa Makan Diabaté

ROMAN

HATIER   
INTERNATIONAL

## Du même auteur

*Si le feu s'éteignait*, Éditions Populaires du Mali, 1967.

*La Dispersion des Mandeka*, Éditions Populaires du Mali, 1970.

*Kala Jata*, Éditions Populaires du Mali, 1970.

*Janjon et autres chants populaires du Mali*, Éditions Présence Africaine  
(Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire, 1971).

*La Mort d'Ahmadou*, Pièce radiophonique (Prix de l'URTNA, 1969).

*Une si belle leçon de patience*, Éditions Radio-France (primé au Concours  
théâtral interafricain, 1970).

*L'Aigle et l'Épervier*, Éditions L'Harmattan, 1970.

*Première Anthologie de la musique malienne* (réalisation), Éditions  
Bärenreiter. Prix Edison de Musique.

*Comme une piqûre de guêpe*, Éditions Présence Africaine, 1980.

*L'Assemblée des djinns*, Éditions Présence Africaine, 1985.

*Le Lion à l'arc*, Éditions Hatier, collection Monde Noir Poche, 1986.

*Une hyène à jeun*, Éditions Hatier, collection Monde Noir Poche, 1988.

*Le Lieutenant de Kouta*, Éditions Hatier International, collection « Monde  
Noir », 2002.

*Le Boucher de Kouta*, Éditions Hatier, International, collection « Monde  
Noir », 2002.

© Éditions Hatier, 1980

© Éditions Hatier International – Paris 2002

Reproduction interdite sous peine de poursuites judiciaires

9782747306690 – 1<sup>re</sup> publication

Et la tradition dit : « Les méchants ne sont jamais que des maladroits, parce que malheureux. »

Proverbe mandingue

Lorsque la terre sera secouée par son tremblement ;  
Lorsque la terre rejettera ses fardeaux ;  
Lorsque l'homme demandera :  
« Que lui arrive-t-il ? »  
Ce jour-là,  
elle racontera sa propre histoire d'après ce que son Seigneur lui a révélé.

Ce jour-là,  
les hommes surgiront par groupes pour que leurs actions soient connues.

Celui qui aura fait le poids d'un atome de bien, le verra ;  
Celui qui aura fait le poids d'un atome de mal, le verra.

Le Coran, Sourate 99, d'après Denise Masson,  
Bibliothèque de la Pléiade.

## Avertissement

L'auteur a repris dans *Le Coiffeur de Kouta* les mêmes personnages qu'il avait mis en scène dans *Le Lieutenant de Kouta* et *Le Boucher de Kouta*, parus aux Éditions Hatier International dans la collection « Monde Noir », dirigée par Jacques Chevrier.

## Principaux personnages

N'DOGUI : Réparateur de bicyclettes.

KOMPÈ : Coiffeur attitré de Kouta.

BAMBA : Crieur public.

TOGOROKO : Idiot du village.

LIEUTENANT SIRIMAN KEITA : Ancien militaire, décédé.

N'GODÉ : Infirmier au dispensaire de Kouta.

SOLO : Aveugle et colporteur de scandales.

LE VIEUX SORIBA : Notable amateur de bonne chère.

BERTIN, DOTORI : Anciens administrateurs coloniaux.

L'IMAM : Chef religieux de la communauté musulmane.

LE PÈRE KADRI : Curé de la paroisse de Bangassi.

DAOUDA, BAKARI : Riches commerçants.

GABRIEL TOURÉ : Coiffeur nouvellement installé à Kouta, concurrent de Kompè.

BIRAMA L'APPLAUDISSEUR : Ami de Kompè.

CHEICKH DIAWARA : Commandant du cercle de Kouta.

LEROY : Médecin-colonel, responsable du dispensaire de Kouta avant l'indépendance.

KOULOU BAMBA : Ancien chef du canton de Kouta.

PINGOUIN : Étudiant en médecine et musicien.

BAKOU : Planton du commandant.

KOSSILA KÒNÒBA : Joueur de dames.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU PARTI : Gendre de Koulou Bamba.

NAMORI : Boucher connu pour son avarice.

DOUSSOUBA : Gargotière, seconde épouse de Namori.

N'GOLO KONTÉ : Agent de police en service à Kouta.

KADIATOU : La femme de Kompè.

*À Françoise Ligier et Jean Wilfrid Garrett.*

# 1

N'dogui avait pris place dans un coin, sous « le hangar maudit ». De ses deux moignons, il se tenait le visage où brillèrent ses yeux, comme deux braises ardentes, braqués sur Kompè occupé à couper les cheveux d'un jeune garçon. Depuis trois jours, du matin au soir, N'dogui venait s'asseoir à la même place. Et Kompè n'avait jamais daigné lever les yeux sur lui. Aujourd'hui, N'dogui le lépreux était résolu à ne pas partir les mains vides. Il lui fallait son argent pour payer l'impôt.

Au pouvoir des Blancs avait succédé celui des Noirs. Et il fallait encore s'acquitter de l'impôt. Au temps des Blancs, on pensait qu'il servait d'argent de poche au commandant qui pouvait, à sa guise, le redistribuer entre ses commis et ses indicateurs, et dans un élan de négrophilie, construire un pont qui toujours portait son nom. À Kouta, tous les commandants qui s'étaient succédé, à l'exception de Bertin, avaient laissé derrière eux un pont comme pour bien perpétuer leur passage. Et ils étaient si nombreux qu'on les confondait. Mais tout le monde connaissait le pont Dotori qui reliait le Kouta musulman et Bangassi, le fief des chrétiens, en enjambant la rivière Kouré.

Après l'indépendance, des messagers venus de Darako, la capitale, avaient expliqué que l'impôt était nécessaire pour ouvrir des routes entre les différentes régions, en vue de consolider l'unité nationale. Et ils terminaient toujours leurs discours par un sermon :

– Quinconque, sans en être dispensé après enquête, ne paie pas ce droit à notre jeune République, commet un acte antinational et un vol.

N'dogui ne comprenait plus rien : il avait toujours pensé que l'indépendance signifiait la fin du travail forcé et de l'impôt.

Depuis trois jours, Bamba, le crieur public, accompagné de Togoroko, l'idiot du village, avertissait la population que le commandant désirait que chacun s'acquittât de l'impôt avant la fin du mois. Et Bamba, qui avait déjà bu deux litres de tyapalo<sup>1</sup> au « Saint Trou » chez Jean-Baptiste, tenait des propos effrayants :

– Ceux qui manqueront à ce devoir civique, eh bien, les gardes-cercles et les gendarmes les suivront à la trace comme de méchants serpents à éliminer de

notre société. Et lorsque nous tiendrons ces ennemis du peuple, ces parasites qui s'abreuvent du sang des masses laborieuses, nous dédaignerons le petit piment vert pour leur mettre de l'alcool dans les yeux, en attendant de trouver un produit plus brûlant encore.

Pendant que les ciseaux de Kompè crissaient, N'dogui pensait à tout l'effort qu'il avait fallu déployer pour, de ses moignons, réparer la bicyclette de celui-ci : changer cinq rayons, redresser la pédale et coller la chambre à air ouverte comme l'anus d'un âne qui pète. De temps à autre, il se mouchait avec force, essayait sa main sous un banc pour attirer l'attention de Kompè qui lui jetait un regard furieux.

Le matin, après le petit déjeuner, une foule de désœuvrés, marchands de noix de cola ou de tissus, à qui on avait retiré leur licence pour non-paiement de taxes, venaient dans l'atelier de Kompè, une tanière sombre comme une cellule de prison.

Les notables l'avaient surnommé « le hangar maudit », parce que la foudre l'avait frappé un soir d'orage. D'ailleurs, maintes discordes qu'on portait à leur connaissance partaient de cette cabane. Mais Kompè avait une autre explication. Il disait que les notables étaient jaloux de son emplacement, à la croisée des deux artères principales.

N'dogui se demandait pourquoi Kompè lui battait froid. Quand il décida de s'installer à Kouta, un ami lui donna une lettre de recommandation pour le coiffeur de ce village. Kompè le reçut, lui offrit l'hospitalité et l'aida à dresser un hangar en face du sien. Et lorsqu'un possesseur de bicyclette ne lui payait pas le juste prix de son travail, c'était auprès de celui-ci qu'il venait implorer secours.

Un matin, le commissaire était venu au volant de sa jeep soviétique. Il arrêta Kompè et lui passa les menottes pour avoir tenu des propos démobilisateurs. Et comme N'dogui était le plus assidu de ceux qui venaient écouter le bavardage intarissable de Kompè, mais aussi le seul étranger, et que de solide réputation les Koutanké ne mouchardent jamais...

– Le temps du colonialiste ! s'écria Kompè. Au temps du colonialiste, moi, Kompè, j'étais heureux. Tous les commandants blancs se faisaient couper les cheveux, ici, sous ce hangar sur lequel on a jeté l'anathème. Il est vrai... si le baobab s'écroule, la chèvre peut y monter pour brouter quelques feuilles. Je suis, depuis l'indépendance, le grand arbre qui s'est couché. Ces ciseaux !...

Il les montra ostensiblement et les fit crisser.

– Ces ciseaux ont coupé les cheveux de Dotori, de Dimbourd et même ceux de Bertin.

Il demanda au jeune garçon de pencher la tête vers la droite et tout en coupant une touffe sous l'oreille :

– Il est vrai, Bertin était aussi nerveux qu'un lépreux. Son coup de pied a fait du mal à bien des gens : interrogez le Vieux Soriba. Souvent il relayait lui-même un garde-cercle qui, à son avis, ne frappait pas assez fort. Mais deux fois par mois, de sa main à la mienne passaient deux billets de mille francs<sup>2</sup>, flambant neufs. Et c'était avec un pincement au cœur que je les dépensais.

Il dégagea les oreilles de son client, lui présenta le miroir et demanda s'il désirait qu'il accentuât la mise à nu du côté des tempes et de la nuque.

– Le métier de coiffeur, au jour d'aujourd'hui ? Une pénitence ! Un vulgaire réparateur de bicyclettes, un colleur de chambres à air gagne mieux que moi. Le commandant me dit : « Merci, camarade ! » Vous entendez, les amis ? Camarade ! Or je suis de cinq ans son aîné. Et moi Kompè, je dis haut et clair, sous ce hangar qui m'appartient : « Je ne suis le camarade de personne. »

À nouveau, il fixa N'dogui et le força à baisser les yeux. Une marchande vint à passer. Kompè l'appela, acheta pour cinquante francs de galettes de mil, les distribua à tout son auditoire en prenant soin de poser la part de N'dogui près de lui, sur un banc. Le lépreux la jeta par terre du revers de la main, en fermant les yeux pour arrêter les larmes qu'il sentait couler. Et puisqu'il n'avait pas mangé depuis la veille, il regretta son geste et s'empara de la galette avec ses moignons, en les articulant l'un sur l'autre comme des tenailles.

– Lie-toi d'amitié avec un lépreux ! s'écria Kompè. Qu'il soit mendiant ou indicateur de police, peu importe...

– Et pourquoi ? interrogea quelqu'un.

– S'il ramasse une bague, il te la donnera.

Un rire collectif partit de l'atelier. La trouvaille de Kompè fit le tour du village. Les conteurs la commentèrent le soir à la veillée. Elle passa par les clubs de belote. Les femmes en firent un dicton pour stigmatiser l'ingratitude d'une amie. Les gardes-cercles la colportèrent aux commis, les commis au commandant qui la nota sur un calepin, pour la reprendre dans ce livre qu'il projetait d'écrire sur la sagesse populaire.

N'dogui cracha un long jet de salive contre la palissade, risqua une injure. Et

comme il n'avait nommé personne, l'auditoire ne la releva point.

– Que ceux qui ne peuvent s'empêcher de cracher s'abstiennent de venir sous mon hangar ! fulmina Kompè.

Un jeune homme entra, prit place sur un tabouret en face du grand miroir accroché à la palissade. C'était Django, le fils de Daouda, le plus riche des commerçants de Kouta. Il dédaigna le tablier, les ciseaux et les lames de Kompè, ouvrit un sac, sortit les siens et les tendit au coiffeur. Ce garçon, après un séjour de trois ans à Darako, où il ne fit rien d'autre que d'aller tous les soirs au cinéma, était revenu à Kouta avec une nouvelle mode. Elle consistait à lever son col de chemise bien amidonné. Il l'imposa à ceux de sa société d'âge. Tout le groupe s'appela « la compagnie des cols levés ». Il fut le premier à porter une chemise en nylon, ensuite un pantalon de tergal.

Django demanda à Kompè de couper seulement la touffe qui lui tombait sur le front, et il surveillait dans le miroir le moindre coup de ciseaux, en se tortillant comme une jeune fille qu'on taquine.

– Où sont les hommes d'autrefois ? s'indigna Kompè. Le lieutenant Siriman Keita !... la terre l'a mangé. C'était un fils-garçon-enfant-de-sa-mère ! Il s'asseyait en disant : « Petit, coupe tant que tu peux ; coupe tout ce qui dépasse sauf les oreilles. » Et c'était à la tondeuse que j'y allais. Il était toujours pressé comme si un problème brûlant le talonnait. Et quand je lui présentais le miroir, il le repoussait avec dédain : « Non, pas ça, petit ! disait-il. Un homme ne doit se mirer que dans les yeux d'un adversaire, et seulement pour une question d'honneur. » La jeunesse, au jour d'aujourd'hui ? Une misère !... C'est de la pourriture ! C'est moi qui le dis, moi-même, Kompè Traoré. Et je le dis sous mon hangar.

Le jeune homme, une fois coiffé, ramassa son matériel, sortit sa bourse et, avec une lenteur calculée, à la limite injurieuse, déposa l'une après l'autre cinq pièces de cent francs. Il prit sa mobylette et s'en alla à vive allure vers la boutique de son père.

– L'argent ! s'exclama Kompè. L'eau vous lave, l'argent vous rend propre. Mais je connais des gens que tout l'argent qui sommeille à la grande banque de Darako ne saurait débarrasser de leurs souillures.

Cette allusion par trop directe blessa N'dogui. Il étouffa un gémissement, proféra des injures pour chasser la rage qui le prenait juste à la naissance de l'estomac. Et Kompè d'ajouter tout aussitôt :

– Heureusement que nous sommes près de la mosquée où l'on brûle de l'encens, sinon l'atmosphère eût été insupportable. Heureusement que tout le monde ici présent, à une exception près, se frictionne le matin à l'eau de Cologne après la toilette.

Ensuite il demanda si un lépreux avait le droit d'entrer dans la mosquée, s'il convenait de lui serrer la main. La discussion s'envenima. Les uns soutenaient que la lèpre était une maladie comme une autre. Les autres affirmaient qu'on devait la considérer comme une tare, sur terre et au ciel. Et que Dieu s'était détourné du lépreux, à jamais ! Kompè soutenait ce point de vue avec Birama, l'Applaudisseur. On décida, pour s'attirer les bonnes grâces des notables, de leur soumettre le différend.

Ils en discutèrent avec tant de passion que l'Imam dut, le vendredi suivant, après la grande prière, trancher en affirmant qu'un lépreux était lui aussi fils d'Eve et d'Adam, mais qu'il ne devait pas prier en groupe de peur que son odeur n'incommodât ses voisins. Il ajouta qu'un musulman, après avoir fait ses ablutions, n'était pas autorisé à serrer la main d'un lépreux si ses plaies suppuraient.

N'godé, l'infirmier du dispensaire, en route pour la boutique de Daouda, à qui il livrait quelques médicaments en échange de menus cadeaux, un morceau de tissu ou des cartouches, s'arrêta, se frotta les joues et le menton. Il avait oublié de se raser, et entra sous le hangar maudit. Kompè lui rasa les joues après avoir changé de lame. Ensuite N'godé jeta sa tête en arrière. Le rasoir atteignait le dessous de son menton quand N'dogui se mit à chanter un air lugubre. Surpris, l'infirmier se redressa, considéra Kompè avec une certaine inquiétude. À nouveau, il offrit sa gorge au coiffeur. L'air sinistre repartit. Et cette fois-ci, N'godé se redressa avec tant de frayeur que la lame lui fit une large entaille sur la pomme d'Adam.

– C'est assez comme ça ! hurla-t-il. Je raserai le reste moi-même.

Il s'en alla, heureux, comme s'il venait d'échapper à une exécution capitale. Le lendemain, il raconta à tous ses malades qu'il convenait de se méfier de Kompè qui n'avait plus toutes ses facultés mentales, et qu'il serait très bientôt à l'origine d'un malheur.

– Vous avez tous vu ! se plaignit Kompè. N'dogui a porté atteinte à mon honneur de coiffeur, et j'ai perdu un client, à jamais !

– Je veux mon argent ! aboya celui-ci. Tu entends, mon argent ! Cinq rayons

changés, une pédale redressée, une chambre à air collée.

Kompè prit une pièce de cent francs, la montra à tout son auditoire, expliqua qu'après avoir fait ses ablutions, il ne pouvait tendre la main à un lépreux, et demanda si quelqu'un acceptait d'enfreindre cette règle. La pièce fit le tour du cercle et lui revint. Il la posa à terre.

– Voici cent francs, dit-il à N'dogui. Je te donne de quoi manger, afin que tu n'aïles pas gâter mon nom par tout le village. Ramasse-la si tu peux. Quant au prix de ton travail, tu ne l'auras jamais. Ingrat ! Je t'ai nourri, abrité et protégé. En retour de mes bienfaits tu m'as vendu au commissaire.

N'dogui glissa ses moignons dans la poussière, sous la pièce. Chaque fois qu'il la tenait, elle lui échappait. Soudain, il poussa un hurlement terrifiant, les yeux rouges saillant. Il posa son pied droit sous la pièce, la projeta en l'air, la rattrapa entre ses moignons et avec des gestes mesurés, la glissa dans sa poche.

– L'union sportive de Kouta est sauvée ! s'écria Kompè. Qu'elle attribue le poste d'avant-centre à N'dogui, et tout est dit.

Celui-ci poussa un cri de guerre, courut à son atelier et revint armé d'une barre de fer qu'il tenait haut au-dessus de sa tête. Des passants accoururent pour assister à la scène. Birama, l'Applaudisseur, essaya de calmer N'dogui et reçut un coup de barre de fer sur le crâne. Certains notables, ennemis de Kompè, exhortaient le lépreux de la voix et du geste.

– Kompè ! lança-t-il, montrant son bas-ventre à l'aide de sa barre de fer, ta mère ça. Je dis ta mère ça, bleu, blanc, rouge, les trois couleurs de France.

Abasourdi, et gêné par les commentaires des tailleurs et des marchands venus du marché, le coiffeur demeurait silencieux. Il avait poussé N'dogui à bout, parce qu'il ne se doutait pas qu'un lépreux puisse ressentir l'humiliation. Et comme tout le monde se moquait de lui, il fit quelques pas vers N'dogui et se figea dans une immobilité qu'il voulait hautaine.

– Kompè ! vociféra le lépreux, je dis ça, le bas-ventre de ta mère, vert, jaune, rouge, les trois couleurs de la magie. J'ai dit, ta mère !

2 Francs CFA (1000 F CFA = 1, 52 euros).

Kompè était un vrai Koutanké. Un Koutanké qui mérite son nom. Truculent et gouailleur, il avait le goût de la parole bien troussée, mais aussi celui de l'aventure. Traversant la vie en curieux, il ne s'arrêtait que pour s'émerveiller d'un rien ou rire. On lui reprochait à Kouta de servir des plaisanteries souvent lourdes et cruelles. Mais il n'y mettait point de méchanceté : cela faisait partie de sa nature. Il n'avait jamais su séparer la joie de la tristesse. Un aveugle qui tombait dans un fossé, les jambes en l'air, déclenchait son hilarité, même s'il lui portait secours.

Kompè était l'œil du village ! La mémoire du village ! Le censeur du village !...

- Tuez quelqu'un même sous l'eau et Kompè le saura, disait-on.

Il n'avait de respect que pour Solo, un vieil aveugle colporteur de scandales. Et l'on disait à Kouta que la relève de celui-ci serait assurée par Kompè. Les deux hommes s'admiraient et s'étaient liés d'amitié. Ah, la médisance...

Bien des notables soutenaient que toutes les turbulences de Kompè lui étaient inspirées par Solo, que tout ce qu'il savait de ragots et de commérages venait de Solo.

Lorsqu'il exécutait une bonne farce que la rumeur publique colportait par tout le village, le vieil aveugle lui rendait visite, le prenait dans ses bras, un tremblement dans la voix :

– Brave garçon ! disait-il, celui qui vient en ce monde et s'en va sans rien troubler, ne mérite aucun respect. Respect, mon fils. Respect, fils-garçon !

Kompè lui donnait de quoi acheter un kilo de viande ou de sucre. Et Solo faisait le tour du village en chantant ses louanges, au grand scandale de ses nombreux ennemis. L'Imam s'abstenait de répondre au salut de Kompè. Daouda l'accusait d'avoir poussé son fils Django à la délinquance. Le Vieux Soriba désertait le groupe où son nom était prononcé. Il lui vouait une haine irréductible, une haine couleur indigo, comme on dit à Kouta. Et pour cause...

Un matin, le commandant Bertin était venu au marché, sans escorte, ce qui était bien rare. De très loin, chacun l'avait vu, et tout le monde s'était mis au garde-à-vous, le bonnet sous le bras. Quant au Vieux Soriba, occupé à manger

une brochette de viande, il avait les yeux braqués sur sa jeune femme qui se déhanchait entre les étagères des vendeuses de condiments...

Le pied du commandant partit. Le Vieux Soriba poussa un cri de fauve blessé. Les mains collées à son bas-ventre, il se roula par terre et perdit connaissance.

Et, le lendemain, quand il retrouva toute sa lucidité, il constata que le coup de pied de Bertin lui avait fait bien du mal, et que son membre, lorsqu'il s'éveillait au désir, se balançait de haut en bas comme la tête d'un margouillat. Le Vieux Soriba devint la providence des guérisseurs, des charlatans et des marchands d'aphrodisiaques aux noms si évocateurs. L'un s'appelait « Démarreur », l'autre « L'honneur retrouvé » et le troisième « Constance ». Ils restèrent tous sans effet. Guérisseurs, charlatans et marchands parlèrent alors d'envoûtement...

Comble de malheur, sa jeune femme, à qui il accordait plus de nuits qu'aux autres en s'excusant du peu, s'était retournée dans son second sommeil en prononçant le nom de Kompè...

Le Vieux Soriba et le coiffeur devinrent des ennemis irréconciliables. À Kouta, on les disait chèvre et hyène. Lait et citron.

Mais Kompè, par des farces trop corsées, s'était attiré l'inimitié de bien d'autres notables, et surtout celle de l'Imam. On raconte encore à Kouta le tour qu'il joua au chef religieux.

Quand la foudre frappa sa cabane et que les anciens réunis à l'instigation de l'Imam appelèrent son atelier « le hangar maudit », Kompè se procura un chien qu'il nomma « Tonnerre », par dérision. L'animal mourut une nuit, pris de violentes coliques. La veille, le vétérinaire, avisé de la présence d'un chien enragé qui avait mordu un enfant, avait distribué de la viande à tous les chiens errants.

Le matin, Kompè vint chez l'Imam, pleurant toutes les larmes de son corps, et lui annonça la mort de Tonnerre. Le chef religieux le réconforta, lui fit ses condoléances. Le nom Tonnerre, cependant, l'intrigua : ce n'était pas un prénom musulman. Il y avait le Kouta des fidèles au Prophète et Bangassi, la mission chrétienne, reliés par le pont Dotori. On se mariait et se liait d'amitié sans distinction de religion. Un musulman qui épousait une fille de Bangassi n'avait fait qu'arracher au Père Kadri, fondateur de la mission, une de ses paroissiennes au profit de la communauté musulmane. Et si un Bangassien prenait pour femme une fille de Kouta musulman, le Père Kadri remerciait l'Esprit Saint par des rites frisant l'idolâtrie. À Kouta, chrétiens et musulmans étaient parents. Personne ne

pratiquait une religion orthodoxe. Importés, islam et christianisme s'étaient établis en assimilant des croyances ancestrales. Aussi l'Imam pensa-t-il que Tonnerre était un habitant de Bangassi qui, pour l'amour d'une musulmane, avait adhéré à l'islam.

– Je viendrai le bénir avant qu'il ne soit mis en terre, dit-il.

Et le soir, lorsque le chef religieux vint chez Kompè, suivi de tous ses disciples, celui-ci lui présenta le cadavre d'un chien, le lava en pleurant et le mit dans un linceul blanc. Ensuite il prit son accordéon et joua une chanson, secoué de sanglots :

« Tonnerre, chien de Roi !  
Tonnerre m'a quitté à jamais. »

L'Imam considéra cette plaisanterie comme une injure à sa charge. Et depuis ce jour, il refusait de rendre à Kompé son salut.

Comme tous les garçons, Kompè avait fréquenté l'école, une grande bâtisse couverte de tôles ondulées, frappée de soleil, ouverte aux quatre vents du Sahel.

Le commandant Dotori l'avait fait construire juste après le pont qui porte son nom, non loin de « la Maison Carrée » où vécut le lieutenant Siriman Keita.

Cet ancien de la Coloniale, après avoir baroudé pendant la Deuxième Guerre mondiale, était revenu au pays natal, y semant la terreur et le désordre. Lentement il s'achemina vers Dieu. Et comme il se trouvait comme qui dirait à la croisée des chemins, entre Kouta, musulman, et Bangassi, la mission catholique, il balança longtemps. Mais c'est le Prophète qui finit par l'emporter.

Il adhéra à l'islam, enterra son passé, se fit muezzin et s'acquitta de sa fonction à la satisfaction de l'Imam et de tous les musulmans. Quand il mourut, une pluie diluvienne tomba sur le village, comme pour faciliter la tâche des fossoyeurs. Chacun le pleura. On lui creusa, honneur rare, une tombe dans la mosquée.

Un mois plus tard, le Père Kadri réagissait : les honneurs faits à la dépouille mortelle de Siriman Keita lui avaient enlevé quelques-uns de ses paroissiens. Il découvrit alors dans le puits de la Maison Carrée une statue représentant la Vierge Marie, pétrie dans de l'argile. Des experts venus de Darako à la demande de l'archevêque affirmèrent qu'elle était vieille de plus de cent ans, et que

l'artiste qui l'avait taillée s'était inspiré des traits d'une Chinoise. Et comme le Lieutenant Siriman Keita avait séjourné en Indochine, le Père Kadri conclut qu'il avait adhéré au christianisme avant d'embrasser l'islam.

Aussi l'Imam et le prêtre se retrouvaient-ils souvent dans l'enceinte de la Maison Carrée, considérée comme un lieu de pèlerinage. L'un égrenait son chapelet et l'autre lisait son bréviaire.

Un matin, le jeune Kompè prenait son petit déjeuner avec son père, quand deux gardes-cercles entrèrent dans la concession, suivis d'un commis qui expliqua que le garçon avait l'âge de fréquenter l'école.

– C'est la volonté du commandant, dit le commis pour couper court à toute discussion.

– Seul un fou, un qui boit l'eau par les narines, peut s'opposer à la loi prescrite par le commandant, répondit le père.

Kompè fit tout ce qu'il fallait pour être remercié. Maintes fois, au beau milieu d'une séance de lecture, il s'écriait : « Je me lève, et je vous salue. » Il sautait par la fenêtre et s'en allait à Dougouba, parmi les chèvres et les brebis, chez son oncle maternel. Souvent, à la hauteur du pont Dotori, il détachait son cache-sexe, entrait tout nu dans la Maison Carrée, et regagnait l'école en chantant une liturgie inspirée d'un verset du Coran et de ce que les chrétiens fredonnaient le dimanche sous la direction du Père Kadri. Au maître d'école qui s'inquiétait de sa conduite, il répondait qu'un génie, mi-blanc mi-noir, lui avait ordonné d'agir ainsi pour une bonne entente entre chrétiens et musulmans. Et comme on avait dit qu'aucun élève ne devait être renvoyé...

Ceux de sa génération racontent encore que les leçons de récitation étaient un délice lorsqu'il scandait le verbe « porter un grand boubou », au présent de l'indicatif, en frappant dans ses mains. Toute la classe dansait autour du maître qui, pris par le rythme, esquissait quelques pas. Aussi ne l'interrogeait-il que lorsque l'attention des autres élèves faiblissait. Alors la classe devenait une séance de tam-tam, une fête populaire :

Kompè lançait la première phrase de sa chanson :

« Je porte un grand boubou. »

Après avoir formé un cercle autour de lui, les autres élèves reprenaient :

« Porte ! Porte ! »  
« Tu portes un grand boubou. »  
« Porte ! Porte ! »  
« Il porte un grand boubou. »  
« Porte ! Porte »  
« Vous portez un grand boubou. »  
« Portez ! Portez ! »...

Les garçons et les filles des autres classes accouraient. Le planton du commandant, en route pour une course, adossait sa bicyclette à un arbre et participait à la fête. Les gardes-cercles et les marchandes de beignets venaient à leur tour. La classe devenue trop petite, on sortait dans la cour, et chacun dansait le verbe « porter un grand boubou » au présent de l'indicatif. Quelquefois, un batteur de tam-tam, en route pour une cérémonie, exécutait quelques notes sur cette chanson sans rien y comprendre. Les roulements du tambour attiraient les ménagères d'alentour, qui venaient se trémousser et déformaient la conjugaison : « ye pote gand boubou ! »...

Elle finit par devenir une chanson pour les baptêmes, les mariages et les circoncisions.

Un matin, le commandant Bertin vint à l'école, furieux : le vacarme l'avait importuné pendant qu'il écrivait une lettre à sa femme qui, pour l'avoir surpris dans les bras d'une indigène, était retournée en France. Il contempla le spectacle et se mit à rire, en se promettant d'en tirer profit pour son avancement. Le commandant Bertin fit un rapport au Gouverneur dans lequel il concluait :

« Les gens de Kouta aiment tant l'école qu'ils ont remplacé leurs chants traditionnels par le verbe "porter un grand boubou" au présent de l'indicatif. »

Lors d'une des visites de son chef, il organisa une grande fête. Et tout le village, sous la conduite de Kompè assisté de Birama l'Applaudisseur, dansa le verbe « porter un grand boubou » au son des tam-tams, des balafons et des flûtes. Kompè eut droit à la poignée de main du Gouverneur. Il lui offrit un séjour d'un mois à Barbezieux, sa ville natale, pour montrer aux Français de France une nouvelle forme de la pédagogie. Les plus grandes familles se disputèrent l'honneur de le recevoir. On jumela Kouta et Barbezieux. Une circulaire, adressée à tous les Inspecteurs d'Académie de la France d'Outre-Mer, signée par le Ministre de l'Education Nationale en personne, statua que « le Noir étant un être dansant et chantant, il convenait de lui donner une instruction en

accord avec son authenticité ».

Le jour du retour de Kompè à Kouta par l'autorail de cinq heures du soir, où il avait pris place dans le wagon réservé aux hauts fonctionnaires, tout le village était accouru. On l'escorta en grande pompe à la concession de son père, qui reçut sur-le-champ « l'Etoile du Bénin », et fut dispensé du travail forcé. On décerna à son instituteur les Palmes académiques. Et comme sa mère avait un âge certain, la femme du commandant, qui était revenue de France, l'accepta comme bonne à tout faire.

Un mois plus tard, le Gouverneur offrit à Kompè une mission officielle : animer toutes les écoles du pays avec sa chanson, tous frais payés. Il s'acquitta de sa mission à la satisfaction générale. On lui donna le surnom de « Kompè porte grand boubou ». Il le porte encore. Mais seuls ceux de sa société d'âge ont le droit de lui servir cette plaisanterie.

Il échoua au certificat d'études primaires. Et pour cause ! En cinq ans, il n'avait appris qu'une seule conjugaison. Mais le commandant Bertin ordonna qu'on écrivît son nom sur la liste des lauréats, et à une place d'honneur, pour service rendu à la France. Nanti de ce diplôme, fort rare pour l'époque, il partit pour Darako. Et comme tout le pays savait qu'il avait été « pistonné », il ne réussit pas à se faire embaucher par un Libano-Syrien, parce qu'entre-temps le commandant Bertin, promu à de nouvelles fonctions, était rentré en France. Considéré comme un africaniste de grand renom, il dirigeait désormais l'Institut Fondamental de la France d'Outre-Mer.

Kompè vécut à Darako, en parasite, chez un cousin employé au chemin de fer « Dakar-Niger » qui lui conseilla d'apprendre un métier. Il connut et admira un jeune délinquant du nom de Namissa Bandit. Souvent, en coiffant un client, il se rappelait cette époque, et en parlait avec détails, la voix cassée par l'émotion :

– Namissa était un homme qui sautait par-dessus sa tombe pour mordre à pleines dents son linceul. Et puis, il faut dire que c'était un enfant béni. Je n'ai jamais vu quelqu'un avoir autant de respect pour sa mère. Quand Namissa l'apercevait, il s'asseyait par terre, et son adversaire avait beau lui donner des coups de poing, il refusait de les lui rendre : la vue de sa mère le paralysait.

Il racontait une bataille que son héros et maître avait remportée, seul, contre cinq marins en bordée, en mimant la scène. C'était un théâtre total où les moindres faits de Namissa prenaient une dimension dramatique. Ses moindres propos étaient rapportés avec exactitude.

– Namissa m’imposa comme apprenti-coiffeur auprès de Makan le sauvage, l’inventeur de la mode « Bouquet penché ». Et quand je possédai le métier, c’est Namissa et Bakary Trompette qui m’offrirent mes premiers outils : ces ciseaux et cette tondeuse.

Son auditoire l’écoutait, en se gardant de poser des questions. Chacun savait qu’il se passionnait et perdait toute mesure, lorsqu’il évoquait le temps où ce délinquant sévissait à Darako.

– Évidemment, Namissa était un voleur. C’est la vérité et il convient de la proclamer béante comme la gueule d’un lion qui rugit. Mais je ne l’ai jamais vu utiliser pour son usage personnel l’argent qu’il prenait aux Libanais et aux Syriens. Il le donnait aux pauvres et aux enfants. Je me souviens encore de la chanson que nous entonnions dès qu’il arrivait sur la place publique pour distribuer son butin du jour.

Il abandonnait ses ciseaux, s’excusait auprès de son client et frappait dans ses mains :

« Voici Namissa Bandit !  
Si tu n’es pas content,  
Il te casse une couille.  
Si tu es content  
Donne-lui de quoi nourrir les pauvres. »

Ces souvenirs le bouleversaient toujours ; il s’asseyait sur un banc et pleurait. Quelqu’un lui offrait une noix de cola, comme pour le consoler, mais il la refusait :

– Et quand il mourut, empoisonné !... oui, les amis, Namissa est mort, empoisonné, eh bien, tous les enfants de Darako, tous les pauvres perdirent un ami et un protecteur. Certes, on pleure un mort plus par intérêt que par amitié.

De retour à Kouta, Kompè dressa un hangar sous le grand caïlcédrat. Pendant une semaine, Bamba, le crieur public, lui fit une publicité tapageuse, sillonnant Kouta et Bangassi.

Après son installation, Kompè offrit un mouton aux notables, pour mériter leurs bénédictions et se mettre à l’abri de leurs critiques. Bilal, le barbier, prévoyant des conflits, vint le voir. Ils négocièrent : Kompè ne devait jamais

coiffer un enfant de moins de treize ans. Et Bilal s'engageait à ne pas raser un garçon qui aurait du poil au menton, laissant ainsi une marge de sécurité assez large pour prévenir tout différend.

Une nuit la foudre frappa le grand caïlcédrat et la cabane du coiffeur prit feu. Les notables parlèrent de malédiction, et lui, d'envoûtement. Depuis Kompè et Bilal se regardaient de travers, en se disant bonjour du bout des lèvres.

Bamba allait d'un quartier à l'autre, précédé de Togoroko, l'idiote du village qui, pour la circonstance, avait revêtu ses étranges accoutrements : son pantalon bouffant rouge balayait le sol, et sur son bonnet noir orné de miroirs et de cauris, il avait cousu une tête d'antilope qui se balançait aux mouvements de sa tête. Dans le dos, sur une tunique ocre, il portait, pêle-mêle, des griffes de panthère, de lion, des dents de phacochère.

Bamba frappait sur son tam-tam à le crever. Togoroko se raidissait, l'œil aux aguets comme s'il s'attendait à un croc-en-jambe malicieux. Les enfants et les femmes l'exhortaient en claquant des mains. Il s'élançait, tous muscles contractés, tournait sur lui-même entre ciel et terre, retombait sur les mains, imitait la démarche d'un singe, la bouche étirée en une moue dédaigneuse. Rivé au sol, il attendait comme un lutteur qui cherche la meilleure ruse pour se défaire d'un adversaire. Et quand le tam-tam se faisait plus pressant, il tournait sur lui-même, la tête la première.

Bamba le calma d'un geste de la main, et de sa voix effrontée commença la transmission de son message :

« Gens de Kouta ! On m'a encore chargé la bouche de paroles. Rassurez-vous, il ne s'agit pas de deuil. »

Il s'arrêta et pour capter l'attention de tout son auditoire, frappa longuement sur son tambour, en se bouchant l'oreille gauche. Togoroko lança le refrain de la chanson qui l'avait rendu célèbre à Kouta :

« Un jour je m'en retournerai  
 À Gana Magan'na.  
 Je partirai pour Sira Magan'na.  
 À Gana Magan'na  
 Il y a du sel.  
 Il y a de la viande  
 À Sira Magan'na. »

Un crépitement de tam-tam amplifia sa chanson. Il piétina, secoua les épaules, se balançait d'avant en arrière. Et le torse penché à l'horizontale, il fit le tour du

cercle. On lui jeta une pièce de cent francs, il la rattrapa au vol, ramassa un billet avec les dents. Le battement du tam-tam faiblit par degrés, en même temps que les applaudissements. Bamba acheva son message :

« Un coiffeur du nom de Gabriel Touré vient de s'installer à Kouta. Il nous vient de Lomé, la perle d'Afrique. Je connais cette ville, et par l'œuf d'autruche qui surplombe la mosquée, je jure qu'on ne peut mieux coiffer qu'à Lomé. » Drainant les femmes et les enfants, il s'achemina vers le marché. Acheteurs et vendeurs suspendirent leurs marchandages. Le boucher imposa le silence à la nuée de femmes qui se querellaient devant son étal, en proférant une injure grossière. Les tailleurs s'arrêtèrent d'appuyer sur la pédale de leur machine. Solo tendit une oreille, et puis l'autre. Il ne voulait rien perdre de ce qui tomberait des lèvres de Bamba. Daouda sortit de son arrière-boutique, l'air préoccupé : Bakary, son redoutable concurrent, annonçait-il des soldes ?

Le tam-tam bourdonnait, et Togoroko se livrait à des gambades et à des acrobaties entre les étalages des vendeuses de condiments. Il allait d'une boutique à l'autre, imitant le ricanement d'un singe, poursuivi par les femmes qui frappaient des mains.

– Gens de Kouta ! cria Bamba. Depuis ce matin un coiffeur du nom de Gabriel Touré s'est installé près du centre culturel, non loin de la Maison Carrée, sous le grand fromager. Il vient de Lomé où le Père Kadri l'a connu. Et le marabout blanc m'a chargé de vous distribuer cent noix de cola pour que Gabriel Touré mérite vos bénédictions. Les paroles ne finissent pas dans la bouche. Mais j'ai fini pour aujourd'hui.

C'est par la mosquée que Bamba termina son tour du village. Il s'y rendit le tam-tam en bandoulière, sans le frapper, et offrit sept noix de cola à chaque notable de la part du Père Kadri désireux qu'ils reçoivent parmi eux son jeune protégé. Ensuite il s'arrêta non loin du hangar maudit, et se livra à un tel vacarme que Kompè sortit avec tout son auditoire pour se rendre compte s'il avait toute sa raison.

Les deux hommes ne se parlaient plus depuis une bien vieille histoire que Bamba ne put jamais oublier, puisque tous les soirs le corps de sa femme la lui rappelait.

À l'époque, Bamba était le jardinier du commandant, de tous les commandants qui ont régné sur Kouta : ils se ressemblaient tous, comme des carpes ou des antilopes, à l'exception de Dimbourd qui avait une couleur rouge

de terre cuite et se disait originaire d'un pays où vivaient des hommes aussi noirs que ceux de Kouta. Bamba accompagnait les commandants le jour de leur départ, et quand le train partait, il se disait : « Une souris s'en va, une souris vient. »

Sa situation était aussi enviable que celle d'un garde-cercle et, à bien des égards, plus profitable. Un commandant ne peut compter tous les pieds de salade, de choux-fleurs ou de tomates. Il ne peut avoir en mémoire tous les jeunes plants. Aussi, à la tombée de la nuit, après avoir sarclé les mauvaises herbes et arrosé le jardin, revenait-il à la maison, avec un sac rempli de légumes qu'il vendait aux auxiliaires du commandant. Et comme les Koutanké, de solide réputation, ne mouchardent jamais...

Un soir, souffrant d'une violente migraine, Bamba rentra plus tôt que de coutume. Des soupirs et des chuchotements émanaient de sa cabane. Et quand il ouvrit la porte, Bamba vit Kompè qui s'amusait sur le ventre de sa femme. Il referma le battant de fibres entrelacées après avoir signifié sa présence par trois toussotements, et erra à travers Kouta, ne sachant à qui confier un si grand malheur.

Finalement, Bamba se rendit à Bangassi, chez Jean-Baptiste. Au « Saint Trou », il s'offrit un litre de likolen<sup>1</sup>, ensuite toute une calebasse. Le lendemain, on le trouva sous le « pont Dimbourd », couvert de mouches vertes. Il avait vomi et souillé son pantalon. Afin de perpétuer cette mésaventure, les Koutanké débaptisèrent ce pont pour lui donner le nom de Bamba.

Le commandant remarqua bien vite, lorsqu'il se rendit dans son jardin pour respirer un peu d'air frais, que les jeunes plants mouraient de soif tandis que les allées étaient mangées par l'herbe. Il eut même la surprise de se trouver en face d'un serpent boa, un après-midi de grande canicule.

Le lendemain, il convoqua Bamba et le congédia avec élégance, en lui attribuant la fonction de crieur public.

– Tu pourras aussi, pour arrondir tes fins de mois, crier les messages des commerçants et des notables, avait-il ajouté.

Bamba frappait sur son tam-tam comme s'il tenait le crâne de Kompè sous sa baguette. Cette vieille rancœur qui le prenait dans le bas-ventre... finie. Cette tension nerveuse qui lui donnait le vertige ? Terminée. Il tapait sur les yeux et

lorsqu'il les avait crevés, s'attaquait aux dents et descendait toujours plus bas... Les couilles !... il frappa si fort sur les couilles qu'il fit un large trou dans son tam-tam. Les deux hommes étaient face à face. L'un souriait de toutes ses dents, l'autre attendait, visiblement mal à l'aise. Depuis cinq ans, Bamba souhaitait cet instant : affronter Kompè en position de force. Il se plaisait à faire durer ce moment comme le dernier gobelet d'hydromel, un jour de vaches maigres.

Bamba avait même consulté un jeteur de sorts, en lui demandant de mettre la cervelle de Kompè à l'envers : son plus grand bonheur eût été de le voir prendre la place de Togoroko auprès de lui. Le féticheur, sans rien promettre en échange des deux litres d'hydromel qu'ils burent ensemble, déclara que chaque chose viendrait en son temps.

Kompè fit volte-face, se disant que Bamba revenait probablement d'une fête et qu'après, il était passé chez Jean-Baptiste pour avoir son compte. Amusé, il prit le parti d'attendre, les mains croisées sur la poitrine. Bamba retroussa ses manches et se mit à danser en se frappant sur les cuisses.

– L'alcool ! s'écria Kompè. Si l'oiseau prend plus d'eau qu'il ne doit pour voler, il devient une proie facile pour les enfants.

Il regagnait son hangar quand Bamba lança d'une voix forte :

– Gens de Kouta !...

Kompè marqua un temps d'arrêt, et quand il se retourna, le crieur public avait repris sa danse solitaire. Couché par terre, il se roulait en ne s'arrêtant que pour crier :

– Gens de Kouta !...

Et comme des passants l'accusaient d'être « là-dans et haut monté<sup>2</sup> » au point de ne plus reconnaître sa main droite de la gauche, il décida de marcher sur son ennemi. Il s'avança vers Kompè en roulant des épaules, tourna autour de lui et lança un long jet de salive. Le coiffeur, comme cloué sur place, attendait, les yeux exorbités, la gorge sèche. Bamba caressa les larges entailles que la foudre avait exécutées dans le grand caïlcédrat.

– Si je parlais, dit-il, si je faisais éclater la petite boule que j'ai là, dans le ventre, cet arbre s'écroulerait. Et l'on m'accuserait de sorcellerie.

Il entra sous le hangar maudit, posa un billet de cinq cents francs sur la table et appela Kompè.

– Rase-moi la barbe, petit, dit-il. Cet argent me vient du nouveau coiffeur qui s’est installé à la sortie de l’école. Tu as parcouru la vie à la vitesse d’un cheval, petit ; tu finiras par y aller doucement, comme le caméléon lent. Quant à moi, aujourd’hui, je renais à la vie.

Le muezzin cria la prière du soir. Partie du minaret, sa voix chevrotante s’étendit sur tout le village et rappela à chacun la profession de foi : « Il n’est de Dieu que Dieu et Muhammad est son Prophète. » Cette prière était non la plus importante, mais celle où il fallait être vu. On pouvait faire les autres dans sa maison, sous un arbre, dans une arrière-cour en ayant Dieu pour seul témoin. Au crépuscule, il était conseillé de venir à la mosquée : plus on était nombreux à proclamer la puissance de Dieu et d’une seule voix, mieux il l’entendait et se faisait clément. Mais il convient de dire que bien des gens de Kouta venaient à la prière du soir pour s’informer des événements que le village avait vécus depuis la veille. On se parlait à voix basse avant l’arrivée de l’Imam. Et lorsque celui-ci se retirait suivi de tous ses disciples, les fidèles allaient les uns vers les autres et, en petits groupes qui se faisaient et éclataient, ils bavardaient jusqu’au repas du soir.

Des commerçants concluaient une affaire. Deux pères de famille scellaient le mariage de leurs enfants. On se plaignait des prix pratiqués par un marchand, qui se défendait. Quelques nostalgiques louaient le bon temps du colon blanc au détriment de l’indépendance, prenant soin de se tenir loin du Vieux Soriba, à qui le commandant Bertin avait laissé un souvenir indélébile. Et tout le monde évoquait Siriman Keita avec vénération.

La prière terminée, la place de la mosquée devenait un marché où l’on se parlait au creux de l’oreille au lieu de crier, et toute promesse que l’on y faisait devait être tenue.

Tout l’auditoire de Kompè déserta le hangar maudit pour la mosquée, le laissant seul, assis dans le noir de sa cabane, le visage défait, recroqueville, comme broyé sous le poids de la mauvaise nouvelle.

D’ordinaire, il se rendait à la prière du soir avec ses camarades. Aujourd’hui le courage lui manquait : le Vieux Soriba, Daouda ou même l’Imam auraient tenu des propos malveillants à son égard, et sans le nommer.

Kompè pensait que le mieux était de faire partir Gabriel Touré. Par orgueil et surtout par intérêt : il se rappela le vieux chaudron qui, chez lui, bouillonnait du

matin au soir et dans lequel il fallait jeter un kilo de viande, deux mesures de riz ou de fonio pour ne pas entendre les récriminations de sa femme et les pleurs de ses enfants. Il prit le parti de considérer Gabriel Touré comme un voleur, un assassin. Et en combattant de tels énergumènes, il convenait de se défaire de tout scrupule.

Plus Kompè réfléchissait à son malheur, et moins il y voyait clair. Il avait besoin des conseils d'un ami, du soutien d'un allié. Il connaissait bien le comportement des gens de Kouta. Il savait qu'ils ne mouchardaient jamais : quand les gens de Kouta jouaient aux cartes ou aux dames, vous pouviez dévaliser une boutique ou prendre au facteur tout l'argent qu'il portait dans son sac. Interrogés par le commissaire de police, ils eussent répondu que, trop préoccupés par les ruses et les feintes que l'adversaire préparait, ils n'avaient rien vu autour d'eux. Vous étiez libre aussi, à Kouta, d'accabler les dirigeants politiques de tous les forfaits, personne ne vous aurait signalé à leur vigilance, pas même votre pire ennemi. Seul Birama l'Applaudisseur avait enfreint cette loi de Kouta. On lui avait donné ce surnom parce que, depuis le temps du colonialiste jusqu'à l'indépendance, il n'avait pas manqué une seule réception officielle. Et c'était toujours lui qui applaudissait le plus fort, mêlé au groupe des femmes, pour être mieux vu.

Quelqu'un avait dit au marché, non loin de la boucherie, à l'intention des dirigeants politiques : « Nous sommes allés à la chasse avec eux, et voilà qu'ils se revêtent de la peau d'un lion tué par nos efforts conjugués, pour nous faire peur. Nous sommes partis à la pêche avec eux, après avoir arrêté que la prise serait partagée en deux parts égales. Ils ont gardé carpes et silures, et ne nous ont laissé que le menu fretin sur lequel ils prélèvent l'impôt. » Dès le lendemain Birama l'Applaudisseur s'était empressé de rapporter ces propos au commissaire de police. Celui qui les avait prononcés fut arrêté et incarcéré. Le village décida de mettre Birama l'Applaudisseur en quarantaine. Les commerçants refusèrent de lui vendre du grain, prétextant une rupture de stock. Quand il se déplaçait pour un baptême, un mariage ou un enterrement, on lui faisait comprendre par des propos, mi-compliment, mi-injure, que sa présence était un honneur trop grand pour l'importance de l'événement. De guerre lasse Birama l'Applaudisseur partit de Kouta pour Darako, et quand l'envie le prenait de revenir au bercail, seul le hangar maudit lui accordait une place dans son cercle.

Mais Kompè savait que dans des situations difficiles comme celle qu'il vivait, à Kouta, les gens secourables étaient aussi rares que des coépouses vivant en

parfaite harmonie.

Après la prière, on parla de l'installation d'un nouveau coiffeur dans le village ; chacun loua l'élégance de son geste qui s'accordait avec la coutume musulmane : faire un cadeau et ne demander en retour que des bénédictions, c'était prier Dieu par l'intermédiaire de tous les croyants. Quand ses camarades lui rapportèrent les louanges dont les notables avaient couvert Gabriel Touré, Kompè regagna sa concession, le front soucieux. À sa démarche traînante et mal assurée, à la gifle magistrale qu'il donna à l'un de ses fils qui venait se plaindre à lui de la mauvaise qualité du repas servi, sa femme comprit qu'un malheur était arrivé.

Il ne fit que tremper la main dans le grand plat de couscous. Il ne fit que se salir les lèvres. Et quand sa femme lui apporta une bouillie de maïs additionnée de miel, en guise de dessert, ce qui d'ordinaire était son régal, il secoua la tête négativement. Elle lui présenta alors une noix de cola blanche, qu'elle avait maintenue à l'abri de la canicule près d'une jarre, dans le sable.

– Tu sais bien que la cola me donne des palpitations cardiaques et des insomnies, grogna-t-il.

Elle comprit qu'il cherchait quelqu'un sur qui passer ses nerfs. Le stock de grain était épuisé, elle se garda de lui en parler. Et c'est la mère de Kompè qui se chargea de l'en informer.

– On mange trop dans cette maison ! lança-t-il. On y gaspille. Ma maison est la providence des mendiants.

– Du temps de ton père, répliqua la vieille femme, cette maison s'ouvrait toute grande aux nécessiteux. Et s'ils n'y venaient pas, on allait les chercher au marché pour leur offrir des restes. C'est parce que cette maison a nourri les affamés qu'elle est bénie.

Kompè donna toute la recette du jour à sa mère, en prenant soin de garder sur lui le billet de cinq cents francs qu'il avait reçu de Bamba. Et sans rien dire à personne, il sortit, le visage masqué par un turban qui ne découvrait que ses yeux.

Kompè pleura, la tête penchée sur l'épaule de Solo, qui le laissa faire sans lui

apporter le moindre réconfort.

– « Qui pleure se console », se disait le vieil aveugle.

Il n'entendait pas les gémissements de Kompè. Seule sa présence lui importait. D'ordinaire les malheurs des autres étaient une aubaine dont il tirait profit. Mais il vouait au coiffeur une affection contre laquelle il ne sut jamais se défendre. Solo admirait ce jeune homme qui, né de parents pauvres, s'était promu tout seul et ne devait rien à personne. Son père ne lui avait laissé que quelques cases entourées d'une palissade. Il les avait remplacées par trois terrasses cerclées d'un mur de béton. De l'extérieur, sa maison défiait par sa prestance et sa grandeur celle de Daouda. On le jalousait à cause de sa réussite ; on mettait l'accent sur ses fredaines. Le moindre mot qu'il prononçait de travers, et sans y prendre garde, était exploité contre lui. Si Kompè avait menti ou volé, comparé à Daouda et à Bakary qui tenaient Kouta dans le creux de leurs mains, il méritait une tunique d'innocence pour monter au ciel parmi les anges à la droite de Dieu. Son seul forfait ? La femme de Bamba. Mais seul Solo avait compris pourquoi le crieur public avait mis tant de cœur à diffuser la nouvelle de l'installation de Gabriel Touré. Il s'était pris d'une violente haine pour Bamba. Un homme avait-il le droit de se détruire par l'alcool, et pour une femme ? N'était-il pas indécent de narguer son ennemi de la sorte ? De l'avis de Solo, Bamba, par sa hargne, n'avait fait que confirmer la joie que sa femme prit dans le bras de Kompè, ce qui signifiait qu'il n'était pas un vrai homme puisqu'elle en avait désiré un autre. Et puis, avant Kompè, bien d'autres Koutanké avaient répondu à l'appel de cette femme pendant que son mari arrosait le jardin du commandant.

Et comment expliquer qu'au baptême d'un fils de Bamba, Daouda et le Vieux Soriba rivalisèrent de largesse ? Et comment expliquer que la femme de Bamba, un crieur public, soit toujours habillée à la dernière mode ?

Solo était convaincu que l'installation de Gabriel Touré à Kouta était un complot ourdi par certains notables avec l'accord de l'Imam et du Père Kadri. Il se demandait si Kompè n'était pas un prétexte pour l'atteindre, lui, Solo.

– Garçon, dit-il enfin, je savais que tu viendrais ce soir. Quand j'ai entendu Bamba crier cette nouvelle et qu'on m'a appris qu'il t'avait nargué, j'ai compris qu'on avait tressé un complot dans une arrière-boutique... contre qui ?

Il sortit une noix de cola de sa poche, la partagea, en donna la moitié à Kompè et mordit dans la sienne en partant d'un éclat de rire. Une quinte de toux le

secoua nerveusement. Kompè le frappa dans le dos.

– Merci, garçon ! dit-il. Ton problème me rappelle une vieille histoire.

De nouveau il se mit à rire, toutes dents dehors, en se tenant les côtes. Kompè l’imita sans savoir pourquoi. Il avait oublié sa colère et sa rancœur.

– C’est un conte, fils, reprit Solo. Mais les contes ont l’avantage de fustiger le comportement des hommes et de les inciter à rire de leurs travers... Un soir de nostalgie, le lion ordonna que tous les animaux viennent danser pour l’égayer un peu. Et l’autruche dansa mieux que tous. Le lion, émerveillé, voulut savoir d’où elle venait, le nom de ses parents, ses alliances claniques. « C’est mon fils », dit l’hyène. Et le lion de s’étonner : « Elle est couverte de plumes, et toi d’un pelage qui empeste à cent pas ? » L’hyène de répondre : « Pour dire vrai, et à ma grande honte, Maître de la savane, c’est l’un de mes enfants naturels. Et on ne sait jamais où ceux-ci prennent leurs qualités et défauts. »

Solo prit le gobelet, se rinça la bouche pour en extraire l’arrière-goût de cola et quelques débris qui le gênaient. Ensuite il se frotta les dents de son index et cracha.

– Soutenue dans ses efforts par les applaudissements, l’autruche tomba sur le lion, et lui fit une large balafre sur le front. Au rugissement du maître de la savane, elle s’enfuit. « Le père paiera pour le fils ! » menaça le lion. Et l’hyène de se disculper : « Maître, considérez la situation avec sérénité. L’autruche est couverte de plumes et moi de poils. Vous le faisiez remarquer à l’instant. Mais elle danse bien. L’élégance de ses pas a flatté mon orgueil, moi qui suis si lourde. On aime avoir pour père ou fils des personnes de qualité. Ne sommes-nous tous pas fiers de vous avoir pour père ? » Et cette phrase l’a sauvée.

Les deux hommes rirent en se donnant des bourrades dans le dos. Kompè soutint que ce conte disait vrai et qu’il était à la recherche d’un père qui le défendrait contre une conspiration. Solo se leva, prit une bouilloire et s’en alla vers les latrines. En revenant, il buta contre le seuil, déclara qu’il avait demandé à un maçon de le refaire et qu’il n’était pas encore habitué à le franchir ; Kompè lui tint son bâton. Honneur rare, il accepta.

– Fils, dit-il, en venant à moi, tu m’as fait un grand plaisir. Peut-être se sert-on de toi pour m’atteindre ? N’est-ce pas une provocation que de dire : « Léopard, fais un écart à droite, la pierre que je vais lancer ne t’est pas destinée. Je ne vise que le mur » ? Imagine, Kompè, la place qu’occuperait un léopard sur un mur. Et puis, ils ont inversé les rôles. C’est le fils qu’ils veulent faire payer pour une

faute du père. Sais-tu qui est Gabriel Touré ?

– Non !

– Le neveu de l’Imam, le fils de son grand frère qui, une fois installé à Lomé, s’est converti à la religion des pères blancs pour faire fortune. Aujourd’hui, il est plus misérable que Togoroko. Son fils est donc revenu au pays natal avec la complicité de son oncle et celle du Père Kadri.

– Non ! s’écria Kompè, ne pouvant dominer son étonnement.

– Non ? Tu as dit non ? Je crois que tu as dit non. Peut-être ai-je mal entendu ? Alors pourquoi cette amitié entre l’Imam et le Père Kadri ? Et pourquoi la Maison Carrée est-elle devenue un lieu de recueillement pour chrétiens et musulmans ? On enterre Siriman Keita dans la mosquée et l’on découvre au fond de son puits une statue représentant la Vierge Marie, la mère du Dieu des chrétiens. Même un maboul, quelqu’un qui boit l’eau par les narines ou qui accepterait de la piler dans un mortier, ne peut croire à cette histoire.

– Et pourtant, père Solo, notre Imam passe pour être le meilleur du pays.

– Tu dis vrai, fils, pour ce qui est de son apparence. La pintade étale ses coloris sur son plumage, et l’homme garde les siens dans son cœur. As-tu remarqué qu’il contrôlait de très près le linge nuptial des jeunes mariés ? Il peut encore moins que le Vieux Soriba. Le chien qui n’a plus de crocs se contente de lécher l’os qu’on lui jette.

Une question brûlait les lèvres de Kompè. Mais il ne savait pas comment la formuler. Solo avait dit qu’on se servait de lui pour l’atteindre. L’installation de Gabriel Touré à Kouta n’avait-elle pas été à l’origine d’une querelle entre l’Imam et Solo ? Il risqua une-question-en-bas, comme on disait à Kouta :

– Si je comprends bien, père Solo, tes rapports avec l’Imam...

– Très mauvais ! Et tellement que je ne vais plus à sa mosquée. Je suis désormais de l’autre côté ; je prie avec les Wahabia, les musulmans orthodoxes, parce que je n’ai pas apprécié ce que l’Imam et le Père Kadri ont manigancé. Faire venir Gabriel Touré, on lui donnerait une femme musulmane, ensuite il changerait de religion. L’Imam alors informerait la population qu’il avait récupéré son neveu avec l’aide du Père Kadri. Nanti de deux parrains aussi puissants, Gabriel Touré t’aurait supplanté.

Il s’arrêta de parler et croqua une seconde noix de cola. Kompè réalisa la gravité de sa situation. Il se sentait seul ; sa décision était prise : partir de Kouta.

– Je t’en ai assez dit pour ce soir, ricana Solo comme pour rassurer ce jeune homme qu’il aimait tant. Demain, à la même heure, reviens me voir. Nous mettrons au point un plan pour attaquer les premiers.

Le lendemain, ils convinrent qu’il fallait jouer de ruse pour amener N’dogui à se faire couper les cheveux par Gabriel Touré. Solo saisirait cette occasion pour dire à tout Kouta musulman que chacun devait, en accord avec les propos de l’Imam, s’abstenir de se faire coiffer par Gabriel Touré, qui avait touché un lépreux. Et puisque l’Imam avait parlé à la mosquée devant tous les fidèles, il ne pourrait pas se dédire.

---

1 Hydromel.

2 Être ivre.

Depuis l'indépendance, Cheickh Diawara était le seul commandant qui fût resté plus d'un an à Kouta. Les autres, après six mois de fonctions, se déclaraient incapables de tenir ce gros village dont les habitants passaient le plus clair de leur temps à jouer aux cartes ou aux dames, ne vivant que de la traite des arachides. Et quand le Gouvernement nationalisa le commerce de cette denrée, ils se dirent exclus de la nouvelle république.

On disait même qu'ils avaient, à l'heure où les brigands mettent la dernière main à leur forfait, élaboré une Constitution non écrite avec pour principe fondamental que tout Koutanké qui séjournait à l'étranger plus de trois ans sans revenir au bercail, était considéré désormais comme un métèque. La Constitution disait aussi que tout natif de Kouta devait se tenir loin du nouveau pouvoir, et lui opposer une résistance passive.

Les gens de Kouta venaient aux réunions politiques, à la tombée de la nuit, chacun avec une natte. Ils écoutaient l'orateur, se disant : « On ne peut convaincre un homme qui dort. » Quand on décida que la formation idéologique aurait désormais lieu pendant la journée, sous le grand caïlcédrat, tous les habitants de Kouta défrichèrent un lopin de terre où ils se rendaient depuis le matin jusqu'au soir pour discuter avec leurs voisins.

Ils eurent vite fait d'établir un parallèle entre l'investissement humain et le travail forcé, le travail « bon gré, mal gré » de l'époque colonialiste.

À l'heure de la sieste, commandant de cercle, commissaire de police, agent forestier devaient s'abstenir de rouler en voiture pour ne pas troubler le repos des habitants.

Quant à l'ancien chef de la douane, il raconte encore à Darako, où il bénéficie d'une retraite confortable, le tour que Daouda lui joua un matin en présence de son supérieur hiérarchique. Daouda avait vu dans un catalogue « La Redoute à Roubaix » un poste de radio qui flatta son orgueil. Il le commanda, et quand il le reçut, le chef de la douane lui demanda de payer des frais qui équivalaient au prix du poste, à quelques centimes près.

– En ce cas, je reviendrai dans une semaine, dit Daouda, le temps de demander à mes débiteurs de s'acquitter de leurs dettes.

Sept jours plus tard, il était revenu, à la même heure, suivi de tous les notables, à l'exception de l'Imam, qui célébrait un mariage, et de Koulou Bamba, l'ancien chef de canton, qui s'était cloîtré depuis la suppression de la chefferie traditionnelle, déversant sur le nouveau régime une bile verdâtre : il disait que le drapeau de la nouvelle république s'était enroulé autour du mât pour piquer du nez comme un cerf-volant, quand on le hissa pour la première fois, et que cet incident préfigurait des jours néfastes. Le commandant le négligeait, se disant qu'un ancien chef de canton, collaborateur du colon éconduit, ne pouvait souhaiter au pays que malheur et désolation.

– Je suis venu chercher mon poste de radio, dit Daouda très calme.

Le chef de la douane lui apporta un colis, l'ouvrit et présenta à tous les notables un poste qui n'avait pas son pareil dans tout le pays par sa taille, par le nombre de boutons qu'il fallait tourner pour se mettre en rapport avec Darako, Dakar ou Paris.

– Avec cette boîte qui-parle-mais-n'écoute-pas, dit-il, Daouda aura le monde chez lui.

À sa grande surprise, celui-ci s'empara de l'appareil, le jeta par terre et l'écrasa du pied avec le concours des autres notables.

– Plus de poste, dit Daouda, et plus de frais de douane à payer.

Et comme le chef de tous les services de la douane se trouvait à Kouta pour une mission de routine, et que, de solide réputation, les Koutanké ne mouchardent jamais... On le mit à la retraite anticipée pour avoir donné à Daouda son paquet avant que celui-ci n'ait signé un reçu en triple exemplaire.

Le commandant n'ignorait rien de Kouta ni de personne. Il avait épluché les dossiers de ses prédécesseurs, rapports, comptes rendus de missions et lettres confidentielles. Et c'est pourquoi il tenait ce gros village, cette forteresse dont le seul nom effrayait même les gens de Siga, connus pour leur esprit caustique. À Darako, il était conseillé de ne jamais se déclarer natif de Kouta, sinon on vous fuyait, on s'écartait de vous comme d'un chien galeux. Ce diable de commandant savait le passé de tous les Koutanké.

Il avait lu un rapport confidentiel concernant le Vieux Soriba : en plus du commerce de tissus, de grain, de sucre et de maintes pacotilles, ce notable qui aimait et les femmes et la bonne chère, et portait un soin particulier à son troupeau d'ânes, se livrait au trafic de cartouches qu'il recevait de Dakar.

Un matin, le commissaire se tenait derrière lui pendant qu'il discutait avec son intermédiaire. Le soir, il reçut une convocation le sommant de se rendre au poste de police. Et là, le Vieux Soriba jura sur ses enfants, sur le Coran, sur Koutourou et Kassiné qui protègent ceux de Kouroula, village natal de Saint Siriman Keita, que le commissaire avait mal compris ses propos. Le Vieux Soriba soutint, l'index pointé sur un ciel orageux, en guise de dernier serment, que son ami et lui-même parlaient non de cartouches mais de ventouses.

– Depuis le coup de pied que j'ai reçu du commandant Bertin, se plaignit-il, des douleurs me partent du bas-ventre pour me remonter dans le dos. Aussi, tous les soirs, j'ai besoin qu'on me pose des ventouses. Et je n'en veux pour témoin que N'godé, l'infirmier du dispensaire.

Et même Solo, et même Kompè, connus pour le peu d'estime qu'ils lui portaient, étaient venus confirmer ses dires.

Le commandant savait par la rumeur publique que le Vieux Soriba avait consulté un devin avant de se rendre à la Mecque. Il effectuait ce pèlerinage aux sources de l'islam moins par piété que pour se revêtir du titre envié de « El hadji », comme l'Imam et tous les autres notables de Kouta.

– Je te vois partir, avait dit le voyant. Mais le chemin du retour m'apparaît plus opaque que l'intérieur d'un grenier par une nuit sans lune.

Le Vieux Soriba rentra chez lui en pleurant, convoqua son premier fils et lui fit ses dernières recommandations.

– Je vais embrasser la pierre noire pour me laver de tout péché. Peut-être ne reviendrai-je jamais. Prends bien soin des ânes. Mais si Tanga, ton frère, revient, chasse-le. Il m'a abandonné pour se faire souffleur de trompette à Darako. Occupe-toi bien de mes ânes et chasse Tanga.

Le commandant n'ignorait rien de Solo, qui avait servi de conseiller bénévole à tous ses prédécesseurs, et dont les tours, farces et espiègleries étaient connus des députés, des membres du Gouvernement et même du Président de la République. Son prédécesseur immédiat lui avait dit lors de la passation de service : « Si l'intelligence se mesurait de façon concrète, ce vieil aveugle servirait de mètre-étalon. Si tu gagnes sa confiance, tu trouveras en lui un bon collaborateur. Mais ne lui demande jamais de te rapporter les méfaits d'un Koutanké : tu perdrais son amitié à tout jamais. Cependant, que Solo soit ton ami ou ton ennemi, je te conseille de le surveiller de près. C'est avant tout un Koutanké. Ah ces gens !... Le mot oui ne fait pas partie de leur vocabulaire. À

toute question ils répondent par peut-être. Et en six mois de séjour, je ne me souviens pas avoir entendu une seule fois prononcer le mot non. Un compliment venant d'eux contiendra toujours une part d'injure, et l'on ne sait jamais s'ils applaudissent ou conspuent quand ils frappent des mains. Ici, tout se règle ou se défait dans une arrière-boutique, avec Solo comme grand maître de cérémonie. »

Bien que marxiste, le commandant Cheickh Diawara éprouvait une affection réelle pour le Père Kadri, mais il se gardait de la manifester pour se mettre à l'abri des commérages. Ce vieux missionnaire vivait à Kouta depuis vingt-cinq ans. Et il avait, bien avant l'indépendance, africanisé son nom afin de le rendre accessible à tous. Au grand scandale de l'archevêque, le Père Albert, originaire de Carcassonne, se faisait appeler Père Kadri. L'archevêque, poussé par toute la hiérarchie, depuis les abbés jusqu'à son secrétaire permanent, avait parlé de sacrilège, d'hérésie, de renoncement au baptême. Le Père Kadri tint bon. Il menaça de défroquer et d'adhérer à l'islam si son supérieur n'entendait pas raison.

Sous son impulsion, Bangassi était devenu la plus belle mission du pays ; et les fonctionnaires coloniaux venaient s'y reposer auprès d'une source thermale que le Père Kadri avait découverte au cours d'une promenade, à deux kilomètres de la chapelle.

Avant l'indépendance, incarcération signifiait, pour ceux de Kouta, le va-et-vient de cette source à la maison des fonctionnaires blancs. Le matin, des fûts partaient par l'autorail de cinq heures en direction de Darako, pour l'usage du gouverneur.

Leroy, le médecin-colonel, ne troublait son pastis que de cette eau, pour ne pas contracter une amibiase ; sinon il le buvait sec, retrouvait alors son accent de Béziers et se souvenait qu'il avait été demi de mêlée dans l'équipe de Tarbes. Il plaquait un malade, déchirait la camisole d'une femme, émerveillé par ce qu'elle cachait :

– Doudounes ! Doudounes ! s'écriait-il, en se frappant sur les cuisses, les yeux hors des orbites.

Il remettait une fracture en place, sans anesthésie locale. Aux hurlements du supplicié, tout le village réalisait qu'il y avait eu une rupture de stock dans la livraison d'eau de source chez le docteur Doudounes. Aussi les malades ne se rendaient-ils au dispensaire que lorsqu'ils voyaient les prisonniers décharger des fûts devant la résidence du médecin-colonel.

Un an plus tard, le Père Kadri avait découvert une autre statue de la Vierge Marie, en fer forgé, près de cette source. Il en informa l'archevêque qui répondit que décidément, il aimait trop la Vierge, que la statue trouvée dans le puits de Siriman Keita suffisait amplement et qu'il ne désirait pas de concurrence déloyale avec Lourdes.

Mais il lui permit de promener Notre-Dame-de-la-Source en procession, une fois l'an après l'Ascension, depuis Bangassi jusqu'au pont Dotori, en action de grâces.

Le Père Kadri adorait les arbres !...

Il avait obligé ses paroissiens à en planter partout, dans leurs concessions, dans leurs champs, le long de la route qui mène à Bangassi et tout autour de la chapelle.

Hormis son bréviaire, il ne lisait que des revues de botanique concernant la greffe des arbres fruitiers. Ses essais avaient été concluants : à l'annonce de l'hivernage, les habitants de Bangassi déversaient sur le marché des mangues aussi grosses que des papayes. Leurs oranges étaient des pamplemousses, et leurs mandarines, des oranges.

Le Père Kadri entretenait une pépinière où tout Koutanké pouvait venir et lui demander des explications en s'abstenant toutefois de fumer. Et si par inadvertance vous allumiez une cigarette, il vous excluait à jamais de ses relations.

– Vous m'avez déçu, disait-il, en s'en allant.

Lorsque la foudre frappait un arbre, le Père Kadri accourait sous une pluie battante. Il examinait les lésions comme un médecin en présence d'un malade. Et s'adressant à Dieu :

– Pourquoi fais-tu toujours la même bêtise ? Il faut toujours que tu me déranges.

Cet arbre devenait, pendant des jours et des jours, sa seule préoccupation. Et s'il entendait la cognée d'un bûcheron contre le tronc d'un fromager, il abandonnait son bréviaire ou sa pelle. Les manches retroussées, la bave aux lèvres, proférant dans un malinké parfait les injures les plus grossières, il agressait le criminel et, le lendemain, déposait une plainte auprès du service des Eaux et Forêts.

Les plaintes du Père Kadri ? On en avait à ne plus savoir où les classer. On

convoquait le délinquant et, en présence du prêtre, on lui infligeait une amende en le menaçant de prison s'il ne la payait pas avant la fermeture des bureaux.

Le Père Kadri retournait alors à sa pépinière, le sourire triomphant.

À l'occasion du réveillon de Noël, il permettait qu'on coupât la cime de certains vieux arbres, choisis par lui-même, avec circonspection, après force hésitations.

Il affectionnait particulièrement le manguier « Longues Racines », le premier qu'il avait planté une semaine après son installation à Bangassi. C'est sous cet arbre qu'il désirait être enterré. Aussi avait-il rédigé un testament en double exemplaire. L'archevêque en détenait un. Le Père Kadri avait confié l'autre à un cousin, notaire à Carcassonne. Ce testament stipulait :

« a) Où que le grand froid me raidisse, il faudra, à tout prix, me ramener à Bangassi et m'enterrer sous le manguier "Longues Racines" qui se dresse derrière la chapelle. Il est reconnaissable à la croix blanche dont je l'ai marqué.

b) Je veux qu'on me mette au contact de la terre nourricière, sans cercueil, enveloppé dans une soutane noire mais propre.

c) Je ne veux ni pierre tombale, ni épitaphe, mais seulement, à mon chevet, la statue de la Vierge Marie que les enfants de ma paroisse ont confectionnée, et qu'ils m'ont offerte pour mes soixante ans.

d) Je demande à mes paroissiens de planter des arbres fruitiers autour de ma tombe. Ce geste sera le plus bel hommage à ma mémoire. »

Père Albert Kadri Duclos, Curé de la paroisse de Bangassi, fait à Bangassi, ce jour, 17 février 196...

L'expression « à tout prix » retint l'attention de l'archevêque. Il la considéra comme un ordre, un manque d'humilité et répondit au Père Kadri que si d'aventure il mourait en France, l'Eglise, pour des raisons évidentes d'économie, ne pourrait assumer les frais de transport du corps.

La lettre était copiée au notaire de Carcassonne et au service financier du Vatican.

Le Père Kadri versa alors une caution, prélevée sur des biens familiaux. Son

chef hiérarchique délivra une attestation en bonne et due forme, adressée au notaire de Carcassonne.

Personne ne pouvait, à Kouta, se vanter d'avoir vu le Père Kadri en voiture. Il ne voulait pas polluer. Quand l'archevêque, pour lui faire plaisir ou récompenser ses mérites, le muta dans une paroisse plus importante, il se rendit à Darako à pied, quatre-vingts kilomètres aller et retour, parce que la route était impraticable à bicyclette. Et il menaça son chef hiérarchique de scandale.

– Monseigneur, dit-il, j'ai déjà choisi l'arbre sous lequel je serai enterré à Kouta. Cela, vous le savez. Et si vous maintenez mon affectation à Siga, je m'en vais, avant de vous obéir, engrosser une de mes paroissiennes. Et pour sûr, je reconnaîtrai l'enfant !

Ensuite il se mit à pleurer, se frappant le sein à grands coups.

– Monseigneur, si je partais, qui s'occuperait de mes arbres ?

Comme tous les pères blancs, le Père Kadri aimait la bonne chère. Lorsqu'il tuait un cochon, tous les habitants de Bangassi venaient à lui en chantant :

« Mon père nous voulons les intestins. Mon père, nous voulons le foie. »

C'est alors que le Père Kadri était content. Tous ses paroissiens dansaient autour de lui. Il partageait le cochon avec équité, en tenant compte du nombre d'enfants dans chaque famille, sans léser aucune de ses ouailles.

À Kouta, personne ne le considérait comme un étranger. Il se mêlait à la vie du village, participait à toutes les cérémonies. Le prêtre avait fini par prendre l'accent de ceux de Kouta, leur tournure d'esprit, cette façon de parler par images, avec volubilité et sans jamais rien affirmer.

N'dogui était son ami. Ensemble ils trouvaient des calembours qui faisaient le tour du village. Lorsque le prêtre passait à bicyclette, le lépreux lui criait :

– Pour que je vive, je souhaite que tu tombes ; que ta bicyclette soit en pièces détachées et toi-même, indemne. Ainsi, j'aurai du travail.

Le Père Kadri comprenait que N'dogui, trop fier pour mendier, connaissait des jours difficiles. Il lui lançait quelques pièces.

Le commandant admirait le Père Kadri. Lorsqu'il était jeune étudiant à Montpellier, il s'était lié d'amitié avec son professeur de sociologie, un marxiste militant qui disait qu'il ne convenait pas de limiter la pensée de Marx au seul anticléricalisme.

– Il faut aller vers son contraire, disait-il. Si vous pensez être marxiste, eh bien, discutez avec ceux qui croient en Dieu. Si leurs arguments ébranlent votre conviction en la justesse de l'analyse marxiste, c'est que vous avez encore à la reprendre pour mieux l'assimiler ou y renoncer. Mais si, au contraire, vous considérez leur foi en un Dieu comme un fait de culture, alors seulement vous êtes en passe d'être marxiste.

À la même époque il avait fréquenté des écologistes. Originaire d'un pays sahélien, il réalisa que cette doctrine apportait une des solutions à la survie de son peuple.

En vérité, seul l'Imam restait une énigme pour le commandant. Dans les dossiers légués par ses prédécesseurs, il n'était jamais question de lui, et les deux hommes ne se rencontraient qu'à l'occasion d'un baptême, d'un mariage ou d'un enterrement.

N'dogui ne comprenait rien à l'intérêt soudain que Kompè lui portait à nouveau depuis quelques jours. Après avoir installé son matériel, il venait lui dire bonjour, et quelquefois hasardait une plaisanterie. Lorsqu'il achetait des galettes de mil ou des arachides grillées, quelqu'un de son entourage apportait à N'dogui une part conséquente. Et souvent une marchande de passage lui tendait un bol de riz.

– C'est de la part de Kompè, disait-elle. Et il m'a déjà payé.

N'dogui dormait dans le vestibule de Koulou Bamba. C'était là que tout nécessaire pouvait élire domicile, en accord avec la coutume : le vestibule du chef, tout comme la mosquée ou le marché, est un lieu public. Mais il fallait partir le matin avant le début des audiences.

Depuis la suppression de la chefferie traditionnelle qui avait enlevé à Koulou Bamba tout pouvoir réel, on pouvait, de jour comme de nuit, prendre possession de son vestibule. Le vieux chef de canton renvoyait les nombreux plaignants venus de villages lointains :

– Depuis l'indépendance, disait-il, on s'est partagé le pouvoir comme une tête de bœuf. Le commandant a eu la meilleure part, la mâchoire inférieure si charnue. Au juge est allé le crâne, avec les yeux et la cervelle. À moi, on n'a jeté que les cornes, et comme je ne suis pas musicien, je les ai données à un sonneur de trompe de mes amis.

Une nuit, alors que N'dogui dormait, recroquevillé dans sa couverture, Kompè était venu avec deux témoins. Une main avait secoué le lépreux, doucement. Une autre s'était posée sur sa bouche pour l'empêcher de parler et d'attirer l'attention de ceux qui, comme lui, dormaient dans le vestibule de Koulou Bamba. Il s'enveloppa dans sa couverture et sortit dans la cour.

À sa grande surprise, Kompè se mit à genoux, devant lui, les mains dans le dos, la tête basse.

– Je suis venu te demander pardon, dit Kompè ; si tu le veux, gifle-moi. Insulte-moi si tel est ton désir. Mais ne me laisse pas repartir avec le remords qui me ronge. Tu sais, N'dogui, la langue et les dents sont de bien vieilles connaissances puisqu'elles vivent ensemble. L'une nous permet de parler, et les

autres de mâcher. Elles ne sont pas concurrentes, et pourtant il arrive que sans l'avoir voulu, une dent pique la langue. Pourquoi ? Eh bien, parce que la cohabitation est toujours une source de conflits. Elle est difficile, la cohabitation !

Ensuite, il expliqua que N'dogui n'avait rien à voir avec son arrestation, qu'après enquête il savait qu'il avait été mouchardé par Birama l'Applaudisseur. Il se plaignit des accusations qu'il avait portées contre N'dogui et fit semblant d'essuyer une larme.

Et comme on ne demandait jamais pardon les mains vides, il offrit au lépreux les cinq cents francs qu'il avait reçus de Bamba. N'dogui se jeta sur lui en pleurant. Les deux témoins scellèrent entre les amis réconciliés une nouvelle amitié qu'aucun commérage, qu'aucun mouchardage ne devait plus défaire.

N'dogui réintégra l'auditoire de Kompè, sous le hangar maudit, à une place d'honneur pour mieux entendre le coiffeur parler de la vie du village. Et comme ses habits – les seuls qu'il possédait – étaient usés, Kompè lui offrit un pantalon et une chemise de drill blanc.

Un matin, il se plaignit que, pour l'ami d'un coiffeur, N'dogui avait des cheveux en broussaille.

– Assieds-toi sur le tabouret, dit-il, je vais arranger ça.

Il prit ses ciseaux, le peigna de l'arrière vers l'avant :

– Non ! dit-il, se ravisant. Voici cinq cents francs, va chez Gabriel Touré. Ainsi nous verrons ce qu'il sait faire. Et surtout n'accepte pas qu'il te retourne la monnaie sur ce billet. Chaque fois que tu auras besoin de te faire couper les cheveux, je te donnerai la même somme. Ce sera ma façon d'aider cet aventurier qui désire me supplanter.

Gabriel Touré regarda N'dogui des pieds à la tête, l'air méfiant. Celui-ci n'avait d'yeux que pour la bicyclette du coiffeur.

– Tu as vu, dit-il, le pneu arrière est fort usé, et la chambre à air risque d'éclater un de ces jours.

Peut-être entre la mission et Kouta. À chacun son domaine : là où va le cheval, là ne glisse pas la pirogue. Après que tu m'auras coupé les cheveux, je m'occuperai de ça.

Cette digression n'avait pas endormi la vigilance de Gabriel Touré.

– Pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Kompè ? demanda-t-il.

N'dogui expliqua que leurs rapports étaient mauvais depuis qu'il l'avait obligé à lui payer les frais de réparation de sa bicyclette. Et il ajouta, pour convaincre Gabriel Touré :

– C'est avec une partie de cet argent que je me suis acheté cet ensemble. Après ce qu'il m'a dit avant de s'acquitter de sa dette, je déserterais le paradis s'il s'y trouvait.

– C'est une querelle bien sérieuse ! repartit Gabriel Touré pour pousser le lépreux à parler.

- Ne retourne pas le couteau dans la plaie, se plaignit N'dogui. N'écorche pas mes moignons. Depuis près d'un mois, ils ne suppurent plus et je dors mieux.

– Ce matin, je suis passé devant son hangar, et tu étais là. Et tu riais avec les autres.

– Je viens l'écouter quand je manque de travail. Il m'amuse autant que Togoroko. Ecouter Kompè est une distraction dont je ne peux plus me passer. Il a un auditoire, mais peu d'amis.

– Peu d'amis ?

– Ne sais-tu donc pas qu'il a déjà fait de la prison ? On l'a ligoté comme un voleur sous le grand caïlcédrat. Comme un voleur ! Et tout Kouta était content. Maintenant qu'il a un concurrent, il ne dort plus. Pour sûr ! il va quitter le village.

Gabriel Touré couvrit N'dogui d'un tablier, et tout en dégageant le front, les oreilles, la nuque, il lui posait des questions sur le passé de Kompè. Mais N'dogui ne répondait plus. Il prétextait que le crissement des ciseaux lui était insupportable, et que s'asseoir sans bouger l'incommodait.

La séance terminée, il demanda que Gabriel Touré lui frictionne le crâne avec de l'eau de Cologne ; ensuite il posa sur la table un billet de cinq cents francs.

– Voici le prix de ton travail, dit-il. Mais si tu penses que ce n'est pas assez, je peux ajouter un autre billet.

– Non ! dit le coiffeur, tu ne me dois rien. En retour tu répareras ma bicyclette.

Mais déjà le lépreux s'en allait, heureux, vers son hangar. Au marché,

boutiquiers, tailleurs et marchandes lui firent grand compliment du soin qu'il prenait de sa personne. Une passante risqua une plaisanterie un peu trop lourde pour lui plaire, disant qu'il fallait se laver le visage le matin, même si l'on avait mal aux yeux. Il répondit par une énorme obscénité qui ne scandalisa personne : on l'avait provoqué, et Namori le boucher en prononçait de bien pires quand les femmes se disputaient devant son étal pour avoir les meilleurs morceaux de viande. Et puis à Kouta on disait que celui qui insulte une femme, insulte sa propre mère.

Lorsqu'il perdit le lépreux de vue, Gabriel Touré se précipita à la mission, raconta toute l'affaire au Père Kadri et lui présenta le billet de cinq cents francs. Le prêtre, après avoir longuement réfléchi, fit remarquer :

– On a encore préparé un complot dans une arrière-boutique, dit-il. N'dogui ne gagne pas deux cents francs par jour. Et comment peut-il dépenser tant d'argent pour se faire couper les cheveux ?

Il releva le numéro du billet, le mit dans une enveloppe et l'apporta au juge qui lui délivra une attestation en bonne et due forme :

« Nous, soussigné Abdoulaye Konté, juge de paix de Kouta, certifions avoir reçu du Père Kadri un billet de cinq cents francs numéro 778797. Ce billet aurait été remis à Monsieur Gabriel Touré, coiffeur de son état, domicilié à Bangassi, par Monsieur N'dogui Diarra, réparateur de bicyclettes, sans domicile.

En foi de quoi nous délivrons à l'intéressé cette attestation pour servir et valoir ce que de droit. »

Le lendemain, le marché était plein à craquer quand Solo fit son apparition. Il se posta devant la boucherie, récita par trois fois la profession de foi d'une voix forte, la canne haute. C'était sa façon de s'attirer un auditoire. Les yeux au ciel, immobile et comme pétrifié, il chercha l'inspiration. Chacun était suspendu à ses lèvres. Le boucher imposa le silence à ses clientes, et ce n'est pas Dieu qu'il invoqua :

« Taisez-vous comme si vous aviez entendu le pet de votre mère. »

Les tailleurs s'arrêtèrent d'appuyer sur leur pédale, acheteurs et marchands de négociier.

– Gens de Kouta ! dit-il enfin, vous êtes trop hospitaliers. Une qualité poussée à l'extrême devient un défaut. Je vais parler de Gabriel Touré. Avant de

s'installer comme coiffeur, il nous a distribué des noix de cola, c'est vrai. Il est aussi vrai que nous lui avons fait des bénédictions. Mais le vent a emporté nos prières. Dieu ne les entendra pas.

Un habitant de Bangassi courut tout aussitôt avertir le Père Kadri que Solo s'attaquait à Gabriel Touré, en plein marché.

– Savez-vous ce qu'il a fait, cet adepte de la religion des Blancs ?

– Non ! cria la foule.

– En vérité, reprit Solo, il ne faut pas, il ne faut jamais juger un oiseau par le bruit qu'il fait avant de se poser. Quelle que soit la taille de l'aigle, lorsqu'il veut prendre un poussin, il plane, cesse de battre de l'aile pour tromper la vigilance de sa proie. Gabriel Touré a agi de même.

Il s'arrêta de parler pour souffler un peu, et fit quelques pas vers le marché en se frayant un chemin de sa canne pointée comme une dague : « C'est vrai... il a accepté de coiffer un lépreux. C'est un beau geste. Évidemment l'Imam l'aurait désavoué s'il était de notre religion. L'Imam n'a-t-il pas dit à la mosquée, après la grande prière, qu'un musulman ne doit pas toucher un lépreux ? Mais, gens de Kouta, est-il décent d'exiger que N'dogui, un malade qui vit de notre générosité, paie cinq cents francs pour se faire couper les cheveux ? »

Le Père Kadri qui venait de Bangassi à vive allure n'entendit que la dernière phrase. Il jeta sa bicyclette à la hauteur du pont Dotori, en poussant son « Bon Dieu de Bon Dieu » habituel quand la rage le tenaillait. Le prêtre bouscula tout sur son passage jusqu'à Solo, les manches retroussées, le poing brandi au-dessus de sa tête.

– Bon Dieu de Bon Dieu ! jura-t-il.

– Je ne te vois pas, ricana Solo, mais je te reconnais à ton haleine. J'ai en face de moi l'homme qui découvre des sources et des statues. Me suis-je trompé, gens de Kouta ?

– Non ! cria la foule d'une seule voix.

– Bon Dieu de Bon Dieu ! jura encore le Père Kadri. Si tu n'étais pas aveugle ! Si Dieu lui-même ne t'avait pas crevé les yeux...

Il y avait un contentieux entre les deux hommes... Autrefois, ils étaient amis, se disaient frères de case et s'adressaient, même en public, des injures qui ne prêtaient pas à conséquence.

Solo avait même accepté de servir d'informateur quand le Père Kadri préparait un livre : « Proverbes et Sentences du Pays Malinké » édité par les Editions Ligel. Il était invité à toutes les cérémonies religieuses à Bangassi. À l'époque les musulmans de Kouta l'avaient soupçonné de jahiliya<sup>1</sup>.

Un soir, le Père Kadri surprit Solo qui tenait des propos fort engageants à l'une de ses paroissiennes, dont le mari était hospitalisé à Darako. Il chassa le vieil aveugle sans lui dire : « va-t'en », en l'excluant de ses relations. Et celui-ci propagea par tout le village que le prêtre s'était servi de lui pour écrire un livre aussi gros que son bréviaire, et qu'après, il l'avait éconduit sans le moindre cadeau et sans ménagements.

– Je ne discute pas avec un ingrat, un mangeur de cochon ! lança Solo.

– Mais tu manges du porc, toi aussi, ironisa le Père Kadri. Rappelle-toi, quand nous étions amis, je te donnais toute une cuisse de cochon et des côtelettes grillées.

Certains Koutanké se souvinrent alors que bien souvent, Solo prenait un chemin de traverse lorsqu'il rentrait de la mission pour éviter des chiens qui, par deux fois, l'avaient suivi depuis le marché jusqu'à sa maison.

– Les gens de Kouta sont trop sensés pour accorder le moindre crédit aux propos d'un prêtre protecteur d'un margoulin.

– Un margoulin ? Mais qui ça ? s'étonna le Père Kadri.

– Gabriel Touré, ton protégé ! Il a extorqué cinq cents francs à N'dogui alors que Kompé l'aurait coiffé gratis si ton ami, l'Imam, n'avait déclaré qu'un musulman ne devait pas toucher un lépreux. Et je vais écrire à l'archevêque et même au pape afin que tu sois muté de Kouta, pour assistance à malfaiteur.

Le Père Kadri ne retint que la menace : « muté de Kouta ». Il entendit le bruit sourd des cognées contre le tronc de ses arbres, le braiement des ânes dans sa pépinière. La colère le prit au creux de l'estomac. Il se calma en jurant : « Bon Dieu de Bon Dieu ! qu'on me retienne ou je lui enfonce mon poing dans le crâne. »

- Je dis que Gabriel Touré est un margoulin, et toi son complice, insista Solo.

– Accepterais-tu de maintenir tes accusations devant le juge de paix ? s'énerva le Père Kadri.

– Devant le pape ! nargua Solo. Devant ce fils de Dieu que tu promènes

certains jours et qui ressemble à ces morceaux de bois qu'on voit dans les champs pour effrayer les oiseaux.

– Le menteur dit toujours : « Mon témoin ? il est parti bien loin, derrière le fleuve », répliqua le Père Kadri.

Furieux, il prit Solo par le bras et l'entraîna comme un voleur vers le bureau du juge, suivi d'une foule de tailleurs, de marchandes et de badauds accourus.

Solo maintint ses accusations. Le magistrat ouvrit son coffre, présenta à toute l'assistance une enveloppe et l'ouvrit :

– Voici le billet de cinq cents francs que N'dogui a remis à Gabriel Touré. Le coiffeur récemment installé a été surpris par le comportement de son client. Il s'en est inquiété auprès du prêtre qui, dès hier soir, m'a apporté cet argent contre une attestation qu'il détient.

Vaincu pour la première fois et confondu en public, Solo se fâcha et perdit toute contenance. Il accusa le juge et le Père Kadri d'être de connivence.

On lui infligea un mois de prison pour outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

Seul le Père Kadri fut autorisé à lui rendre visite ; la première fois, il refusa de le recevoir et bouda le plat de viande et de pommes de terre que celui-ci avait apporté. Et comme il s'ennuyait dans ce vieux fort transformé en prison, il finit par souhaiter de la compagnie et agréa le prêtre. « Une nouvelle amitié était-elle sur le point de naître ? » se demandait le gardien de la prison lorsqu'il les entendait se raconter des histoires en s'assénant des coups à faire éclater la tête d'un musulman.

– Tu m'as pris au piège comme une souris dont tu connaîtrais les habitudes, disait Solo. Et cela me rappelle une histoire : un père avait confié son secret à son fils. « Chaque fois que tu voudras terrasser un camarade, il te suffira de le prendre à bras-le-corps et de crier "dou !" Dans le village on n'entendait plus que ce jeune garçon. Dou ! il jetait un camarade par terre. Dou ! il s'asseyait sur la poitrine d'un autre. Du matin au soir, dou ! par-ci, dou ! par-là. Un jour, gonflé de son importance, alors que son père lui faisait des réprimandes, il fonça sur celui-ci en criant dou ! À sa grande surprise son père le jeta par terre en disant : "Dou da dou !" »

Pendant vingt-neuf jours le prêtre nota sur un calepin tout ce que Solo disait de proverbes et d'histoires intéressantes. Et bien souvent le vieil aveugle disait

sur un ton badin :

– Quand je pense qu’un prêtre dont le boubou empeste à cent pas m’a infligé ma première défaite, et en public !... pour sûr, je me vengerai : je t’enverrai en prison, peut-être pour une semaine ou deux, mais pas plus. Oui, Père Kadri, je serai plus clément que toi.

– Nous verrons bien, ricanait le prêtre.

Solo devint son souci du moment. Le matin, on le voyait se battre devant l’étal du boucher pour un bon morceau de viande. Et pendant près d’un mois, il donna du répit aux Koutanké qui en profitèrent pour faire leur provision de bois.

---

1 Dans ce contexte, hypocrisie religieuse.

## 6

Comme tous les samedis, après le repas du soir, les jeunes de Kouta, musulmans et chrétiens, se retrouvaient au centre culturel où un orchestre dirigé par Kompè les faisait danser jusqu'à l'aube.

Avant l'indépendance, Kouta ne disposait que d'une fanfare de gardes-cercles qui animaient les fêtes du Quatorze-Juillet et les réceptions officielles. Le samedi, elle se produisait dans une bâtisse, loin du quartier résidentiel, et s'arrêtait de jouer à minuit.

Après le départ des Blancs, les jeunes gens avaient récupéré les instruments. L'un s'était entraîné à jouer du saxophone, l'autre de la trompette. Et Kompè, qui savait déjà jouer de l'accordéon, s'exerça à la batterie. On le nomma chef d'orchestre, à cause de sa disponibilité. Les notables s'étaient élevés contre ce mélange hétéroclite de sons, cette façon de danser en se collant à une jeune fille comme une branche tordue autour d'un tronc d'arbre. Quand l'Imam disait que seul, l'Archange de la résurrection avait le droit de souffler dans une trompette, le Vieux Soriba, dont la maison était proche du centre culturel, ajoutait que sa troisième femme jouait des hanches le samedi, du début jusqu'à la fin du bal, et menaçait de demander le divorce.

On avait dansé toute la nuit, et dès le début de la soirée, le chef d'orchestre avait annoncé que Pingouin viendrait à minuit chanter une nouvelle chanson. Pingouin était un jeune étudiant en médecine, un Koutanké, et un vrai...

Pendant les vacances, il écrivait des chansons et les proposait à l'orchestre. À Dakar, où il faisait ses études, Pingouin animait un cabaret pour lequel il avait déserté la Faculté de Médecine.

« La Faculté ? disait-il, c'est facultatif. »

On l'avait affublé de ce sobriquet à cause de sa démarche : le torse exagérément bombé, le tronc immobile, il avançait à pas saccadés, hésitants, comme si le haut de son corps était trop lourd pour le bas.

On disait de Pingouin qu'il serait en retard même s'il s'agissait d'entrer au paradis sans contrôle et sans jugement. Et comme pour accréditer cette réputation, il n'arriva qu'à deux heures du matin, enveloppé dans une cape noire bordée de rouge. Rien ne manquait à sa mise, pas même un gilet de laine, par

cette chaleur caniculaire d'avant les premières pluies du mois de juin.

Accompagné par l'orchestre, il se mit à chanter en grattant sa guitare :

« Kouta ! ton beau séjour,  
De paradis,  
Nous a tous conquis.  
Kouta ! ardente cité de vrais amours,  
Kouta ! tout fleuri,  
Tout chante ton nom partout,  
Et la douceur de tes jours,  
Sous ton ciel point d'abandon... »

Gabriel Touré dansait, grisé par le parfum de sa cavalière. Il tournait sur lui-même, faisait virevolter sa partenaire, et avant de la récupérer, piétinait, secouait les épaules, balançait le torse ; et quand Pingouin entonnait son second couplet, il se retrouvait en face de sa cavalière, comme un ballet bien concerté.

« Au pied de ta belle colline,  
Tu ris comme une madone,  
Cachant ton âme câline.  
Âme qui jamais ne pardonne  
Aux amoureux leurs trahisons.  
Séjour heureux ! À Kouta douces chansons... »

Les exhibitions de Gabriel Touré étaient inconnues des jeunes gens de Kouta. Ils s'étaient tous arrêtés pour l'admirer et l'applaudir. Les musiciens et le chanteur ne s'accordaient plus. Kompè ordonna une pause, sortit du centre culturel en direction du pont Dotori pour donner de l'air et de l'espace à sa rage.

Il entendit des pas derrière lui ; une main se posa sur son épaule. Kompè se retourna, vit Gabriel Touré et dégaina le couteau Tarzan qu'il portait toujours à sa ceinture. Un hurlement se perdit dans la nuit, mangé par le vacarme qui venait du centre culturel. Quelques minutes plus tard, il vint reprendre sa place de chef d'orchestre. Et quand Gabriel Touré parut à son tour, se tenant l'épaule droite, la foule se dispersa, effrayée par la vue du sang qui maculait sa chemise blanche.

– C'est lui ! dit-il, les yeux fixés sur Kompè. Et pourtant je n'avais aucune mauvaise intention.

Les quatre hommes arrivèrent presque en même temps au bureau du commandant. Et comme le Père Kadri et Gabriel Touré avaient occupé les deux fauteuils dans la salle d'attente, Solo et Kompè s'assirent sur un banc, sous la véranda, à côté du planton qui leur tint compagnie.

Celui-ci leur apprit qu'après le bal, alors qu'il était encore à son club de belote chez Birama Doucouré, des jeunes de Bangassi, sur le chemin du retour, parlaient de cette affaire en se promettant de venger Gabriel Touré si la justice ne le faisait pas. Ensuite, il s'attaqua au Père Kadri.

– Je n'aime pas les pères blancs, dit-il, ce sont des hypocrites. Au temps du colonialiste, c'était le Père Kadri qui rapportait tous les événements au commandant. Chaque fois qu'il venait au cercle, Dotori ou Bertin me confiaient tout aussitôt une course urgente pour éviter que je n'écoute, l'oreille collée contre la porte.

– Tu es bien imprudent ! s'exclama le vieil aveugle. Tu t'assois en face de l'ami du Père Kadri, et tu le critiques ?

– Toi, l'ami de celui qui t'a envoyé en prison ?

– Oui !... si tu me disais : « Il sent mauvais », je répondrais : « Comme tous les pères blancs. » Mais toi, Bakou, j'ai ton dossier là, dans la tête, depuis l'époque coloniale jusqu'à ce jour. Voyons un peu : qui a présenté cette belle fille de Sobeya au commandant Bertin ? Sobeya, c'est ton village natal, n'est-ce pas ? Ta cousine, la fille de ta tante Trénakou, eh bien, tu l'as jetée dans le lit de Bertin, lors d'une chasse à la panthère. Il lui a laissé un fils. Tu détestais le Père Kadri bien avant l'indépendance. Et je vais te dire pourquoi : une nuit, Bertin t'a chargé de lui amener une fille de Bangassi. Le Père Kadri t'a surpris et il a confisqué ta bicyclette. Ensuite il a fait une violente scène à Bertin. Et celui-ci t'a incarcéré en te disant qu'il ne savait pas pardonner les échecs.

– Mais, père Solo...

– Je n'ai que faire de ton respect, Bakou !

Il se leva et se dirigea vers la salle d'attente.

– Scélérat ! cria-t-il à l'intention du Père Kadri. Il faut toujours que je te trouve sur mon chemin.

– Tu souviens les mauvaises causes, je les combats ; tu allumes le feu, je

l'éteins, déclama le prêtre, les bras en croix comme s'il parlait en chaire.

Le Père Kadri se leva à son tour, prit Solo par le col de son boubou et le secoua énergiquement. Les commis et les gardes-cercles se précipitèrent, persuadés qu'il allait l'assommer. Le planton ouvrit des grands yeux d'étonnement. Gabriel Touré s'empara de la barre de fer qui tenait la fenêtre ouverte, prêt à venir en aide à son protecteur. Kompè sortit dans la cour et revint avec un bâton.

– Ton haleine !... se plaignit Solo en détournant la tête.

– Ingrat ! tonna le Père Kadri. Après tout ce que j'ai fait pour toi quand tu étais en prison ! Pas une visite !... pas même un mot de remerciement !

– Et le livre que tu es en train d'écrire à partir de nos vingt-neuf jours de conversation ? interrogea Solo. Vingt-neuf jours, parce que je t'ai éconduit lors de ta première visite. Ah ! c'était bien manigancé avec le juge : qu'on le mette en prison pendant un mois, ainsi je l'aurai à ma disposition.

Ils se calmèrent tous les deux.

– Tu as eu vingt-neuf jours de ma vie, et en guise de dommages et intérêts, réglons cette affaire à l'amiable, suggéra Solo.

– Impossible ! vociféra le Père Kadri. Tu m'entends ? Impossible ! Le sang a coulé.

– Je défendrai Kompè, mon fils, même si je dois me parjurer.

– Hormis les vingt-neuf jours que tu m'as accordés, le reste de ta vie n'est que mensonge.

Il était huit heures et demie quand le commandant arriva au volant de sa jeep soviétique. Il coupa le moteur et se dirigea d'un pas alerte vers son bureau, en serrant toutes les mains qui se tendaient vers lui, distribuant au passage des noix de cola qu'il tenait dans un papier journal.

– Faites des bénédictions pour le fils de Tidiane. On l'a appelé Karim comme son grand-père.

– Qu'il ait plus de cadets que d'aînés.

– Par la grâce de Dieu ! répondait le commandant.

Ce jeune homme, bien que marxiste, était de toutes les cérémonies religieuses, baptêmes, mariages, enterrements. Il pensait que ces rites étaient des lieux de

rencontre et d'échange d'idées où l'on pouvait tout à loisir donner des explications à un opposant au régime. Par ailleurs ses fonctions lui faisaient obligation d'aller vers le peuple où qu'il se trouvât. On le voyait à la grande prière, après le mois du Ramadan, et, commémorant le sacrifice d'Isaac, il recevait de l'Imam et des autres notables sa part de mouton. Il avait conquis tout Kouta par sa simplicité et la chaleur de son accueil.

Célibataire, il entretenait une liaison avec une institutrice, et s'était attiré la sympathie du Vieux Soriba qui disait, citant une phrase qu'il attribuait au Prophète : « Méfie-toi de celui qui n'a aucune faiblesse pour femmes et parfums. »

Le planton courut prendre sa serviette :

– Tu es un voleur, Bakou, plaisanta-t-il, cette serviette est-elle à toi ?

– À vous, mon commandant. Au temps de Dotori et de Bertin...

– Tu me casses les oreilles avec tes vieux souvenirs. Tourne-toi vers l'avenir et cesse de m'appeler « mon commandant » – je suis ton camarade. Depuis l'indépendance, il n'y a plus de patron. Le Président de la République est un serviteur comme toi. Et laisse-moi porter mon attaché-case.

– Oui, camarade commandant.

Mais en son for intérieur, Bakou se disait que le commandant avait fait trop d'études et que l'instruction avait dérangé son esprit. Dans son salon, il n'y avait que des livres. Et le soir, après la fermeture des bureaux, s'il n'était pas dans son verger, il lisait en écrivant sur un calepin. Bakou se demandait ce qu'il cherchait dans tous ces livres, après tous les diplômes qu'il avait gagnés dans les plus grandes écoles des Blancs.

Le commandant allait d'un bureau à l'autre saluer ses collaborateurs et surveiller discrètement les absences, tout en s'excusant de son retard : l'Imam n'était venu chez Tidiane qu'à huit heures pour le baptême.

– Madame Ba serait-elle malade ? demanda-t-il.

– Elle est allée à la pharmacie où vient d'arriver un stock de lait Guigoz.

– Et Abdou ?

– Probablement au magasin d'Etat pour percevoir sa ration de riz.

– Très bien, dit le commandant.

Depuis l'indépendance, les ruptures de stocks étaient fréquentes : le riz, que l'on ne consommait que les jours de fête, était devenu, avec l'élévation du niveau de vie, la base alimentaire du peuple. Certaines années, les pluies faisaient défaut. L'Etat devait alors acheter toute la production et rationner pour lutter contre les spéculateurs. Et pour certaines denrées, telles que le sucre et le lait en boîte, on dépendait encore de l'ancienne métropole. Les opposants au changement avaient vite fait de mettre l'accent sur ces difficultés et d'ériger çà et là des bastions de résistance dont Kouta était le plus réfractaire. Depuis un an le commandant n'avait signalé à ses chefs hiérarchiques aucune amélioration : la population boudait les réunions politiques, tenues pourtant dans la langue du pays. Elle se détournait des problèmes posés à l'ensemble de la nation pour ne soutenir que des querelles mesquines. La lassitude le gagnait, mais chaque fois qu'il faisait dactylographier une demande de mutation, il la déchirait au moment de la signer.

Il vit le Père Kadri et vint lui dire bonjour :

– Vous savez, mon Père, mes dernières greffes n'ont pas réussi.

– Avez-vous suivi tous mes conseils, mon commandant ?

– Je le crois, mon Père.

– Vous avez arrosé comme il fallait ?

– Le matin avant de venir au bureau et le soir à six heures et demie.

– Peut-être avez-vous mis en terre le mauvais bout ? Je passerai m'en assurer. Pouvons-nous prendre rendez-vous ?

– Ce soir à six heures et demie, comme d'habitude, mon Père ?

– Je serai là avant vous, triompha le prêtre.

Et comme le Père Kadri attirait son attention sur Gabriel Touré qui portait un pansement à l'épaule droite :

– Je suis déjà informé par la rumeur publique, dit le commandant.

Il entra dans son bureau, signa son courrier, prit connaissance des instructions venues de Darako et demanda au planton d'introduire les quatre hommes.

Le Père Kadri plaida pour Gabriel Touré. Il accusa Kompè de coups et blessures volontaires, et se plaignit que le couteau Tarzan soit en vente libre au marché. Solo soutint que Gabriel Touré, parce qu'il avait bu, était tombé du pont Dotori sur une barre de fer fichée en terre.

– Avez-vous l’un et l’autre des témoins ? demanda le commandant.

– Tous les jeunes gens de Bangassi, affirma le Père Kadri.

– Tous ceux de Kouta musulman, répliqua Solo. Et puis Doussouba, qui est insomniaque, l’a vu tituber avant de tomber du pont.

– Pouvez-vous, mon commandant, accorder le moindre crédit aux affirmations d’un homme qui sort de prison pour outrage à magistrat ?

– Dans un moment d’égarement, j’ai manqué de respect au juge, s’excusa Solo. Et pendant les vingt-neuf jours où tu m’as rendu visite, tu n’as cessé de critiquer les orientations du Gouvernement. Un ennemi du peuple, voilà ce que tu es ! Et au temps des colons, quand tes cousins, Dotori, Bertin, Dimbourd faisaient la loi à Kouta, qui leur servait d’indicateur ? Toi ! C’était encore toi qui garnissais le lit de Bertin de jeunes filles plantureuses. Mon commandant, si vous voulez mener à bonne fin la mission difficile dont notre parti a chargé vos jeunes épaules, eh bien, demandez à l’archevêque de muter le Père Albert dans une autre paroisse.

Solo avait touché juste : le prénom Albert divagua dans la cervelle du Père Kadri comme un vin trop épais ; la seule idée d’une mutation lui donna le vertige. Il vit rouge. Dans son empressement à se mettre debout, brandissant le poing comme une massue, il accrocha sa poche au bras de son fauteuil et déchira sa soutane.

– Bon Dieu de Bon Dieu ! jura-t-il ; à Carcassonne nous disons : « Plus le pantalon est large, et plus l’homme est fort. »

Il enleva sa soutane, et le commandant vit qu’il portait un short anglais rose à pois blancs.

– Vous me décevez, mon Père, dit le commandant avec un sourire amusé. Faites-moi plaisir, remettez de l’ordre dans votre tenue.

Le Père Kadri se rhabilla tandis que Solo riait de toutes ses dents, en jouant de sa canne.

Le commandant semblait soucieux : il venait de recevoir un décret de la Présidence de la République le nommant Gouverneur de la Région de Siga. Était-ce une promotion ou une manière élégante de l’éloigner de la base ?

– Comment voulez-vous que je me prononce dans une affaire qui se mord la queue ? Dites-moi, mon Père, dois-je incarcérer un innocent ou laisser un

coupable en liberté ? À ma place, que feriez-vous ?

Le Père Kadri ne répondit pas.

– Votre silence serait-il une réponse ?

– Oui, mon commandant.

Le lendemain, Gabriel Touré partit de Kouta. Et ce même jour le village se scinda en deux avec, pour frontière, le pont Dotori.

Le Père Kadri honora le rendez-vous qu'il avait pris avec le commandant. Lorsque celui-ci arriva à six heures et demie dans son verger, il était déjà là, occupé à bêcher.

– Mon commandant, dit-il, vous avez planté les boutures à l'envers. Je vais en chercher d'autres, et nous ferons le travail ensemble.

– Ne vous dérangez pas, mon Père, insista celui-ci. Prenons un autre rendez-vous. Demain par exemple, à la même heure ?

– Je ne serai malheureusement pas libre, s'excusa le prêtre.

Il enfourcha sa bicyclette et partit pour sa pépinière. Une demi-heure plus tard, il était de retour. Les deux hommes travaillèrent jusqu'à huit heures, à la lueur d'une lampe tempête.

Le lendemain, de bonne heure, le Père Kadri sonna la cloche de sa chapelle, rassembla tous ses paroissiens, et bien que ce ne fût pas dimanche, il parla en chaire. Le prêtre interdit à tous les jeunes gens de Bangassi de se faire couper les cheveux par Kompè et promit d'acheter des instruments de musique pour constituer un orchestre qui serait celui de la mission. Il ordonna aux sœurs infirmières de ne plus prodiguer de soins aux malades portant un prénom musulman, et exigea que désormais chacun l'appelât « Père Albert ».

Le soir, revêtu d'une chasuble blanche brodée d'or, il conduisit Notre-Dame-de-la-Source depuis l'endroit où elle fut découverte jusqu'au pont Dotori. Ensuite il entra dans la Maison Carrée suivi de toutes ses ouailles et prononça un sermon virulent contre les gens de Kouta.

L'Imam accourut, tenta une conciliation. Le Père Kadri ne daigna même pas lui adresser la parole. Le chef religieux raconta sa déconvenue à tous les

musulmans, le vendredi après la grande prière ; la rupture était consommée.

Lorsque les femmes de la mission venaient au marché avec leurs bananes, leurs mangues et leurs oranges, elles imposaient des prix si élevés que des bagarres éclataient, et bien souvent les hommes prenaient la relève. Les commerçants de Kouta refusaient de vendre du grain aux adorateurs de statues.

Seul Namori, le boucher, s'abstint de participer à ce blocus économique.

– Vous savez, disait-il, la viande ne se conserve pas. Je n'ai pas les moyens de soutenir Kouta dans cette querelle, bien que je sois de cœur avec mes coreligionnaires.

Débordé, N'godé, l'infirmier, ne mouillait plus les pansements d'une solution de permanganate. Il les arrachait avec ses pinces, en s'excusant d'avoir trop à faire depuis que le dispensaire de Bangassi était fermé aux musulmans.

C'était à la mission que le Vieux Soriba se faisait traiter, chaque fois qu'il prenait une de ces maladies qu'on soigne discrètement. Les sœurs infirmières ne posaient jamais de questions, et elles avaient des mains si légères...

Un matin, alors qu'il pissait contre une palissade, le Vieux Soriba sentit une violente brûlure et se rendit au dispensaire. N'godé dit crûment ce dont il souffrait en présence des autres malades, sans tenir compte de son âge, et il lui fit une piqûre avec une aiguille aussi grosse qu'une pointe. Toute la nuit il fut saisi d'une forte fièvre ; sa cuisse avait enflé. Le lendemain, le Vieux Soriba revint au dispensaire, trempé de sueur, enveloppé dans une couverture de laine, avec des yeux aussi rouges que ceux d'un crocodile atteint d'insomnie. Ce vénérable notable avait si peur de la mort qu'il n'assistait jamais aux enterrements : à la vue d'une tombe béante, il s'évanouissait. On l'avait dispensé de participer aux rites funéraires.

– N'godé, dit-il en pleurant, je ne sais pas si nous sommes amis ou ennemis. Mais si je pars, pour sûr, tu auras donné un coup de pouce au Bon Dieu.

Des mariages se défirent : un Koutanké poussait son fils à se débarrasser d'une épouse chrétienne ; un habitant de Bangassi ordonnait à sa fille de regagner la mission.

Le commandant réagit. Pendant des jours et des jours, il provoqua des réunions au cercle. On l'applaudissait, on acquiesçait à ses appels à l'unité. Et chacun retournait à ses affaires sans avoir changé de position. Il essaya une confrontation entre l'Imam et le Père Kadri. Elle se solda par un échec qui donna

plus d'acuité au conflit : l'Imam, soutenu par les Wahabia qui le débordaient sur la droite, accusa le prêtre d'avoir, par sa procession, annexé la Maison Carrée. Celui-ci affirma qu'elle était plus proche de l'église que de la mosquée.

Le commandant fit alors un rapport au Secrétaire Général, signalant un conflit religieux à Kouta. Le Bureau Politique délibéra. Il donna les pleins pouvoirs au Commissaire aux conflits qui arriva un matin, sans se faire annoncer, rassembla toute la population et parla pendant quatre heures. Et dans chacune de ses phrases revenaient les mots « impérialisme, colonialisme, néo-colonialisme ». Il accusa les habitants de Kouta de faire le jeu de la réaction.

– Gens de Kouta ! s'écria-t-il, voulez-vous que les Blancs que nous avons chassés se moquent de nous ?

Cette phrase frappa le Père Kadri au visage. Il se leva et retourna à Bangassi suivi de toutes ses ouailles, en pestant :

– Bon Dieu de Bon Dieu ! L'archevêque... mais qui est-ce qui m'a foutu un archevêque pareil ? Je lui ai écrit pour l'informer de ce conflit, et il n'a même pas répondu. Je vais écrire au pape !... le pape ? c'est un politicien... un secrétaire lira ma lettre en disant : « Encore un pauvre curé qui a l'esprit dérangé par le soleil d'Afrique. » Bon Dieu de Bon Dieu ! Dans toute cette magouille, il n'y a que la Vierge qui ne trompe pas.

Le Commissaire aux conflits termina son discours par une exhortation à l'union pour mieux soutenir l'action du parti. Ensuite il alla s'asseoir.

– Maintenant, je donne la parole au peuple, dit-il.

Le Vieux Soriba leva la main. On lui demanda de monter sur l'estrade pour être vu de tout le monde et de parler dans le micro.

– Qui est-ce qui est assez fou pour s'opposer au pouvoir ? commença-t-il. Pas même Togoroko, l'idiot du village. Et puisque le feu est éteint, ne serait-il pas temps d'aller faire honneur à ce que les femmes ont préparé à notre intention ?

Un rire explosa de toutes les lèvres et une ovation salua ces paroles.

– Ce Vieux Soriba, quand même... sourit l'Imam.

– Ah, ça ! s'écria Solo, Soriba, tu as dit la vérité grande ouverte comme...

Il réalisa qu'il serait dangereux de dire la suite dans une assemblée aussi solennelle.

La foule se dispersa, laissant le Commissaire aux conflits estomaqué. De

retour à Darako, il fit un compte rendu sévère et conclut qu'il était urgent de mater ce village réactionnaire.

Bamba sillonnait le village, et depuis Kouta jusqu'à Bangassi, il répandait une nouvelle grave. Chacun l'écoutait en silence, sans manifestation de joie :

« Le Secrétaire Général du Parti en personne viendra à Kouta samedi prochain à dix heures, par un autorail spécial. Tous les militants sont invités à l'accueillir à la gare. »

Seul Togoroko, l'idiot du village, exclu pour une fois de la transmission d'un message si important, fit quelques réflexions narquoises. Vêtu de ses accoutrements, il chantait et dansait :

« Qu'il vienne et qu'il casse Kouta !  
Si moi, Togoroko, j'ai à gagner,  
Eh bien, qu'il casse Kouta  
Comme une vieille termitière. »

Bamba le malchanceux, Bamba le mal-aimé criait tant et si fort qu'il indisposa quelques notables.

- As-tu bientôt fini de nous casser les oreilles ? lança Daouda de sa boutique.
- C'est de la provocation ! menaça le Vieux Soriba lorsqu'il passa pour la troisième fois par le marché.
- Peut-être est-il déjà ivre de si bon matin ? ajouta Solo.

Bamba se bouchait les oreilles et martelait son tam-tam de plus belle suivi de tous les enfants du village.

Le boucher lui fit quelques révélations sur les débordements de sa femme, parce que les ménagères avaient déserté son étal en se déhanchant au son du tam-tam.

Et quand Bamba passa près de sa concession, l'ancien chef de canton excita discrètement son chien, et l'on vit le crieur public se défaire de son tam-tam pour prendre ses jambes à son cou.

À entendre Bamba crier l'arrivée du Secrétaire Général du Parti, l'Imam ouvrit son Coran et récita un verset qui avait la vertu de congédier le mauvais sort. Ses disciples reprirent en chœur. Le vieux Gaston, le catéchiste, ferma son

livre, distribua des images de la Vierge aux enfants et rejoignit le Père Kadri dans sa pépinière.

– À ton avis, pourquoi vient-il ? demanda le prêtre.

– Vous me taquinez, mon Père, car vous le savez.

Le Père Kadri abandonna sa pelle, et les bras levés vers le ciel : « Mon Dieu ! s'écria-t-il, vous foudroyez souvent mes arbres, et pourquoi ne frappez-vous pas tous ces politiciens, à commencer par l'archevêque ? »

Il jura par tous les saints du paradis et même par la Vierge – ce qui était rare – qu'il n'irait accueillir personne à la gare, fût-ce le pape.

Depuis qu'il occupait ce poste, le Secrétaire Général du Parti n'avait jamais eu de chance avec Kouta qu'il connaissait bien pour y avoir occupé les fonctions de directeur d'école. C'est lui qui avait éveillé la conscience politique des Koutanké en allant le soir, d'une concession à l'autre, expliquer ce qu'était le colonialisme de la façon la plus simple, et dans la langue du pays.

– Le colonialisme, disait-il, c'est maintenir quelqu'un en vie pour boire son sang goutte à goutte.

L'indépendance acquise, on le nomma Gouverneur de la Région de Touba avant de faire appel à lui pour organiser le Parti. Et même à un poste si contraignant, il n'oublia pas Kouta. Il venait y passer ses week-ends et le dimanche, vêtu d'une tunique « kobla nyabla<sup>1</sup> », sarclait avec les jeunes gens les mauvaises herbes autour du village. Bien que lié à Koulou Bamba dont il avait épousé la dernière fille, il prenait ses repas tantôt chez un ami, tantôt chez un autre pour ne point faire de jaloux.

Mais plus on avançait dans les réformes, et plus Kouta s'enfermait dans un atavisme contagieux : on n'y vivait que de la traite des arachides. Après les récoltes, tous les commerçants allaient vers les paysans, à l'intérieur du pays, achetaient les stocks d'arachides et les revendaient aux Libano-Syriens de Dakar. Chaque commerçant avait une clientèle dont il hypothéquait la récolte pendant les durs mois d'hivernage en lui faisant des prêts. On leur expliqua, patiemment, que ce système qui avait fait leur fortune était une sorte de colonialisme. Et comme ils ne pouvaient y renoncer, l'Etat monopolisa le commerce des grains. Ils accusèrent le Secrétaire Général du Parti d'avoir été l'instigateur de cette décision.

Pour une meilleure organisation de l'administration et plus de justice sociale,

on supprima la chefferie traditionnelle. Dès que la nouvelle fut connue, tous les habitants de Kouta vinrent chez Koulou Bamba lui présenter leurs condoléances. En accord avec la coutume, il tua un taureau de trois ans, comme s'il s'agissait de l'enterrement d'un chef, et distribua de la viande à toute la population. Il fit allusion à son gendre sans le nommer :

– Sa fortune est née de ma maison, et il a vomi sur mon seuil.

Le Secrétaire Général du Parti ne venait plus à Kouta en ami ou en gendre, mais dans ses fonctions de responsable national.

Le Vieux Soriba, inquiet des propos qu'il avait tenus lors de la rencontre avec le Commissaire aux conflits, partit pour Sobeya, à quarante kilomètres de Kouta, sous le prétexte de présenter des condoléances à un ami qui venait de perdre son unique fils. Daouda baissa ses prix ; Bakary l'imita. Solo se rendit à la mission présenter des excuses au Père Kadri. Il reconnut tous ses torts et promit, si le prêtre l'exigeait, de se racheter en présence du commandant.

– Je lui dirai que Kompè a bel et bien poignardé Gabriel Touré. Évidemment, on m'arrêtera pour faux témoignage. Tu me rendras visite, et à partir de nos discussions, tu écriras un troisième livre.

Le Père Kadri réveilla le vieux Gaston et tous les chefs de famille de Bangassi, et leur ordonna de mettre fin à cette vieille querelle. Il cita, en exemple, le bon larron qui mourut sur la croix à la droite du Seigneur. Mais il exigea que Solo se tînt à sa disposition pour parfaire certains passages de son manuscrit.

– Je suis à toi comme le chien appartient à son maître, affirma le vieil aveugle. Dispose de moi, de jour comme de nuit.

– Te tiendras-tu loin de mes paroissiennes ?

– Eh bien, reprit le Père Kadri, celle que tu courtisais a eu le malheur de perdre son mari. Il n'est jamais revenu de l'hôpital de Darako. Et si tu te rangeais un peu...

– Tu me la donnerais en mariage, et comme je n'ai pas de quoi payer une dot, tu me viendrais en aide. Comment veux-tu, Père Kadri, que je refuse une femme qui m'est donnée pour l'amour de Dieu ?

Il récita la profession de foi, après s'être confondu en remerciements. Le lendemain, il fit crier par Bamba que le Père Kadri lui avait donné une femme, et qu'amis et ennemis devaient le secourir pour qu'il s'acquittât de la dot. Chacun

loua le geste du prêtre. Le prix des bananes, des mangues et des oranges baissa sur le marché. Les commerçants vendirent du grain aux femmes de la mission. On vit à Kouta et à Bangassi un père chasser sa fille, lui demandant de regagner le domicile conjugal tandis qu'une mère se plaignait de ne plus avoir de belle-fille pour l'aider à la cuisine.

Solo allait d'une boutique à l'autre, tenant son bonnet, comme une sébile. Et même Daouda accepta d'y jeter un billet de mille francs.

– S'il te naît un enfant, je me chargerai de tous les frais du baptême, dit le boucher. Aujourd'hui, je n'ai pas de quoi te venir en aide. Les temps sont durs depuis que le bétail se fait rare.

Le commandant se réjouit de constater que la seule annonce de l'arrivée du Secrétaire Général avait éteint le conflit. Il acheta le gigot de bœuf que Solo devait, en accord avec la coutume, offrir au Père Kadri, son futur beau-père. L'Imam et le prêtre se rencontrèrent en terrain neutre, à la Maison Carrée. Ce qu'ils se dirent ? Personne ne l'a jamais su. Mais après le repas du soir, on vit Solo aller d'une maison à l'autre. Il s'entretenait à voix basse avec le chef de famille qui acquiesçait :

– Je viendrai puisque Koulou Bamba et l'Imam me le demandent.

Tous les notables se rencontrèrent à minuit, dans l'arrière-boutique de Daouda. L'ancien chef de canton présidait la réunion. Ils décidèrent de manifester leur hostilité au Secrétaire Général du Parti, de façon à le discréditer non seulement à Kouta, mais aux yeux de tous les militants du pays. Le vieux Gaston représentait les habitants de Bangassi. Chacun rappela la rancœur qu'il nourrissait envers le responsable national, cet ingrat qui avait supprimé la traite des arachides. Certains l'accusèrent d'avoir dit qu'il détruirait Kouta en y faisant passer des bulldozers et des caterpillars.

– Vous exagérez ! s'indigna Koulou Bamba dont le seul souci était d'humilier son gendre.

– On n'est pas obligé de recevoir un étranger, dit Daouda.

– Surtout s'il vient nous insulter, ajouta Magassi.

– Et si l'on envoyait à la gare une délégation des gens de Kouta et de Bangassi ? opina le vieux Gaston. Ainsi, dès sa descente de l'autorail, il verra qu'on s'est réconciliés sans son intervention.

– L'idée de Gaston n'est pas mauvaise, confirma Solo. Mais je pense qu'il faut

réduire la délégation au minimum.

– Trois jeunes filles portant des fleurs de flamboyant ? interrogea Daouda.

– Non ! fit Solo. Un porteur de parasol. Rien qu'un porteur de parasol.

L'Imam, qui avait gardé le silence depuis le début de la réunion, manifesta son étonnement :

– Un parasol ? Et pour quoi faire ?

– Le gendre de Koulou Bamba est devenu un grand chef, ricana Solo. Et les chefs ont peur du soleil. Souvenez-vous, avant la suppression de la chefferie, qui a vu Koulou Bamba se rendre à la résidence du commandant sans un porteur de parasol ? Et toi-même, quand tu viens à la mosquée célébrer la grande prière du vendredi...

– C'est une bonne idée ! s'exclama Magassi. Mais qui accepterait une mission si dangereuse ?

– Kompè ! affirma Solo. Je lui en ai déjà parlé.

– Qu'on aille le chercher ! ordonna le vieux chef de canton.

Le coiffeur se fit prier, mais de toute évidence l'aventure le tentait.

Le commandant était à la gare depuis bientôt une heure avec tous les fonctionnaires. Les maîtres d'école avaient disposé les enfants sur deux rangs, constituant une haie d'honneur. Mais seules quelques vendeuses de fruits étaient venues de Kouta et de Bangassi.

Le commandant prêtait l'oreille, dans l'espoir d'entendre un son de tam-tam ou de balafon venir du village. Plus le temps passait, plus l'inquiétude le gagnait. Il se rassura à l'idée que les habitants de Kouta attendaient ceux de Bangassi pour venir en groupe, avec les tam-tams, les balafons et les tambourins soutenus par le chant des femmes. Le chef de gare vint l'informer que l'autorail venait de partir de Kangou, à cinquante kilomètres de Kouta, et qu'il entrerait en gare dans une demi-heure.

Le commandant monta dans sa jeep soviétique et fonça vers le village. En chemin il rencontra Kompè portant un grand parasol multicolore, suivi de Bamba qui martelait son tambour. Il freina nerveusement.

– Mais que font-ils ? Pourquoi ne sont-ils pas encore là ?

– Je ne sais pas, camarade commandant, sourit Kompè.

En parcourant le village, le commandant vit que tous ceux qui possédaient des jeux de dames ou de cartes les avaient sortis. Pas un son de tam-tam ou de balafon ! On n'entendait que le claquement des pions et les exclamations saluant un beau coup.

Seul, sur la place du marché, Togoroko chantait sa nouvelle chanson :

« Qu'il vienne et qu'il casse Kouta !  
Si moi, Togoroko, j'ai à gagner,  
Eh bien, qu'il casse Kouta  
Comme une vieille termitière. »

Le commandant se dirigea vers Bangassi. À l'ombre de la chapelle, le vieux Gaston faisait le catéchisme aux habitants de la mission.

Il descendait de voiture quand l'autorail entra en gare, en sifflant. Le commandant repartit et arriva juste à temps pour voir Kompè s'avancer vers le Secrétaire Général du Parti, son grand parasol ouvert :

– Je suis venu en délégation, dit-il, avec un large sourire.

– La politesse est grande, ironisa le responsable national. Veux-tu me faire plaisir ?

– Oui, Monsieur.

Il avait dit « Oui, Monsieur », parce que le Secrétaire Général avait été son maître d'école.

– Sais-tu encore danser le verbe « porter un grand boubou » au présent de l'indicatif ?

Kompè s'exécuta, tandis que Bamba jouait du tam-tam. Et après que chacun eut ri à se rouler par terre, le Secrétaire Général fit un discours aux jeunes élèves. Il prit le temps de saluer le commandant et remonta dans son compartiment. L'autorail roula en direction de Darako.

Le soir même, le commandant reçut par télégramme l'ordre d'arrêter l'homme au grand parapluie. Et le lendemain, sous bonne garde, Kompè partit pour Darako par le train de cinq heures.

Le wagon était bondé.

Une femme portant son bébé sur le dos se tenait debout, suppliant du regard qu'un homme lui cédât sa place. Les marchandes traînaient de lourds sacs remplis de céréales ou de poisson fumé. L'atmosphère était survoltée, suffocante.

De la fenêtre, les voyageurs s'entretenaient avec ceux qui les avaient accompagnés jusqu'à la gare.

– Tu diras à Birama que j'ai bien reçu sa lettre. Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas ?

– Dès mon arrivée à Darako, j'irai le voir. Ce sera, s'il plaît à Dieu, l'une de mes préoccupations. Je te le promets, et je n'ai qu'une parole.

– Tu lui diras de venir, car on ne peut régler une chose aussi sérieuse par lettre. Je suis en contact avec les parents de la jeune fille qu'il veut épouser. Ils ont donné leur accord de principe. Mais des difficultés sont apparues.

– Lesquelles ?

– Eh bien, un riche commerçant venu de Sefadougou vient de jeter son dévolu sur la jeune fille. Et la loi ne permet plus qu'on marie une fille contre sa volonté.

– La loi ? Mais on peut toujours contourner une loi.

– C'est ce que nous essayons de faire. Un devin de connivence avec nous a dit à la jeune fille que son prétendant de commerçant n'est pas un bon parti. Ah ! j'oubliais : le mois de Ramadan approche. Dis-lui d'envoyer du sucre à sa future belle-mère. Elle nous a été d'un grand secours.

Des vendeuses de beignets longeaient les wagons, tandis que d'autres voyageurs se restauraient à la gargote de Doussouba, en attendant le départ du train.

– Tu ne m'as pas encore rendu ma monnaie, dit quelqu'un. Doussouba, j'attends ma monnaie.

– Je n'ai pas de pièces sous la main. À ton retour de Darako, viens me voir.

– J'ai besoin de ces mille francs pour faire des achats. Pourrais-tu me faire crédit ?

– Crédit ? s'étonna Doussouba. Mais qui est fou ? Toi ou moi ?

– Celle-là, elle acceptera de faire crédit quand les sungurun-ba<sup>2</sup> lui en donneront l'exemple.

– En vérité, tu me connais bien, Fadiala. Voilà quelqu'un qui me connaît

comme si nous avions été mari et femme. Crédits, dettes, avances et réductions ont l'inconvénient de ralentir la circulation de l'argent et de brouiller les amis.

Fadiala se mit à rire, et posa la main sur la croupe de Doussouba. Elle se débattit, parcourue par des frissons. Mais visiblement le jeu l'enchantait.

– Nous aurions pu être mari et femme, dit-il. Mais voilà, à l'époque où tu portais des perles autour de la hanche, tu avais tant de soupirants que tu as choisi le moins méritant. Il t'a quittée pour une autre dès que des rides se creusèrent le long de tes joues. C'est un imbécile ! Seules les rides confèrent à la femme son caractère et sa personnalité. Alors la beauté s'efface pour faire place au charme.

– Que ces paroles sont belles ! dit la gargotière. Plus belles qu'un habit de fête, et précieuses comme un écrin garni de perles fines. Mais pourquoi ne m'as-tu jamais parlé ainsi, quand tu me faisais la cour ?

– Ebloui par ta beauté, je ne savais comment aiguïser les mots pour tourner un compliment.

– Voici tes mille francs. Tu ne me dois rien. Mais à ton retour de Darako, viens souvent à la maison.

– Eh ! s'exclama Fadiala. Un homme et une femme, seuls dans une chambre. Un lit orné d'un drap blanc et par-dessus, deux oreillers brodés. Et la fumée de l'encens qui tournoie... Et la nuit qui vieillit. Une conversation aussi longue que futile.

– C'est lorsque toutes ces conditions furent réunies qu'Awa a tenté Adama, dit un vieillard à la barbe blanche.

La voix du muezzin se fit entendre et mit fin à l'animation du quai. Les voyageurs demandèrent au vieillard de diriger la prière de l'aube. Il refusa, sans donner la moindre explication. Et comme l'on insistait pour fléchir sa décision :

– Atout dix forcé ? dit-il. Vous voulez m'arracher mon atout dix de cœur alors qu'il est gagnant. Eh bien, je dis non ! Non, trois fois.

– Tu es le plus âgé d'entre nous, et le mieux habillé, dit Fadiala.

– L'âge et la sagesse ne se conjuguent pas forcément. Et si je vous racontais quelques bribes de ma vie, vous comprendriez que je ne suis pas digne d'officier à la place de l'Imam. Un joueur professionnel diriger la prière, tandis que le Livre Saint interdit les jeux de hasard ?

Il sortit un jeu de cartes et se livra à des tours d'une parfaite dextérité. Ensuite

il déplia sa peau de prière et accomplit ses devoirs religieux en y consacrant le moins de temps possible.

Kompè arriva à la gare, accompagné d'un policier qui lui avait passé les menottes. Tous les regards se portèrent sur eux. Les commentaires allaient bon train, à voix basse :

– Il a insulté le Secrétaire Général du Parti. C'est bien fait pour lui. Il faut respecter le pouvoir, même si c'est ton fils qui le détient. Entendons-nous, j'ai dit respecter.

– On l'a induit en erreur, opina un autre. Et ce qui lui arrive n'est pas juste. C'est Solo qu'on aurait dû arrêter. Ah ! si on débarrassait Kouta de cette vermine...

– Je refuse cette explication, intervint un troisième. Je ne peux admettre cette façon d'aborder le problème. Une bouche doit-elle siffler quand une autre le lui ordonne ?

Le joueur professionnel secoua la tête, négativement, comme pour signifier son désaccord avec tout ce qui avait été dit.

– Le pouvoir ? s'écria-t-il. Dieu a fait descendre la concertation à l'heure du petit déjeuner, quand chacun, après un sommeil réparateur, est disposé à écouter autrui. Le pouvoir ? Midi moins le quart ! L'Archange Jibril est descendu à midi moins le quart, apporter le pouvoir aux hommes afin de leur en montrer toute la gravité. À cette heure de la journée, l'estomac ne se souvient plus qu'au point du jour, on l'avait garni. Midi moins le quart... le soleil au zénith, le ciel blanc de chaleur, c'est alors que l'Archange Jibril nous a apporté le pouvoir, comme un atout de cœur gagnant. Défier le pouvoir, c'est braver la faim et la soif.

Il plia sa peau de prière, prit sa bouilloire et se dirigea vers le dernier wagon.

– Midi moins le quart ! cria quelqu'un.

– Midi moins le quart pile ! reprit le vieillard sans se retourner.

À la vue de Kompè tenu en laisse comme un chien, Doussouba se mit à pleurer. Elle congédia sa clientèle et ferma sa gargote.

– Pauvre petit ! disait-elle, entre deux sanglots. Pauvre petit ! Quand il a

donné ce coup de couteau à Gabriel Touré, j'ai accepté de porter un faux témoignage pour le tirer d'affaire. Et savez-vous ce qu'il a fait, ce brave petit ?

Eh bien, il m'a offert un bélier que j'ai engraisé pour le Ramadan.

Elle défit un coin de son mouchoir et froissa deux billets de cinq mille francs, longuement, pour en faire une boulette. Ensuite elle se dirigea vers Kompè, en s'essuyant les yeux du revers de la main.

– Lève la tête ! cria-t-elle. Cet air affligé ne te va pas. Tu n'es ni un voleur ni un violeur. Je t'ordonne de lever la tête.

En passant vers la droite, elle glissa discrètement la boulette dans la poche de Kompè et regagna le village en pleurant.

Le policier tira Kompè vers le dernier wagon où deux places leur avaient été réservées. Dès qu'ils s'assirent l'un à côté de l'autre, le joueur professionnel prit ses bagages et changea de compartiment.

– Un homme enchaîné fait peur, dit-il à l'intention de Kompè. On s'attend à ce qu'il brise ses liens d'un moment à l'autre pour commettre un vol, un viol ou un crime. Un homme enchaîné ? c'est malsain et ça porte la poisse.

– Midi moins le quart ! cria un voyageur.

– Midi moins le quart pile, reprit le joueur professionnel sans se retourner.

Pendant plus d'une demi-heure les deux hommes n'échangèrent pas un mot. Ils se toisaient comme deux lutteurs avant un combat.

Le policier sortit son paquet de cigarettes et le présenta à Kompè qui fit non de la tête.

– Tu ne fumes pas ?

– Quelquefois, après le repas.

– Ou lorsqu'un ami te propose une cigarette ?

Kompè se prit à contempler les champs de mil et de maïs qui défilaient le long de la voie ferrée. De temps à autre, il se frottait les poignets pour soulager la brûlure des menottes.

– Les récoltes seront bonnes cette année, dit le policier. Il a plu régulièrement, et vers la fin de l'hivernage, juste ce qu'il faut pour que le mil mûrisse.

– Les récoltes seront bonnes, s’il plaît à Dieu, fit Kompè.

Le policier haussa les épaules, considéra le coiffeur avec indignation et d’une voix fêlée :

– Pourquoi me détestes-tu ? On m’a ordonné de te conduire en prison et je dois obéir, sinon je serai rayé des cadres.

Il chercha une bonne position et s’endormit, malgré le bavardage ininterrompu des autres voyageurs, les pleurs des enfants et la litanie qu’un mendiant en quête de sa pitance serinait à tous les occupants du wagon.

Lorsqu’il se lassa de contempler les champs qui ondoyaient au souffle du vent, Kompè se mit à penser à la prison. Il s’effraya à l’idée qu’on l’enfermerait dans une cellule avec des voleurs et des assassins. Namissa qui avait fait quelques séjours à la prison de Darako disait que les détenus se battaient jusqu’au sang tandis que les gardiens les exhortaient de la voix et du geste.

« Je me ferai bien un ami », se dit-il.

Et il se mit à penser à son hangar : tout son groupe assis autour d’un grand plat de beignets.

Le policier se réveilla en sursaut. À la vue de Kompè :

– Un rêve, dit-il. Un bien mauvais rêve.

– Avec des menottes, on ne va pas bien loin, ironisa Kompè. Et aucun forgeron n’aurait accepté de les couper au burin.

– J’ai rêvé que tu m’avais assommé avant de prendre la fuite. Mais dis-moi, comment te salue-t-on ?

– Traoré ! dit Kompè en bombant le torse. Traoré de père et de mère.

– Nous sommes donc cousins à plaisanterie, car je suis de la famille des Konté. N’golo Konté, c’est comme ça qu’on m’appelle. Tu es mon cousin à plaisanterie depuis le jour où votre ancêtre Wulenta choisit une femme bossue tandis qu’on lui présentait les jeunes filles les plus belles d’un royaume. Et cette femme bossue était une Konté. Peux-tu me jurer sur ce lien qui date de Fitiriba<sup>3</sup> que tu ne te sauveras pas si je te laisse libre de tes mouvements ? Les menottes, c’est plus lourd que le joug. Un homme enchaîné ne peut que baisser la tête.

Kompè regarda le policier droit dans les yeux et fit oui de la tête.

– On pense avec la tête, on parle avec la bouche. Ah ! ces Traoré ! Ils ne font

jamais rien comme les autres, s'exclama N'golo.

Le policier vit naître un sourire sur les lèvres de Kompè. Il en profita pour lui servir une autre plaisanterie.

– Autrefois, on ne confiait le commandement d'une armée à un Traoré que s'il acceptait la supervision d'un Konté. Supervision ! C'est comme ça que mon chef parle. Toute la sainte journée, je l'entends dire : « N'golo, tu vas me superviser ceci. Tu vas me superviser cela. » Hier soir, il m'a convoqué dans son bureau et m'a demandé de te superviser depuis Kouta jusqu'à Darako.

Les deux hommes rirent en chœur. Le policier sortit une petite clef et l'introduisit dans le trou de la serrure. Kompè se frotta les poignets, et récita la profession de foi en action de grâces. Le policier plia les menottes et les rangea dans sa musette d'où il sortit un plat attaché dans un mouchoir. Il contenait un ragoût d'ignames.

– Mon cauchemar m'a creusé l'estomac, dit-il.

– Depuis hier soir, je n'ai pas mangé, répliqua Kompè.

– J'accepte que tu partages mon repas, mais je dois faire quelques réserves.

– Lesquelles ?

– D'abord, nous nous lavons les mains tous les deux. Ensuite, un morceau pour toi, un morceau pour moi. Je me souviens avoir invité un Traoré à manger. Quand j'en étais à ma première bouchée, il avait déjà vidé le plat.

Ils se dirigèrent vers les toilettes en se donnant de grandes tapes dans le dos. Et ils riaient comme des amis qui venaient de se retrouver. Les autres voyageurs les regardaient avec un étonnement mêlé de crainte.

Le train s'arrêta à une gare, et tandis qu'ils mangeaient, une jeune femme richement vêtue vint s'asseoir à côté de Kompè. Le policier l'invita à partager le repas.

– Merci, dit-elle avec déférence.

– Si une femme refuse de goûter à un plat préparé par une autre, c'est qu'elle a maille à partir avec sa coépouse.

– Je n'en ai point ! triompha-t-elle.

– Peut-être parce que tu n'as pas de mari, risqua le policier.

– J'ai été mariée, répondit la jeune femme en pétillant des yeux. Par la suite il

est tombé amoureux d'une Sénégalaise. Nous avons divorcé. Et depuis, je vis à Darako, chez mes parents.

Le policier avala sa poignée de travers ; il se racla la gorge bruyamment. Une vieille femme qui occupait une banquette juste derrière la sienne lui présenta une bouilloire remplie d'eau.

– C'est un bon présage que d'avalier de travers quand on rencontre une jeune femme, dit-elle, l'air malicieux.

– Grand-mère, ricana le policier, il n'y a pas de justice sur cette terre. Je connais des hommes qui ont trois ou quatre femmes, sans compter ce qu'ils appellent « le deuxième bureau ». Et d'honnêtes fonctionnaires comme moi... Et pourtant, policier, c'est une fonction assez bien payée.

– Mais c'est mal vu, dit Kompè.

– Cela je le sais, s'impatienta le policier. Ne retourne pas le couteau dans la plaie. Mais dans toute profession, il y a des bons et des mauvais côtés. Les femmes d'aujourd'hui n'aiment que les commerçants. Et ceux-ci n'ont pas de garantie. Sais-tu que Bouba Sissoko, le plus riche des commerçants de Darako, a fait faillite ?

– Non ! fit Kompè, en ouvrant de grands yeux.

– Tu as dit non ? Mais alors pourquoi a-t-on scellé ses trois boutiques ? Ses créanciers l'ont tellement talonné qu'il s'est fait muezzin. Si vous voulez voir Bouba Sissoko, alors, allez à la grande mosquée de Darako. Et comme il est indécent d'aborder quelqu'un dans un lieu saint pour lui réclamer son dû... Sa femme, la Sénégalaise dont tout Darako louait l'élégance et la beauté, est retournée à Dakar.

Il s'arrêta de parler, considéra la jeune femme qui lui souriait, en s'abritant le visage de sa main. Et quand son regard croisa le sien, elle partit d'un éclat de rire. Le policier leva les bras au ciel, et à son tour, il se mit à rire :

– Comment t'appelles-tu ?

– Fatima Diagne.

– Fatima, comme la fille du Prophète, intervint Kompè, cérémonieux.

– Mais Diagne est un nom sénégalais, dit le policier.

– En effet, je suis de Thiès par mes origines.

Le policier se concentra, leva les yeux vers le plafond en souriant. Et soudain, il se leva, pris d'un fou rire qu'il communiqua à tous les voyageurs. Et quand il se rassit, un cercle se forma autour de lui. Son histoire n'étant pas mûre, de nouveau il se mit à rire, en se tenant les côtes.

– Ah ! les Sénégalais, dit-il enfin. J'ai servi à Kaolack pendant la Fédération du Mali. Kaolack ? Une belle ville. Et je m'étais lié d'amitié avec un Sénégalais. Moustapha Fall qu'il s'appelait. Nous étions confrères. Et quand quelqu'un faisait une bêtise et qu'on interrogeait Moustapha, il répondait : « Je ne sais. » Moucharder ? Un Sénégalais ? Jamais ! Et puis et surtout, le Sénégalais ignore le chauvinisme.

Il s'arrêta de parler, et comme il avait pris la jeune femme sous son charme, il ajouta :

– Un jour, Moustapha m'invite à manger un riz au poisson. Un « ceebu jën », comme ils disent là-bas. Il avait étalé un beau tapis multicolore. Dès que je suis entré dans le salon, sa femme m'a apporté un grand verre de jus de citron que j'ai avalé d'un seul trait ; or il fallait le boire lentement, le siroter. J'ai toujours eu le gosier en pente pour les choses sucrées. Alors que je causais avec Moustapha de bonne amitié, la femme a apporté un grand plat fumant, avec tellement de poisson qu'on ne voyait pas un seul grain de riz. Et avec ça, des aubergines, des courges, des carottes. Ensuite, elle s'est assise à côté de son mari. Nijaay, c'est ainsi que la Sénégalaise appelle son mari. Nijaay, ça veut dire : « oncle ». Alors je suis tombé en admiration devant le comportement des Sénégalaises. Savez-vous ce qu'elle faisait ?

– Non ! fit la jeune femme, amusée.

– Eh bien, elle retirait les arêtes de poisson et poussait la chair tendre, bien molle, vers son oncle. Et quand son regard croisait le mien, elle me souriait. Captivé par ce beau sourire, je me suis contenté de regarder Moustapha qui mangeait, et rien que du poisson avec un rien de riz et de carotte, tandis que moi, l'invité, je n'avais droit qu'au riz, au ceeh rehm<sup>4</sup>. Et sans lever la tête, il m'exhortait à manger. Depuis ce jour, chaque fois que Moustapha m'invitait, je répondais que j'acceptais à la seule condition que nous soyons deux et pas trois, et chacun pour soi.

Une atmosphère fébrile régnait dans le wagon. Le contrôleur en oubliait de vérifier les titres de transport. Et même le mendiant s'était tu. Des femmes circulaient d'un bout du wagon à l'autre. Et toutes souriaient à ce policier hors

du commun que Fatima regardait en se tortillant comme si une main imaginaire, mais habile, lui caressait le dos, juste à la naissance des reins. De temps à autre, elle respirait fort pour mettre sa poitrine en valeur. Un éclair passait dans les yeux de N'golo. Il détournait la tête pour regarder à la dérobée cette poitrine qui palpitait.

Kompè avait retrouvé la bonne humeur qui animait son hangar. Il décida d'en profiter sans retenue, se disant que le bonheur n'est rien d'autre sinon une succession d'événements joyeux que l'on prend à cette putain de vie.

– Ah ! ces Konté, dit-il, en frappant l'épaule de N'golo. Aussi menteurs que les Sénégalais. Lors de mon premier séjour à Dakar, je suis allé au marché de Sandaga faire des achats. Quelqu'un parlait et l'autre, son voisin, répondait : « waaw<sup>5</sup> ». On n'entendait que ce mot : « waaw », waaw par-ci, waaw par-là, waaw ! toute la sainte journée. C'est alors que je compris que nous autres, citoyens de la République darakoise, avons raison quand nous disons : « C'est une conversation de wolof » pour qualifier des propos en l'air.

– Et ils nous le rendent bien, dit le contrôleur. Savez-vous ce qu'ils disent ?

– Non ! fit la vieille femme.

– Eh bien, ils disent que nous sommes si gonflés de notre importance que nous rebondissons lorsque nous tombons.

– Ce sont nos cousins à plaisanterie, intervint N'golo. Et c'est pourquoi la Fédération a éclaté. Et pourtant, nous nous aimons bien. Mais pour s'entendre, il faut avoir les mêmes défauts et des qualités différentes.

Un rire collectif secoua le wagon. Un voyageur, marchand de cola, offrit une noix à chaque voyageur. La vieille femme regarda la sienne, attentivement, en souriant :

– Cette noix est riieuse, dit-elle. Elle appelle le bonheur. Je te la donne, ma fille. Le bonheur ! Peut-être un mariage ?

Fatima la prit, l'ouvrit pour en offrir la moitié à N'golo. Ensuite elle s'en alla vers les toilettes en se déhanchant, tandis que N'golo l'accompagnait du regard.

– Je suis très attiré par cette femme, dit le policier en se penchant vers Kompè.

– Et elle n'est pas indifférente. N'as-tu pas remarqué comment elle dressait les seins vers toi ? J'en avais la gorge serrée. À ta place, je les aurais touchés pour lui faire plaisir.

– Mais comment la revoir ? soupira le policier.

Kompè sortit de sa poche une boulette de papier. Il la défit et tendit deux billets de cinq mille à N'golo.

Le policier fronça les sourcils, fit des gestes qui exprimaient sa frayeur. Kompè le rassura, en lui tapant sur la cuisse :

– Dès notre arrivée à Darako, tu me mettras les menottes. Ensuite tu donneras cet argent à Fatima, en lui demandant de m'apporter de temps à autre un bon plat à la prison. Surtout n'oublie pas d'ajouter que je suis ton ami d'enfance. Et chaque fois qu'elle viendra à la prison, je lui parlerai en ta faveur. D'ailleurs, je ne suis pas désintéressé. Tu as parlé de ceebu jën, et voilà qu'une odeur de poisson et d'herbes aromatiques me chatouille les narines.

Le train s'arrêta à la gare de Darako. Le policier sortit ses menottes et Kompè tendit les poignets... Alors que Fatima pleurait, les deux hommes se forcèrent pour ne pas rire...

La prison de Darako est un vieux fort que le Général Galliéni avait fait construire pour protéger ses arrières, avant de pénétrer plus avant dans la savane soudanaise. Par la suite, ce fort devait servir de base à toutes les troupes coloniales qui s'y installèrent pour préparer leurs expéditions. Son rôle fut déterminant dans la conquête du Soudan, car c'est là que toutes les colonnes se rassemblèrent, sous le commandement du colonel Audeoud, pour briser la résistance du royaume Senoufo, fier de Sika, sa ville-forteresse.

Lorsque la vieille grille grinça, N'golo Konté se mit au garde-à-vous, face à un gradé qui lui rendit son salut, en touchant son képi du bout des doigts.

– Mission accomplie, mon capitaine ! dit-il.

N'golo sortit de sa poche un papier que celui-ci signa, machinalement, comme s'il s'agissait d'un accusé de réception.

– Parfait, dit le capitaine. Maintenant va te restaurer au mess. J'ai donné des ordres en conséquence. Ensuite, si le cœur t'en dit, tu peux vadrouiller à travers Darako. Tu as quartier libre jusqu'au départ du train, à quatre heures, heure militaire.

– Oui, mon capitaine.

À nouveau, N'golo se mit au garde-à-vous et salua en claquant les talons.

– Comment s’est comporté le détenu ?

– Très bien, mon capitaine.

– À ton retour à Kouta, tu feras un rapport circonstancié à ton chef.

– Un rapport circonstancié, répéta N’golo, comme pour enrichir son vocabulaire. Un rapport circonstancié à mon chef. Oui, mon capitaine.

Celui-ci cria un ordre, sans se retourner. Un geôlier accourut et entraîna Kompè à l’intérieur de la prison, tandis que N’golo Konté s’en allait vers le mess, en affectant une parfaite indifférence. Kompè se mit à pleurer.

Des détenus, tête rasée, vêtus de bleu, attendaient le repas de midi, une gamelle à la main. Trois hommes ruisselants de sueur s’affairaient autour d’un énorme chaudron d’où émanait une odeur d’arachide mal cuite.

– Un voleur, dit un prisonnier. Le nouveau pensionnaire est un confrère.

À sa grande surprise, il vit le geôlier conduire Kompè vers l’aile gauche de la prison, réservée aux détenus politiques.

– Un paresseux ! s’exclama le prisonnier avec mépris. Encore un paresseux. Quand ils sont fatigués de travailler, ils se font arrêter comme détenus politiques pour tirer une bonne flemme. Si on les obligeait à récuser les fossés...

– La ferme, Birama ! cria le geôlier. La ferme, sinon je t’enverrai demain casser les cailloux le long de l’autoroute.

Le geôlier s’arrêta devant une cellule sommairement meublée : une table et un lit. Le jour filtrait par une petite fente. Quand le garde ferma la porte, une odeur de poussière surchauffée agressa Kompè.

Le lendemain, aux environs de midi, il était assis devant sa cellule lorsqu’un garde lui apporta un plat de la part d’une femme dont il avait relevé l’identité : « Fatima Diagne, 25 ans, habitant le quartier Kumassi, sans profession ».

Et tandis qu’il mangeait, Kompè vit un prisonnier qui le regardait avec insistance. Il l’invita à partager son repas.

– Comment t’appelles-tu ? demanda-t-il.

– Birama Coulibaly.

– Et qu’as-tu fait pour qu’on t’enferme entre quatre murs de béton armé ?

– J’ai volé.

Et Birama Coulibaly, réconforté par ce bon repas, se mit à raconter ses forfaits, avec force détails, comme pour amuser Kompè.

– Je ne suis qu’un voleur, dit-il. Rien qu’un voleur. Mais un voleur professionnel. Et je ne travaille jamais avec un couteau. Birama Coulibaly porter un couteau ? Et pour quoi faire ? Il travaille avec ses mains et son intelligence. Et j’en ai fait des coups avant qu’ils ne me prennent. Tiens, par exemple, l’an dernier aux courses, lors du Prix du Président de la République. J’étais mêlé à la foule et mon ami Amara-le-prestidigitateur me servait de couverture. Nous déroptions un portefeuille par-ci, une bourse par-là. Mais ils étaient tous vides. Les gens avaient misé tout leur argent sur les chevaux. Nous étions désespérés, et nous quittions le champ de courses lorsque j’entendis un homme exprimer sa joie. Il venait de gagner une forte somme. Nous l’avons suivi jusqu’à la caisse. On lui a demandé de revenir une semaine plus tard. Alors nous l’avons escorté jusqu’à son domicile, une vieille cabane à la sortie de Darako, vers l’aéroport. Tous les jours, nous venions inspecter les lieux. Finalement, Amara-le-prestidigitateur et moi-même savions tout de cet homme. Et lorsqu’il retourna à la caisse pour percevoir son argent, nous étions à ses trousses. Vers trois heures du matin, nous sommes venus chez lui, avec une vingtaine de clefs. Au bruit que fit la première dans la serrure, il se réveilla en criant : « Qui est-ce ? » « Laisse-nous travailler », répondit Amara. Effrayé, l’homme se leva : « Fanta, dit-il, apporte-moi mon fusil. » Amara partit d’un rire satanique : « Eh, l’ami, répliqua-t-il, nous savons que tu n’es pas marié et que tu n’as pas de fusil. » La serrure céda. Alors j’entrai dans la cabane tandis qu’Amara faisait le guet.

Et croyant que celui-ci était armé, l’homme accepta de partager son argent en trois parts égales.

Le plat était vide. Birama Coulibaly but goulûment ce qui restait de sauce, ramassa les grains de riz qui étaient tombés à terre. Ensuite il se lava les mains et les tendit vers Kompè en récitant la profession de foi.

– Al barka ! dit-il, le visage épanoui. Depuis plus d’un an je n’ai pas aussi bien mangé.

– Al barka ! répondit Kompè en lui offrant une des noix de cola blanches que Fatima avait posées sur le plat, en guise de dessert.

– Nous rentrions de corvée quand ta femme s’est présentée au poste, déclara Birama. Elle t’a cherché des yeux parmi nous. Et elle avait l’air si inquiet.

– Ce n’est pas ma femme qui a apporté ce repas, dit Kompè avec fierté. Mais la fiancée d’un ami. Il est policier en service à Kouta ; et c’est lui que son chef a désigné pour me conduire de cette bourgade jusqu’à Darako. Il s’appelle N’golo Konté.

Il prit le gobelet d’eau, se rinça la bouche longuement et cracha :

– N’golo est le meilleur homme que je connaisse.

Birama ouvrit de grands yeux étonnés, prit le plat et se dirigea vers le lavoir, en se promettant d’établir une barrière entre lui et ce détenu qui avait pour meilleur ami un agent de police.

- 
- 1 Qui se met sans distinction à l’endroit et à l’envers. C’est la tunique du paysan malien.
  - 2 Les prostituées.
  - 3 Expression mandingue pour dire que l’événement n’est pas daté.
  - 4 Seulement le riz.
  - 5 Oui.

La femme de Kompè parcourait le village, suivie de ses cinq enfants. Elle menaçait de prendre l'autorail du lendemain, de partir à Darako et de tout révéler au Secrétaire Général du Parti, si ceux qui avaient envoyé son mari en prison ne l'en sortaient pas.

Daouda lui offrit un sac de mil, et le Vieux Soriba cinquante kilos de riz. Koulou Bamba demanda au boucher de lui ouvrir un crédit sur son compte.

Les notables se rencontrèrent dans le plus grand secret. Koulou Bamba, perclus de rhumatismes, s'était fait excuser, mais s'associait sans réserve à toutes les décisions qui seraient prises. Le Vieux Soriba prétextait une fièvre subite, mais comme on avait vu sa jeune femme faire son marché, chacun comprit que c'était chez elle qu'il devait passer la nuit, plaisir auquel il ne pouvait renoncer, puisqu'il le hantait même quand il priait à la mosquée. Le boucher était venu à la surprise générale, et dès qu'on l'informa du sujet de la réunion, il prit congé, disant : « Pour vendre de la viande, il faut tuer les bêtes, et c'est la nuit que ça se passe. »

L'Imam, occupé à célébrer un mariage, s'était fait remplacer par un disciple. Le vieux Gaston dit qu'il parlait au nom du Père Kadri retenu à la mission par l'arrivée, impromptue, de trois prêtres envoyés par l'archevêque.

– Nous avons poussé Kompè à grimper sur un arbre branlant, dit Solo.

Magassi, qui était toujours pour les solutions de force, proposa que chacun refuse de payer l'impôt tant que Kompè serait en prison. Daouda réagit contre cette idée, craignant que les autorités ne s'attaquent aux commerçants en majorant les taxes. Le vieux Gaston, magnanime, suggéra que tous les notables se constituent prisonniers à la place du coiffeur. Le représentant de l'Imam s'éleva contre cette proposition :

– Avez-vous vu ce qu'on mange en prison ? s'effrayait-il.

– Moi, j'ai senti, ricana Solo.

– Eh bien, reprit le disciple, c'est du sorgho bouilli avec tout le son, et un peu d'eau salée en guise de sauce.

– Et pourquoi ne pas négocier avec le commandant ? intervint Daouda sans

trop y croire.

– Nous l’avons humilié devant le Secrétaire Général du Parti, dit Solo. Il ne nous viendra pas en aide. Peut-être serait-il heureux de nous nuire ? J’ai une idée... si nous envoyions une pétition au Président du Parti ?

– Une pétition ? Qu’est-ce que cela veut dire ? s’inquiéta Daouda.

– On fait circuler un papier, et tous ceux qui sont pour la libération de Kompè signent devant leur nom. Ensuite on donne cette liste au commandant avec une lettre adressée au Président du Parti, et il est obligé de les expédier à Darako.

Certains soutinrent que l’idée était bonne, parce que, sans affronter le pouvoir, on ne se mettait pas à genoux ; d’autres exigèrent plus de renseignements.

– Le juge de paix est comme qui dirait un Koutanké, dit Solo. Nous pouvons donc lui faire confiance.

– Mais il t’a déjà mis en prison, dit quelqu’un.

– Il faut aussi ajouter que je l’avais insulté en public.

Le magistrat rentrait de son club de belote. Il écouta les notables lui poser des questions sur la pétition, et bien qu’il ait entrevu les raisons de cette visite, il ne manifesta aucune surprise. Il se doutait bien que ces pères de famille influents prépareraient quelque chose. Mais quoi au juste ?

– Une pétition ? dit le juge.

Inquiet, Solo essaya une digression pour semer le trouble dans l’esprit du magistrat.

– Nous discutons souvent entre nous à propos de choses nouvelles, et lorsque nous n’arrivons pas à nous mettre d’accord...

– C’est une bonne chose que de discuter, coupa le juge de paix. Et le Parti fait obligation à chaque militant d’aller vers les autres exposer clairement ses idées. Or, je ne vous comprends pas.

– Tu es de Kouta, dit Solo avec malice.

– Oui, par ma mère, sourit le juge.

– Peux-tu jurer sur ses cheveux blancs de ne pas nous trahir ?

– Je le promets sur mon honneur d’homme et de magistrat.

– Nous voulons envoyer une pétition au Président du Parti afin que Kompè soit libéré.

– En tant que militants vous avez le droit de le faire, et le Président du Parti a le devoir de vous répondre.

Les notables saluèrent cette réponse par des soupirs de soulagement. Seul Solo comprit que les paroles du juge étaient aussi claires que le fond d'un puits.

Le Père Kadri ne fit aucune difficulté. Des pétitions, il en envoyait toutes les semaines à l'archevêque pour lui signaler ce qui n'allait pas dans sa paroisse. Des pétitions ? Le Père Kadri avait maintes fois écrit au Directeur National des Eaux et Forêts pour lui dire combien son agent, en service à Kouta, manquait d'autorité et de vigilance. Il n'avait jamais accordé la moindre importance à une plainte du Père Kadri. On eût dit que les politiciens de Darako s'étaient donné le mot pour ignorer les pétitions du prêtre. Il s'était plaint de ne plus avoir de vin pour son office, et à sa douzième lettre l'archevêque avait répondu :

« Pour des raisons d'économie, je vous autorise à remplacer le vin de messe par le tyapalo. »

Le Père Kadri souriait dans sa barbe :

« Une pétition au Président du Parti ? Ils sont fous ces notables ! Un secrétaire ou un sous-fifre y jettera un coup d'œil avant de la mettre à la poubelle. »

Et comme il s'était associé à toute décision que les notables prendraient, il sortit un cahier tout neuf et écrivit :

« Nous, notables de Kouta, soussignés, avons l'honneur d'attirer respectueusement l'attention du Président du Parti sur l'arrestation du camarade Kompè Traoré, coiffeur à Kouta et père de cinq enfants ; et nous le remercions à l'avance de l'intérêt qu'il voudra bien accorder à cette affaire.

Avec notre entier dévouement au Parti. »

Il signa et tendit le cahier à Solo.

– Vous aurez une réponse quand les étoiles se mettront à scintiller en plein jour, ricana-t-il.

– Merci, beau-père, fit Solo, en prenant congé.

– Combien de fois faudra-t-il que je te dise de ne pas m'appeler ainsi ? tonna

le Père Kadri. Le mariage n'est pas encore célébré.

Solo obtint la signature de Daouda qui écrivit son nom en caractères arabes. L'Imam, méfiant, se contenta de reproduire la profession de foi : « Il n'est de Dieu que Dieu et Muhammad est son Prophète. » Parce qu'il savait que Koulou Bamba aurait refusé de signer, Solo se garda de lui présenter le cahier. En fait, seule la signature du Père Kadri et celle du Vieux Soriba lui importaient : il avait promis de se venger du prêtre, et riait à l'avance de rendre visite au second lorsqu'il serait incarcéré pour avoir signé une pétition. Mais celui-ci le fuyait comme s'il se doutait de quelque chose. Solo l'avait cherché par tout le village, aux environs de la mosquée, au marché, dans les arrière-cours où l'on jouait aux cartes. Le Vieux Soriba semblait introuvable.

– Est-il revenu de Sobeya ? demanda-t-il à Magassi.

– Je l'ai vu ce matin, à la prière de l'aube.

Solo décida de l'attendre devant la boucherie. Il savait que Soriba ne faisait confiance à personne, pas même à sa jeune femme, quand il s'agissait de choisir de la viande. Tous les matins on l'entendait se quereller avec le boucher qui le trouvait encore plus exigeant que ne l'avait été Siriman Keita, le saint enterré dans la mosquée.

– Avec lui, j'avais moins de difficultés qu'avec toi, disait le boucher. Il s'occupait plus de la propreté de mon étal que du poids d'un filet à quelques grammes près.

– La propreté ? répliquait le Vieux Soriba, eh bien, pour qu'un microbe tue un Koutanké, il faut qu'il ait au moins la grosseur d'un grain d'arachide. Il était fou, Siriman Keita ! Et moi je dis que ta balance est truquée.

– Ma balance truquée ? vociférait le boucher. Que le chemin qui te conduit à la boucherie passe désormais par mon anus.

– Crachat ! vomissait le Vieux Soriba.

– Mais où se trouve le commandant Bertin à l'heure qu'il est ? s'écriait le boucher.

Ses bras levés vers le ciel imploraient un secours inespéré contre ce client querelleur.

– Le commandant Bertin avec ses grands coups de pied dans les parties

sensibles ?

Et bien souvent, il fallait l'intervention d'un garde-cercle pour mettre fin aux grossièretés que les deux hommes se lançaient, à la grande satisfaction des ménagères, heureuses d'entendre nommer publiquement ces choses dont ces fanfarons de maris tirent tant de fierté.

Ce matin-là, alors que Solo le cherchait partout, le Vieux Soriba était assis parmi les vendeuses de condiments et fixait un jarret de bœuf que le boucher avait accroché en guise d'enseigne publicitaire :

« Autant de viande que de mœlle ! se disait-il. Le faire mijoter toute une matinée, et le servir avec du fonio cuit à l'étouffée et de petites aubergines vertes. Non ! ce n'est pas un plat qu'on mange dans son vestibule, mais dans sa chambre à coucher, à l'abri de toute visite importune... »

Il salivait quand il aperçut Bakary, un autre amateur de bonne chère, se dirigeant vers la boucherie. Le Vieux Soriba le devança au pas de course, son portefeuille à la main.

– Tu te souviens, dit-il au boucher, j'ai retenu ce jarret.

– Bien sûr que je m'en souviens ! fit Namori.

Après qu'il eut payé, Solo l'interpella :

– Tu signes ici, devant ton nom. C'est la pétition.

– La pétition ! s'étonna le Vieux Soriba. Quelle pétition ?

– Je vois bien que tu n'étais pas à la réunion d'hier soir. Le juge a dit que pour libérer Kompè, chaque notable doit signer ce cahier.

– Mais je ne sais pas écrire, Solo !

Ils entrèrent dans la boutique de Daouda. Celui-ci signa pour le Vieux Soriba, lui mit un peu d'encre sur l'index et reproduisit son empreinte digitale en face de la signature.

– Soriba, je t'ai choisi comme témoin à mon mariage, dit Solo. Et je passerai chez toi aux environs de midi pour t'en parler dans le détail.

– L'honneur est grand ! s'exclama celui-ci. J'ai cependant hébergé des

étrangers venus de Sobeya. Ils ne nous laisseront aucun répit pour discuter.

Les deux hommes rirent en chœur, tandis qu'une meute de chiens aboyait devant la boutique, attirée par la viande que le Vieux Soriba tenait dans un papier journal.

Il était quatre heures lorsque Solo pénétra sous la véranda du cercle. Il alla droit à la salle d'attente, prit place et demanda au planton d'annoncer sa visite à son patron.

– Il est au téléphone, répondit celui-ci.

Quelques minutes plus tard, le commandant sortit de son bureau, se dirigea vers sa voiture et démarra en direction de la maternité. À son retour, il annonça à tous ses collaborateurs la bonne nouvelle : Madame Ba venait de mettre au monde un second fils.

C'est alors qu'il vit Solo qui lui tendit sans mot dire un cahier. Il le feuilleta nerveusement, ensuite prit connaissance de toutes les signatures, et constata que seuls l'Imam et Koulou Bamba s'étaient abstenus de participer à cette conspiration.

– Et pourquoi n'as-tu pas signé toi-même ? demanda-t-il.

– Tu es la seule personne à me poser une question pareille ! lança Solo. Elle est insensée et, à la limite, injurieuse. A-t-on jamais vu un aveugle écrire ? Je te croyais mieux éduqué.

– Laissons cela, s'excusa le commandant. À ton avis, dois-je envoyer ce cahier à Darako ou donner le nom des signataires par téléphone ?

– Plus vite Kompè sera libéré, et mieux ce sera.

– Ainsi tu savais le but de cette pétition ! s'indigna le commandant.

– Ce n'est un secret pour personne ! cria Solo. Nous avons demandé conseil au juge de paix hier à dix heures du soir, et je puis, devant n'importe qui, rapporter mot pour mot ses propos. Il t'a certainement fait part de notre entretien.

– Non ! ironisa le commandant. Il m'estime trop pour me colporter une magouille pareille. Évidemment nous avons parlé de l'arrestation de Kompè, en militants. Et nous sommes tombés d'accord que ce fut une erreur. Je l'ai dit au Secrétaire Général du Parti au téléphone avant de le confirmer par écrit : Kompè

n'a fait que montrer tout le travail que nous avons à faire pour triompher des vieilles habitudes.

Il alluma une cigarette et se dirigea vers son bureau.

– Si tu n'avais pas l'âge de mon père ! murmura-t-il.

Dans cette phrase inachevée, Solo saisit tout le mépris que le commandant nourrissait à son égard, mais aussi toute la dignité dont il se drapait avec tant d'élégance. Humilié parce qu'il réalisa que le commandant aurait pu être son fils, il s'offrit pour sauver les autres. Peut-être était-ce le seul moyen de montrer que, bien qu'aveugle, il pouvait s'élever.

– Non ! tonna le commandant. Je veux faire un exemple en arrêtant des gens qui représentent une valeur, même si elle appartient au passé. Dommage que l'Imam et Koulou Bamba n'aient pas signé. Ce sont l'un et l'autre des aristocrates. Tu sais, au Parti, nous admirons l'aristocratie en tant que mode de comportement personnel. Les signataires de cette pétition ne sont que des notables, des chefs de famille influents parce que favorisés par l'argent. Et ils n'ont même pas le courage de se battre à découvert. Ta signature n'apportait rien à leur pétition. Ils ont donc fait de toi leur homme de paille en te donnant l'illusion que tu menais le jeu. Et tu n'as toujours été que cela ! Un homme de paille...

Il entra dans son bureau, convoqua le chef de la gendarmerie et lui dicta ses ordres. Solo regagna le village, pleurant de n'être pas même un notable.

Le lendemain, le marché grouillait de monde. Les boutiquiers avaient ouvert leurs portes. Les machines des tailleurs bruissaient. Les marchandes criaient leurs denrées.

C'est alors qu'un détachement de gendarmes en tenue de combat arriva dans un camion découvert, où le Père Kadri et le vieux Gaston avaient déjà pris place, tenus en respect par un homme armé d'une mitrailleuse. Tout le monde comprit. Le plus gradé tenait un cahier d'écolier. Il se dirigea vers la boutique de Daouda, et avant d'entrer, claqua un garde-à-vous, le corps bien à la verticale.

Le Vieux Soriba n'attendit pas que le gendarme vînt jusqu'à lui. Il mit fin à sa querelle quotidienne avec le boucher, et très digne s'avança vers le chef de la gendarmerie.

– J'ai signé moi aussi, dit-il.

Magassi s'agita, cria tant qu'on dut lui passer les menottes.

Après avoir arrêté tous les signataires, le chef de la gendarmerie alla vers Solo. Il était assis devant la boucherie, la tête basse, le visage défait et parlait tout seul. Au garde-à-vous de l'officier, il sursauta et son visage s'orna d'un sourire. Il se drapa dans son boubou avec fierté.

– Non ! dit le chef de la gendarmerie. Le commandant m'a seulement chargé de te dire qu'il te permettait de rendre visite aux détenus de dix heures du matin jusqu'à la fermeture des bureaux. Voici la dérogation qu'il a signée pour que les geôliers ne te fassent aucune difficulté.

Le camion roula en direction de la prison, suivi des enfants qui essayaient de voir un père ou un oncle à travers la poussière jaune. Tailleurs, boutiquiers et marchandes de condiments livrèrent leurs commentaires. Tout le monde loua l'élégance du chef de la gendarmerie.

– Saluer quelqu'un avant de l'arrêter, ça ne s'est jamais vu au temps de la colonisation, dit quelqu'un. Les gardes-cercles venaient au petit matin et vous enrroulaient dans votre couverture comme un mort dans son linceul. Ils vous jetaient dans un camion et vous ne sortiez de la prison que pour le dispensaire, d'où vous partiez souvent les pieds devant.

– Daouda est un homme vrai, dit Bakary, son concurrent. Il s'est comporté comme le lieutenant Siriman Keita quand le commandant Bertin l'a fait arrêter après la bataille entre Kouta et Woudi.

– Et le Vieux Soriba ? interrogea un tailleur. Pouvait-on deviner qu'il serait capable d'un tel courage ?

Une femme lança une réflexion narquoise à l'intention de Solo :

– Quand on va à la chasse au lion, on ne convie que les vrais hommes.

– Et qu'est-ce qu'un homme ? s'exclama une autre.

– Les couilles ! cria le boucher. Mais pas seulement pour les frotter contre le bas-ventre des femmes.

– Malappris que tu es ! s'indigna Doussouba, la pire des commères du village. À force de couper celles des animaux, les tiennes se sont ramollies comme des goyaves trop mûres.

– Et comment le sais-tu ? fit le boucher interloqué.

– Par expérience ! Et ça t'a coûté une tête de mouton ! triompha Doussouba.

Solo se leva et se dirigea vers la mosquée. Seul, l'Imam pouvait lui apporter un peu de réconfort ; celui-ci discutait avec le commandant qui prit congé en apercevant Solo.

– J'aurais aimé avoir ce garçon pour fils, dit l'Imam.

– Moi aussi, confirma Solo.

– Il n'est pas croyant, reprit le chef religieux. Mais il a remplacé Dieu par une bonté qui m'inquiète, et je me pose des questions. Je lui ai dit combien nous avons été malveillants envers lui. Et il a répondu : « Les méchants ne sont jamais que des maladroits. » Je me suis abaissé en participant à toutes ces réunions clandestines. Et j'ai bien de la peine.

Solo comprit que l'Imam souffrait de n'avoir pas signé le cahier : il avait galvaudé l'image qu'il avait de lui-même, tandis que le commandant s'élevait. Le chef religieux, les yeux rivés au sol, partagea une noix de cola et tendit la moitié à Solo sans lever la tête. Ensuite il prit son chapelet et l'égreña longuement en comptant sur ses doigts.

– L'ancien doit-il s'effacer et laisser du champ au nouveau ? murmura-t-il.

– Le nouveau se nourrit de l'ancien comme l'enfant du sein de sa mère, punctua Solo.

Le vendredi suivant, après la grande prière, l'Imam s'adressa aux fidèles. La voix cassée par l'émotion, il couvrit le jeune commandant de compliments et se déclara désormais à ses ordres pour soutenir les efforts qu'il déployait au bénéfice de Kouta. Il cita en exemple le Prophète qui aida son fils Zeid à se mettre en selle, en lui tenant l'étrier quand il l'investit du commandement d'une expédition.

Après leur libération, tous les notables s'étaient rangés. Daouda avait confié sa boutique à son fils, et passait le plus clair de son temps auprès de la mosquée. Le Père Kadri accepta une mutation à Touba, à la seule condition que l'archevêque lui permît de venir à Kouta trois fois par an surveiller la santé de ses arbres. Mais le jour de son départ, il sauta du train en marche et vint pleurer sur l'épaule du commandant qui intervint en sa faveur auprès de l'archevêque. Le vieux Gaston, parce que sa vue avait baissé, céda sa place à Jean-Baptiste qui

ferma son commerce de boissons pour se faire catéchiste.

On ne voyait plus le Vieux Soriba, sinon devant l'étal du boucher, bien avant l'arrivée des ménagères. Il désignait le morceau de son choix, payait et rentrait chez lui. Ses disputes et querelles avec le boucher manquaient à l'animation du marché. Namori disait avec nostalgie qu'il avait perdu à jamais la grande gueule qui, tous les matins, lui faisait de la publicité.

Un après-midi, le Vieux Soriba était assis auprès de la mosquée quand le facteur lui apporta un avis de mandat. Il était envoyé par Tanga, ce fils qu'il maudissait chaque fois que Namori refusait de lui faire crédit. Il se rendit à la poste avec sa carte d'identité. Le préposé aux mandats posa une liasse de billets sur le comptoir et ouvrit un registre.

– Tu signes ici, devant ton nom, dit-il.

– Signer ? s'effraya le Vieux Soriba. En ce cas j'offre cet argent à l'Etat.

Il rentra chez lui disant à l'avenant qu'à la poste on lui avait demandé de signer une pétition. Il fallut tout le pouvoir de persuasion du commandant pour qu'il accepte de faire une croix sur le registre. Et ce fut aussi la dernière signature qu'il donna, puisqu'il obligea Solo à choisir un autre témoin pour parapher son acte de mariage.

Le commandant légalisa sa liaison avec l'institutrice. Et quand un télégramme arriva, confirmant son affectation à Siga en qualité de Gouverneur, on vit l'Imam en personne parcourir Kouta, un cahier à la main. Tout le monde signa, à une exception près... le Vieux Soriba. Ensuite le chef religieux se rendit à Darako et revint une semaine plus tard avec la bonne nouvelle : le Président de la République en personne maintenait le commandant à Kouta.

Bamba cria par tout le village qu'une collecte était ouverte pour fêter le maintien du commandant à Kouta. Chacun donna selon ses moyens, à l'exception de Namori.

– Le crapaud et tout ce qu'il contient appartient au martin-pêcheur, dit le boucher. Disposez de la personne. Mais je n'ai rien à donner. Le prix du bœuf a doublé depuis que certains commerçants ennemis de notre parti exportent des troupeaux entiers vers le Nigeria.

Le Secrétaire Général vint en personne présider la fête. Il salua l'esprit nouveau qui soufflait sur Kouta, loua les heureuses initiatives du jeune

commandant et cita en exemple le Père Kadri pour l'amour qu'il portait aux arbres. Radieux, le prêtre, sans vouloir faire de politique, proposa que le Gouvernement célèbre tous les ans une journée de l'arbre. Mais il ne put s'empêcher d'égratigner l'archevêque :

– Évidemment, si j'en parlais à mon patron, il m'accuserait de vouloir concurrencer la journée des lépreux dont il est l'organisateur national avec la fondation Raoul Follereau. Et moi, Bon Dieu de Bon de Dieu ! je répondrais...

Des acclamations couvrirent le reste de sa diatribe, et quand elles cessèrent :

– Tous des politiciens, l'archevêque et son entourage ! Et le pape ? dites-moi un peu. Et ils ont voulu, Bon Dieu de Bon Dieu, me muter de Kouta ! Et vous savez pourquoi ? Eh bien, je vais vous le dire : quand ils disent : « Il y a ça et ça », moi, je réponds toujours : « Il manque ça et ça. » Un contestataire, le Père Kadri, voilà ce qu'ils disent. Et quand je me suis rendu à Darako, à pied, savez-vous que l'archevêque a dit que j'étais toqué ? Et il a essayé de me faire interner. Il m'a envoyé en consultation chez un médecin de ses amis qui m'a demandé de m'étendre sur un divan. Et pendant plus d'une heure, il m'a posé des questions saugrenues, notamment celle-ci : « Qu'est-ce que vous aimez le plus sur terre ? »

Il retroussa ses manches, et menaçant du poing :

– Me demander ça, à moi, Père Kadri ?... La réponse était donnée avec la question. Naturellement, j'ai répondu...

– Les arbres ! cria la salle.

– Alors il a ouvert de grands yeux d'étonnement. Oui, je voyais bien que je l'avais décontenancé, puisqu'il m'a demandé : « Et Dieu ? » C'est alors que je lui ai donné le coup de grâce en lui faisant remarquer, respectueusement : « Docteur, rappelez-vous, vous avez dit : sur terre. »

Le Secrétaire Général du Parti était plié en deux.

Mais l'idée d'une journée nationale de l'arbre retint toute son attention.

Quelques jours plus tard, après avoir dirigé la grande prière du vendredi, l'Imam planta un eucalyptus devant la mosquée. Et comme les Koutanké ne font jamais rien à moitié, le village se transforma en verger, et tout autour en jardin potager où venaient à merveille tomates, aubergines et pommes de terre.

Koulou Bamba se souvint que la terre de Kouta lui appartenait en héritage de

ses ancêtres. Il acheta un tracteur, s'établit dans un hameau de culture et il ne revenait à Kouta que pour soigner ses rhumatismes.

Les jeux de dames et de cartes avaient disparu : seul Kossila Kònòba, un joueur invétéré, poussait des pions sur une planche en couvrant de ses railleries un adversaire imaginaire :

« Je te donne ce pion-ci. Tu le tues ! Oui, tu le tues ! Et j'en éprouve une grande peine. Mais comme dit le proverbe :

"Un chef de guerre ne doit pas s'attendrir sur le cadavre de son fils, lui qui a charge de conduire ses troupes à la victoire." Maintenant que tu as tué ce pion, regarde bien ce que je vais faire. Et qu'est-ce que je vais faire ? Eh bien, en échange d'un pion, un seul, je t'en prends quatre pour aller à dame, là, sous ton ventre. Te voilà lardé, coquin ! Et tu te croyais de taille à te mesurer à Kossila Kònòba ? Par tout Kouta, on dit que je suis le plus fort, le plus astucieux. Ehé, coquin ! tu veux tuer ma dame sans l'avoir couronnée ? Tu veux assassiner ma belle avant notre nuit de noces ? Quelle pitié ! Et que dois-je faire pour la sauver ? Battre en retraite ?

Cela jamais ! M'entends-tu ? Kossila Kònòba ne bat jamais en retraite. Je te donne cet autre pion.

Et pourquoi ? Pour le simple plaisir de sacrifier ? Non ! Eh bien, avec ma douce dame jolie, qui veille sur cette ligne droite, je t'en prends trois. Te voilà vaincu ! Disqualifié ! comme une femme après les noces de sa troisième coépouse. Tu refuses de rendre les armes ? Je loue ta résistance. On a beau détester l'hyène, il faut reconnaître qu'elle court vite. Mais voilà, je t'offre un pion, un seul, et le dernier. Son sacrifice n'aura pas été vain, car il me permet de mettre fin à un combat qui n'a que trop duré. » Il entonnait un chant de victoire, ameutant toute la place :

- D'où viens-tu,  
Buffle solitaire ?
- Je viens du Fleuve Doumba.
- Et que s'est-il passé ?
- J'ai livré bataille  
contre le crocodile des lieux.

- Et qui a vaincu ?
- Regardez ses intestins  
Autour de mes cornes.
- Poursuis donc ton chemin,  
Buffle solitaire !  
Colporte au loin  
La bonne nouvelle.

Les femmes, en route pour le marché, s'arrêtaient. Elles battaient des mains pour Kossila qui dansait, heureux, comme un triomphateur au retour d'une campagne glorieuse. Il achetait des noix de cola qu'il distribuait aux passants. Et chacun louait la belle victoire qu'il venait de remporter sur son adversaire.

Un matin, Kossila Kònòba jouait et parlait seul quand N'godé, l'infirmier du dispensaire, est venu, accompagné d'un aide-soignant. Kossila Kònòba s'excusa auprès de son adversaire, prétextant une course urgente. Il rangea ses pions dans une petite boîte, prit son jeu de dames et suivit N'godé et son aide sans opposer la moindre résistance.

Une heure plus tard, après que le médecin l'eut examiné, il revint prendre sa place habituelle, non loin de la mosquée, en face du hangar maudit. Aux curieux qui étaient accourus, il expliqua que son adversaire avait essayé de le faire passer pour fou.

Les notables, à l'instigation de l'Imam, demandèrent au commandant du cercle qu'il accorde une autorisation spéciale à Kossila Kònòba afin de ne pas aggraver sa folie.

Généreux, Namori, le boucher, lui offrit une place non loin de son étal, parce que les notables ne voulaient plus que ses cris et ses chants troublent leurs conversations. Chaque fois que Kossila Kònòba gagnait une partie difficile, il lui offrait une tête de mouton ou des morceaux de viande que personne ne voulait acheter.

Un matin, Kossila Kònòba était venu à l'étal du boucher sans son jeu de dames. Le boucher s'en inquiéta. Il répondit que son adversaire ne voulait plus jouer.

– Et pourquoi ? demanda Namori.

– Il exige un salaire parce que, m’a-t-il dit, tous les matins, c’est lui qui attire les acheteurs vers la boucherie.

Namori aperçut le Vieux Soriba mêlé à la foule qui assistait à la scène. Les deux hommes échangèrent un regard et le Vieux Soriba se mit à rire.

– Au lever du jour, avant la prière première, l’écureuil se met à crier que le caïman, qui avait mal aux yeux, a passé une nuit blanche. Mais qui a pu informer ce terrien des problèmes d’un aquatique ? demanda Namori.

– L’iguane ! triompha une femme.

– Tu dis vrai, répliqua le boucher. L’iguane vit sur terre et dans l’eau. Il sert d’agent de liaison entre les terrestres et les aquatiques. Et qui joue ce rôle à Kouta ? Dites-moi, à Kouta, qui remplit les fonctions de l’iguane ? Eh bien, je vais vous le dire...

Mais déjà, le Vieux Soriba s’en allait vers la mosquée, et il racontait à l’avenant que Namori venait de perdre Kossila Kònòba qui lui faisait une publicité tapageuse et à peu de frais.

Le boucher essaya de récupérer le joueur solitaire qui, du matin au soir, animait son étal.

– Que désire ton adversaire ? demanda-t-il. On ne peut arriver à un accord qu’en discutant. La bonne parole a le mérite de mettre fin à la mésentente et de tracer le chemin qui mène à l’amitié. Je suis persuadé que tu peux négocier pour ton adversaire qui, de toute évidence, t’a donné sa confiance, sinon il aurait choisi quelqu’un d’autre pour jouer. Dis-moi, Kossila, que désire ton adversaire ? Mais avant de parler, daigne jeter un regard sur ces femmes en larmes. Tout comme moi, elles se sont attachées à toi et à ton adversaire. Ah ! Kossila, mon bon ami, quand une femme pleure, c’est comme si le soleil se voilait la face.

– Mon adversaire veut un kilo de viande tous les jours. Un kilo de viande, coupée entre les côtes. Évidemment, je lui ai dit que cette partie était réservée aux fonctionnaires et aux riches commerçants.

– Cela n’est pas en mon pouvoir, dit le boucher. Ton adversaire est un pauvre qui parle en homme riche. Cependant, je peux lui offrir tous les jours un kilo de jarret. C’est la partie que le Vieux Soriba préfère. Et qui peut, sans vantardise, dire qu’il est meilleur connaisseur que Soriba en matière de viande ?

– Personne ! cria une femme. Je dis personne.

– Mon adversaire n’acceptera pas, dit Kossila Kònòba. Il veut un kilo coupé entre les côtes, et par lui-même, ou rien du tout. Il se rappelle ce repas chez le Vieux Soriba, hier à midi : un plat de fonio avec de petites aubergines vertes, accompagné d’une fricassée de cette viande coupée entre les côtes. Mon adversaire n’acceptera pas ton offre, et comme je ne peux jouer tout seul...

– Kossila Kònòba a un adversaire et moi, un ennemi qui veut ma ruine ! fulmina le boucher en courant après le Vieux Soriba, armé d’un coutelas. Et quand celui-ci aperçut Namori lancé à ses trousses et brandissant son coutelas comme un coupe-coupe, il se défit de ses babouches et de son boubou et dévala l’artère principale du village avec la fougue d’un homme dans la fleur de l’âge. On eût dit qu’une force invisible le poussait. Les commentaires fusèrent de tous côtés.

– Il court vite parce qu’il n’en a plus, dit Doussouba. Toute sa vigueur est descendue dans les jambes. Ndeissane<sup>1</sup> !

– C’est aussi parce qu’il est poursuivi, opina une femme. Vous connaissez peut-être l’histoire du lièvre et de l’hyène ?

– Non ! cria la foule.

– Je vais vous la raconter. Un matin, le lièvre rencontre l’hyène et lui dit : « Hier, j’ai vu dans la savane une forme vague, imprécise, lancée à la poursuite d’une proie. Par la suite, j’ai réalisé que c’était toi. Que tu cours vite ! » L’hyène acquiesça de la tête : « Exact ! je poursuivais une biche. Mais le jour où tu me verras poursuivie... »

Et toute l’assistance de s’esclaffer.

Le Vieux Soriba ne dut son salut qu’à une ruse : sur le conseil de l’Imam, il entra dans la mosquée et se confia à Dieu. Et comme le Livre Saint interdit toute violence en ce lieu de prière, Namori s’assit à l’ombre d’un mur. Et il jurait de se débarrasser à jamais de cet égoïste, de ce faux frère de case, en coupant à ras ce que le commandant Bertin avait endommagé. L’Imam et les notables essayèrent de le calmer, mais en vain.

Le Vieux Soriba n’en finissait pas de prier et Namori de proférer des menaces en aiguisant son coutelas sur une pierre :

– Tes attributs masculins ? Eh bien, je les couperai jusqu’au pubis. Ensuite je me livrerai au juge. Qu’il me mette dans une bouteille ! Qu’importe ! J’aurai

assouvi ma vengeance en émasculant l'ennemi de mon bonheur.

Il priait, le Vieux Soriba, avec la ferveur des néophytes. Alors les gendarmes sont arrivés...

La rumeur publique colporta que Kossila Kònòba, avec l'aide d'un féticheur de grande renommée, s'était défait de sa folie pour la transmettre au boucher.

À compter de ce jour, on n'entendit plus Kossila Kònòba couvrir de ses railleries cet adversaire qui ne voulait plus jouer. Et comme personne d'autre n'osait se mesurer à lui...

---

1 Exprime l'attendrissement et l'admiration.

Des voyageurs arrivés par l'autorail disaient avoir rencontré Kompè dans les rues de Darako.

– Je l'ai vu comme je te vois, disait quelqu'un.

– Et moi, je lui ai serré la main, ajoutait un autre.

Dans les vergers et les jardins potagers, à l'ombre de la mosquée et le soir, après la prière, on ne parla que de cette libération.

Kompè avait été jugé et condamné à six mois de prison pour injure au Parti. Le commandant de Kouta, lors d'un séjour à Darako, lui conseilla de bien se tenir et de présenter des excuses au Secrétaire Général du Parti. Le Directeur de la prison attesta sa bonne conduite. Il bénéficia d'une remise de peine.

Le commandant, interrogé, affirma ne rien savoir. Ceux qui disaient l'avoir vu furent accusés de mensonge. On échangea des injures avant de tenir des paris.

Le lendemain, la femme de Kompè reçut une lettre confiée à Daouda qui était allé à Darako prendre livraison d'un stock de marchandises :

« Ma chère Kadiatou,

Je suis sorti de prison depuis bientôt un mois ; mais j'ai dû subir une opération d'une hernie à l'hôpital de Darako. Et comme je te sais de nature inquiète, je n'ai pas voulu t'en informer. Je ne voulais pas que tu te fasses du mauvais sang. Actuellement je suis guéri, et je reviendrai à Kouta par l'express de samedi.

Je te salue. Je salue les enfants. Je salue tous les amis sans oublier N'dogui qui a refait le toit du hangar maudit.

Ton mari,

Kompè Traoré. »

Kadiatou avait fait le vœu de danser « le marbayasa » si son mari recouvrait la liberté.

Marbayasa est un Koutanké du temps jadis dont on raconte encore les espiègleries, le soir à la veillée. Il passait son temps à prendre tout à l'envers, touchait à tout sans rien approfondir. Tous les ans, il défrichait un champ, mais

quand arrivait l'époque des semailles, il se disait fatigué. Et s'il semait, il s'abstenait de récolter. Quand on riait, il pleurait pour donner plus d'ampleur à la joie. Et s'il voyait quelqu'un pleurer, Marbayasa s'esclaffait tant que celui-ci oubliait ses tourments et l'imitait. Lorsqu'il vit la mort sur le seuil de sa maison, il lui fit un clin d'œil, partit d'un rire satanique et s'endormit avant qu'elle ne vînt jusqu'à lui... Sa mort fut plus brève que le passage d'un nuage. Il avait dit qu'il fallait l'enterrer dans une termitière, et que tous ceux qui accepteraient de l'escorter devraient se vêtir d'accoutrements étranges.

Les Koutanké, talonnés par le mauvais sort, l'invoquaient, après que féticheurs, marabouts et désenvoûteurs eurent échoué :

« Si je m'en sors, Marbayasa, je promets de faire le tour du village avec un tel affublement que tout le monde rira en souvenir de toi. »

Et c'est tout ce qu'il demandait.

Bien souvent, il exauçait les vœux. Ce matin-là, du pays où il continue à rire la mort d'un Koutanké ou à pleurer un mariage, un baptême, une guérison inespérée, Marbayasa était venu au secours de la femme de Kompè. Parce que son mari avait retrouvé la liberté, elle dansait, vêtue d'une capote d'ancien militaire que le lieutenant Siriman Keita avait ramenée de la Deuxième Guerre mondiale, coiffée d'un chapeau de paille orné de plumes de charognard, bien prise dans un pantalon couleur de terre, à la limite de la décence. À ses chevilles, elle avait attaché de vieilles boîtes de conserve qui l'annonçaient à cent pas.

Des musiciens, joueurs de tam-tam, de balafon et de flûte, scandaient la chanson consacrée à Marbayasa, le consolateur des grandes peines, le dieu du rire et de la joie :

« J'avais promis  
Marbayasa !  
Que si Kompè était libéré  
Marbayasa !

Je danserais en ton honneur  
Marbayasa !  
Que tu es bon  
Marbayasa !  
Yoso yasa  
Marbayasa Yasa yoso

Marbayasa. »

Des femmes la suivaient en chantant. Au marché, tailleurs, vendeuses et boutiquiers lui lançaient qui un billet de cent francs, qui une noix de cola blanche.

Togoroko, qui ne pouvait entendre un son de tam-tam sans se trémousser, courut revêtir ses accoutrements pour prendre part à la fête.

Kadiatou fit trois fois le tour du village depuis Kouta jusqu'à Bangassi, en dansant comme une forcenée. Elle évita de passer près de la mosquée : quand il était de ce monde, le vieil espiègle avait toujours nargué la religion nouvelle. Le vendredi, il venait à la grande prière en pleurant d'avoir perdu trop de temps à faire ses ablutions, et souvent il imitait si bien l'Imam que le culte se transformait en kotèba<sup>1</sup>.

Après que chacun eut partagé sa joie, Kadiatou sortit du village pour enterrer Marbayasa dans une termitière avec toutes les noix de cola blanches. Sur le chemin du retour, un éclair balafra le ciel chargé de gros nuages. On était au début de l'hivernage... Et c'était Marbayasa qui clignait de l'œil. Un grondement de tonnerre éclata pour s'éteindre comme la voix assourdie d'un tam-tam qu'un maître batteur étouffe de ses mains habiles... Et c'était encore Marbayasa riant du pays de la joie.

L'averse, qui tomba sur le village, fut regardée comme un heureux présage : Marbayasa arrosait ce qu'il semait et que d'autres récolteraient.

Kompè arriva par l'express du samedi. Tout le village était accouru pour l'accueillir. Mais il faut aussi dire que se rendre à la gare, quand l'express passait pour Dakar, était l'un des divertissements préférés des Koutanké.

On rencontrait un ami de passage. Il vous donnait les nouvelles d'un parent. Un autre vous remettait une lettre, et un troisième vous offrait un paquet de sucre ou une miche de pain. Les commerçants traitaient des affaires avec des intermédiaires. Les fonctionnaires venaient s'informer de l'activité politique par « radio-express », des perspectives de mutation et des limogeages survenus à Darako. Les femmes se tenaient au courant de la dernière mode en regardant les élégantes Sénégalaises qui regagnaient Dakar, ville considérée à l'époque comme un haut lieu du bon goût.

Elles avaient importé dans tout le pays la mode « Mon mari est capable » qui consistait à s'entourer un pagne entier autour de la tête en guise de toque. Les recettes baissèrent dans les salles de cinéma de Darako. Et ceux qui persistèrent à revoir les aventures de « Django le Pistolero » ou celles de « Mangala fille des Indes », furent saisis de violents torticolis : assis derrière des têtes si hautement couronnées, ils étaient obligés de se pencher pour apercevoir la moitié de l'écran.

Ensuite elles apportèrent le « gongomugu », mélange de parfums et de plantes aromatiques, à l'odeur tenace. Si l'on rendait visite à une Sénégalaise, il fallait, avant de regagner le domicile conjugal, se laver avec du savon de Marseille. Et certains maris, qui avaient négligé cette précaution élémentaire, furent confondus comme s'ils avaient mis leur pantalon à l'envers, après un rendez-vous galant.

Kompè descendit du wagon de première classe, suivi de deux joueurs de guitare qui l'avaient bercé depuis Darako jusqu'à Kouta. Drapé dans un boubou blanc brodé de jaune, il serrait toutes les mains qui se tendaient vers lui et prit N'dogui dans ses bras.

– Merci, dit-il, pour avoir refait le toit de mon hangar. Tes lettres ont soutenu mon moral. Le malheur a un avantage : il vous fait connaître vos vrais amis.

Il s'avavançait vers les notables quand il vit le commandant. Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Et qui m'a envoyé en prison ? plaisanta Kompè.

– Moi, ricana le commandant.

– Nous ! crièrent les notables d'une seule voix.

– Eh bien, reprit le coiffeur, faites des cadeaux à mes musiciens et donnez-leur de quoi payer le billet du retour.

Le commandant offrit mille francs, Daouda ne se fit pas prier, et Bakary se montra encore plus généreux. Namori prétextait qu'un voyageur lui faisait signe et déserta le groupe.

Assis devant le bureau du chef de gare, seul Solo ne participait pas à la liesse générale. Depuis son entretien avec le commandant, il passait le plus clair de son temps auprès de sa femme qui attendait un enfant. Alors la médisance... Certains

disaient que l'enfant ne saurait être de lui, et n'arrivaient pas à expliquer cette amitié soudaine que le Vieux Soriba lui portait. D'autres soutenaient que celui-ci, handicapé depuis le malheureux coup de pied du commandant Bertin... Bien des gens tournaient un regard soupçonneux vers Jean-Baptiste. On parla même du vieux Gaston !...

Kompè vint à lui et le salua. Solo prit un air grave, et comme frustré du bénéfice d'un exploit :

– Ce sont tous des vantards ! lança-t-il. C'est moi, et moi seul qui t'ai envoyé en prison. Le coup du parasol, c'est une trouvaille à moi, à moi tout seul !

Il étouffa un rire, demanda si personne ne s'était approché d'eux. Kompè répondit par la négative. Et sur un ton de confiance :

– Tu sais, reprit Solo, je leur ai fait manger du porc, à tous.

– Et comment cela ? insista Kompè.

– Eh bien, quand on les a arrêtés après la pétition, j'ai dit au boy du Père Kadri que son patron désirait manger du porc. Il en a égorgé un et l'a fait rôtir. J'ai apporté les côtelettes au Vieux Soriba avec du fonio et de petites aubergines vertes, son plat favori. Et c'est ainsi que j'ai conquis son amitié. Mais les détenus mangeaient en groupe à l'exception du Père Kadri. Et pour cause !... c'est un mangeur de cochon et il dégage une odeur fétide.

Il se mit à rire à gorge déployée, se frappant sur la cuisse :

– Et puis, Kompè, il faut dire que le cochon a jeté le Prophète par terre. C'est l'Imam qui raconte cette fable. Un animal qui a commis un tel forfait ne mérite-t-il pas qu'on le tue et qu'on le mange ? Surtout ne raconte cette histoire à personne, sinon ils effaceront mon nom de la liste des vrais notables, et ce serait dommage. Il m'a fallu trop d'efforts pour acheter une conduite.

Le regard de Kompè brillait d'émotion contenue et de tendresse : Solo n'avait plus cette ardeur du boute-en-train ; sa gaieté était triste.

Kompè coiffait Django, le fils de Daouda. Depuis l'arrestation du coiffeur, ce jeune homme ne s'était pas fait couper les cheveux. Tous les amis de Kompè avaient pris leur place habituelle sous le hangar maudit. Les ciseaux bruissaient, mais contre toute attente le coiffeur ne disait rien. On espérait qu'il raconterait son séjour en prison avec force détails. Il se contenta de broser un tableau

sommaire :

– J'étais avec les détenus politiques, dit-il. Savez-vous ce que cela veut dire ?

– Non ! fit N'dogui.

– Un détenu politique, reprit Kompè, c'est un prisonnier qui ne récuré pas les fossés et qu'on n'oblige pas à porter la tenue bleue. Il est là, dans une cellule, avec d'autres prisonniers qui ont le même statut que lui, et ils jouent aux cartes en attendant d'être libérés. Le détenu politique n'a rien à voir avec ceux qui sont arrêtés pour vol, viol, faux témoignage, détournement de deniers publics et que sais-je encore ! Si un ami lui apporte un bon plat, eh bien, on le lui donne.

– Mais les assassins, où les parque-t-on ? interrogea Solo qui venait d'entrer sous le hangar maudit.

– J'étais aussi loin d'eux que le poisson fumé séché peut l'être de la mer, triompha Kompè.

Ce que chacun attendait, c'était le récit de son opération. Mais personne ne savait comment le pousser vers un sujet aussi délicat.

– Ainsi, s'aventura N'dogui, à force d'inaction, tu es tombé malade.

– On m'a opéré d'une hernie. Et cela il faut le raconter lorsqu'on a les mains libres, ponctua Kompè.

Et comme tout le cercle insistait :

– Comment voulez-vous que je parle quand j'ai les mains occupées ? La bouche prononce des mots, et ce sont les mains qui leur donnent tout le poids de l'émotion et de la vérité.

Il dégagea les tempes de son client, lui rasa la nuque, coupa de longues touffes vers le front et lui présenta le miroir. Le jeune homme fit quelques remarques ; Kompè se plia à toutes ses exigences sans rechigner, pressé qu'il était de faire le récit de son opération. Et quand le miroir lui offrit une image flatteuse de sa personne, Django se leva, paya généreusement et s'en alla.

Kompè s'assit sur le tabouret réservé à ses clients :

– Un matin, au réveil, dit-il, j'ai entendu mon bas-ventre geindre comme un moteur qui affronte une côte. Je me suis recroquevillé pour éviter que mon compagnon de cellule ne me pose des questions embarrassantes. J'avais saisi à pleines mains le Roi et ses deux conseillers, comme si une vipère cornue s'était glissée dans mon pantalon, quand un beuglement de vache affamée se fit

entendre. Je transpirais et bavais. Et tous ceux qui sont venus me voir ont compris sans mot dire. On m'a évacué sur l'hôpital de Darako dans une voiture hurlante qui obligeait toutes les autres à s'arrêter sur le bas-côté de la rue. « Il ne faut surtout pas attendre », déclara le docteur. Dans une salle éclairée de grandes lampes comme des lunes, on m'a couché sur une table. Des gens sont venus. Étaient-ce des hommes ou des femmes ? Je ne saurais le dire, car ils étaient tous vêtus de blanc et je ne voyais que leurs yeux. Une piqûre... et me voilà parti pour le ciel. Oui, les amis, pour le ciel ! Sur un cheval aux ailes d'air et de feu, escorté par des anges. Et pas n'importe lesquels. Pas des anges « assis dessous », et qui ne peuvent rien décider sans en référer à une autorité supérieure. Mais des anges de haut rang, des anges de bonne qualité, tous confidents directs de Dieu. Tous aussi importants que ces nami<sup>2</sup> qui, à l'époque coloniale, passaient la moitié de leur temps dans le vestibule de Koulou Bamba à le conseiller, et l'autre moitié à lui rapporter nos forfaits. Il y avait là l'Archange Jibril, l'annonciateur, Minkaïli, le rédempteur. Et tous chantaient :

« Tonnerre, chien de Roi,  
Tonnerre m'a quitté à jamais. »

Et l'Archange Saratiril<sup>3</sup>, qui tenait le cheval par la bride, soufflait dans une trompette étincelante d'or et d'argent, tandis que d'autres anges jouaient qui de l'accordéon, qui du saxophone. On m'avait vêtu d'un boubou qui changeait de couleur à chaque étage du ciel, passant du vert au jaune orangé, du brun au pourpre, et toujours avec une teinte de feu. A l'entrée du paradis, une multitude d'anges est venue nous accueillir en chantant des chansons douces du berceau de l'enfance. Tu les regardes, et ils sont femmes aux grands yeux doux. Tu les regardes encore, et voilà qu'ils sont hommes, harnachés de cuir et d'acier, défenseurs de l'ordre divin. Nous sommes passés devant un homme très vieux qui n'a même pas daigné jeter un regard sur un grand registre ouvert devant lui et nous a fait signe d'entrer au paradis.

– Au jour du jugement dernier, si Dieu ne fermait pas un peu les yeux, eh bien, son paradis serait aussi peuplé que le désert, opina Birama l'Applaudisseur.

Une marchande de beignets passa devant le hangar maudit en criant sa marchandise. Kompè l'appela, lui ordonna de poser son plat au milieu du cercle de ses amis et de revenir un peu plus tard. Et tandis que tout le groupe mangeait, il ajouta :

– Le paradis, les amis, aucune bouche humaine ne saurait – abadan<sup>4</sup> ! – en dire toute la volupté, tout le charme. La nuit de l’Isra et du Mir’aj<sup>5</sup>, tout ce que l’Imam dit n’est qu’un pâle reflet du paradis. Le gongomugu dont les femmes du Sénégal nous enivrent n’est rien, comparé à la senteur qui émane du paradis. Des palais de rubis, de diamants et d’émeraudes... et des femmes ! Nombreuses comme des fourmis. Des femmes aux fines attaches, aux yeux de braise ornés de longs cils comme des roseaux au bord d’un étang. À peine voilées, elles vont d’un élu à l’autre, porteuses de coupes contenant des boissons qui calment la soif et dans le même temps l’attisent. Des femmes-si-tu-veux-je-veux ! Car au paradis, point de péché.

Il s’arrêta de parler et jeta un regard vers la mosquée où les notables déjà réunis palabraient :

– Le Vieux Soriba, qui a un pied dans la tombe et qui vit dans le désordre de ses sens, ferait mieux de tirer profit de son handicap pour se faire une place là-bas.

– Critiquer est un acte profane, dit Solo. Continue ton histoire sans égratigner personne.

– Eh bien, malgré toutes les festivités, j’ai quand même pris le temps de rencontrer les Koutanké qui nous ont quittés. Ils sont tous venus à moi, pour un long souper dans les jardins où des danseuses balançaient si bien du postérieur qu’un léger goût de piment te prenait à la gorge, descendait plus bas, toujours plus bas, après t’avoir chatouillé le creux de l’estomac. J’ai aussi discuté avec Namissa-Bandit, fils-garçon-enfant-de-sa-mère. Il est au paradis pour avoir aimé les pauvres et les enfants.

– C’était la moindre des choses que Dieu lui devait, fit N’dogui.

– Tu as commis la même erreur que les Américains<sup>6</sup>, qui, dit-on, sont allés là-bas et sont revenus, ricana Solo. Depuis une semaine, la boîte-qui-parle-et-n’écoute-pas ne parle que de cela.

– Certains élus s’amusaient de moi, me rappelant le coup de couteau que j’ai donné à Gabriel Touré. Namissa m’a alors conseillé de revenir sur terre et de laver par une conduite irréprochable cette petite tache noire, avant de retourner parmi les élus.

Un rire collectif secoua le hangar maudit. Les notables, surpris, sursautèrent. Le Vieux Soriba, qui somnolait, ouvrit un œil, puis l’autre, et cracha

nerveusement.

– Kompè est revenu, grogna-t-il. Pour sûr la prison n'a rien changé à son caractère.

– Vous le savez tous, reprit Kompè, ce coup de couteau, je l'ai bel et bien donné. Et des amis qui m'aiment trop ont porté un faux témoignage que je n'avais pas demandé. Mais voilà, le retour fut moins heureux. Des anges de second rang m'ont conduit jusqu'au premier ciel et m'ont abandonné. Et je sentais déjà l'air confiné de ce monde mauvais quand je vis le Vieux Soriba tenant un coutelas de boucher et Gabriel Touré sous mon hangar, occupé à coiffer quelqu'un. Bamba, oui, les amis, Bamba ivre comme à l'ordinaire, excitait le Vieux Soriba à m'étriper, frappant sur son tam-tam, chantant des chansons guerrières dans lesquelles revenait le mot castration. Et le Vieux Soriba venait à moi, ricanant comme une hyène flairant de la charogne, la bave aux lèvres, le regard aminci. J'ai poussé un hurlement de bête féroce, et quand j'ai ouvert les yeux, un médecin était assis à mon chevet. Je lui ai demandé de me faire une autre piqûre. Il a refusé...

Un rire secoua le hangar maudit. Kompè s'assit à côté de N'dogui et lui donna des bourrades. Et joignant le geste à la parole :

– Une violente douleur, partie de mon bas-ventre, embrasait mon cerveau. On m'avait ceint la taille comme un singe à vendre. Et quand je me suis retourné, j'ai vu que mon drap était maculé de sang, comme si on avait égorgé quelqu'un. Une infirmière a défait les bandes qui me serraient le bas-ventre ; c'est alors que je compris : une longue déchirure séparait le Roi de ses deux conseillers. Malgré la douleur qui irriguait mon cerveau, j'ai quand même fait une petite inspection, en pensant au Vieux Soriba et au malheureux coup de pied qu'il reçut du commandant Bertin ! Eh bien, la panoplie était complète : ils étaient tous trois là, fatigués certes, dénoués par le sommeil, mais chacun à sa place habituelle. Voilà tout ce que je sais de mon opération.

Il s'arrêta de parler, et c'est à Solo qu'il s'adressa :

– Père Solo, quel âge pourrais-je avoir au jour d'aujourd'hui ?

Le vieil aveugle plissa le front, leva ses yeux éteints vers le ciel comme pour y lire une réponse :

– Tu es un natif de l'année de la grande famine, dit-il. La grande famine ?... cela pourrait bien faire quarante-deux ans.

- Et le Prophète prêchait déjà à quarante ans ? s'inquiéta Kompè.
- Oui, mon fils.
- Eh bien, désormais, à Kouta, lorsqu'on abordera un problème sérieux, il faudra qu'on dise : Voici ce qu'on pense Kompè, le voyageur aérien qui, tout comme Nabi Issa<sup>7</sup>, entra vivant au paradis.

Nantes, 28 novembre 1978

- 
- 1 Théâtre populaire malien.
  - 2 Celui qui répond « oui » à tout ce qu'on dit (courtisan).
  - 3 Archange Raphaël.
  - 4 Jamais.
  - 5 Voyages du Prophète à Jérusalem, ensuite au ciel.
  - 6 Il s'agit des cosmonautes Neil Armstrong et Edwin Aldrin, sur la Lune, en juillet 1969.
  - 7 Jésus-Christ.

## Dans la même collection

---

*Le Lieutenant de Kouta*, de Massa Makan Diabaté (roman)

*Le Coiffeur de Kouta*, de Massa Makan Diabaté (roman)

*Le Boucher de Kouta*, de Massa Makan Diabaté (roman)

*Au bout du silence*, de Laurent Owondo (roman)

*Histoire pour toi*, de Arlette Rosa-Lameynardie (roman)

*L'Espagnole*, de Nicole Cage-Florentiny (roman)

*Nègre blanc*, de Didier Destremau (roman)

*Ecce Ego*, de Pierre Mumbere Mujomba (roman)

*Anacaona*, de Jean Métellus (théâtre)

*La Parenthèse de sang*, de Sony Labou Tansi (théâtre)

*La Mort et l'Écuyer du Roi*, de Wole Soyinka (théâtre)

*La Tortue qui chante*, de Agbota Sénouvo Zinsou (théâtre)

*Pays mêlé*, de Maryse Condé (nouvelles)

*La Clé des Songes*, de Béatrice Tell (conte)

*Anthologie africaine d'expression française*, de Jacques Chevrier (volume  
I : le roman et la nouvelle)

*Anthologie africaine d'expression française* de Jacques Chevrier (volume  
II : la poésie)